

LA CHASSE  
DES  
ANIMAUX A FOURRURE  
AU CANADA

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ  
*Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

BENOIT BROUILLETTE

LICENCIÉ DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (CANADA)

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII<sup>e</sup>)

19/31





Digitized by the Internet Archive  
in 2026



LA  
CHASSE DES ANIMAUX A FOURRURE  
AU CANADA



LA CHASSE  
DES  
ANIMAUX A FOURRURE  
AU CANADA

*THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ  
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

BENOIT BROUILLETTE

LICENCIÉ DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (CANADA)

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII<sup>e</sup>)

A MES PARENTS

A MES MAITRES

AU GOUVERNEMENT  
DE LA PROVINCE  
DE QUEBEC



## AVERTISSEMENT

*L'objet de cet ouvrage est l'étude géographique des conditions actuelles de la chasse des animaux à fourrure au Canada. L'histoire y est traitée sommairement. Le problème de l'élevage industriel y est à peine esquissé. Car, à eux seuls, ces deux sujets fourniraient matière à de longs travaux.*

*La géographie humaine s'attache surtout à l'étude des modes de vie. Nous avons essayé de voir et de décrire dans le cadre de la nature quels sont ces modes d'être, de chasser et de circuler des trappeurs canadiens. D'autre part, les bêtes pourchassées sont intimement liées au milieu végétal et climatique. L'étude de leur répartition géographique s'imposait. Enfin une esquisse sommaire du commerce des fourrures, de la réglementation de la chasse et de la conservation du gibier sauvage termine notre travail.*

*Nous devons le choix de notre sujet à la direction éclairée de M. Albert Demangeon, professeur de géographie humaine en Sorbonne. Nous rendons un hommage posthume à M. Jean Brunhes, qui nous a initié à la géographie humaine par son enseignement à Montréal en 1927, et que nous avons retrouvé au Collège de France durant les deux années suivantes.*

*Nous assurons ces deux grands géographes de notre profonde reconnaissance et admiration.*

*L'accueil sympathique, reçu chez Révillon frères à Paris et auprès de la Compagnie de la baie d'Hudson à*

*Londres, nous fut très sensible. Les documents qui nous furent envoyés gracieusement par le Gouvernement Fédéral d'Ottawa et les volumes prêtés par l'Université de Toronto facilitèrent notre tâche. Nous remercions publiquement les uns et les autres.*

*Nos sincères remerciements vont aussi à ceux qui nous ont fourni nos illustrations : le Ministère de l'Intérieur d'Ottawa, le Biological Survey de Washington et le Canadian Pacific Ry de Montréal.*

*Le Gouvernement de la Province de Québec mérite notre vive reconnaissance pour la bourse d'études qu'il nous accorda durant trois ans sur la recommandation de M. Henry Laureys, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal.*

## CHAPITRE I

### LA CHASSE DANS LE PASSÉ

Pendant deux siècles, l'immense pays canadien n'eut à peu près qu'une seule utilité : produire des fourrures ; le seul commerce important était celui des pelleteries. Le pays fut voué à la chasse et les habitants étaient presque tous chasseurs ; étrange spécialisation qui se prolongea jusqu'à nos jours pour une grande partie de sa surface, malgré la poussée de colonisation du xix<sup>e</sup> siècle. Le *pelu*, comme on disait alors, fut l'article principal, presque unique, d'exportation sous tout le régime français ; encore au début du siècle dernier il figurait en valeur pour plus de la moitié des exportations.

En examinant la période historique, on ne peut s'empêcher de mettre en parallèle deux catégories de traites : les Français et les Anglais. Les premiers sont des « découvreurs <sup>1</sup> » avant d'être des commerçants, et, sans être eux-mêmes des colonisateurs, aident à la colonisation. Les seconds sont des marchands d'abord, des « découvreurs » incidemment, et restent toujours hostiles à la colonisation. Leur façon de faire la traite diffère également. Les compagnies françaises n'obtinrent leur monopole de trafic qu'à condition d'introduire

1. Nous avons soin de mettre entre guillemets les mots vieillissés et les expressions locales.

des colons en Nouvelle-France. La compagnie anglaise de la baie d'Hudson n'eut d'autre objet que de s'enrichir de la traite, empêchant ou acceptant de mauvais gré les tentatives de colonisation. Les traiteurs français pénétrèrent hardiment et si nombreux à l'intérieur du pays pour trafiquer avec les indigènes qu'il fallut interdire aux colons de quitter leurs terres. Les commerçants anglais, au contraire, obligeaient les Indiens à venir à leurs forts, trafiquaient avec méfiance et refusaient malgré les primes offertes de s'aventurer à l'intérieur; durant près d'un siècle, nous voyons s'opposer ainsi ces deux méthodes de commerce, l'une très active, trop parfois, animée par l'intérêt individuel, l'autre passive, timorée, pratiquée par des fonctionnaires salariés.

*Les débuts du régime français.*

Le Canada français fut d'abord une zone de pêche avant d'être une zone de chasse: pêche sur les bancs de Terre-Neuve et dans le golfe Saint-Laurent à l'époque des voyages de Jacques Cartier; mais bientôt la grande demande de fourrures par la Cour du Roi poussa les marchands de Saint-Malo à organiser des expéditions. Tadoussac, situé à l'embouchure du Saguenay, fut le premier comptoir en Nouvelle-France. Les indigènes voyaient avec étonnement venir de la mer qu'ils croyaient sans limites des frégates à voiles, de taille bien supérieure à leurs canots d'écorce, des hommes au visage pâle en descendaient, portant la barbe, vêtus autrement qu'avec des fourrures. Ces hommes en signe d'amitié leur offraient des objets singuliers, faits de matière qu'ils ne connaissaient pas, de verre, de fer et de cuivre. Les traiteurs fumaient le calumet de paix avec eux et leur faisaient comprendre qu'en échange des peaux de castor, de lynx, de renard, de loutre, de

martre et d'élan<sup>1</sup> ils leur donneraient des pointes de flèches, des couteaux, des haches, des sabres, des draps et les aliments qu'ils trouveraient bons.

Entre les chasseurs, une concurrence s'amorça vite ; les marchands intriguèrent à la Cour pour obtenir le monopole. La Compagnie de Rouen l'obtint en 1613 à condition de fonder une colonie de peuplement, condition imposée chaque fois qu'une compagnie à monopole fut fondée, et jamais réalisée d'une façon satisfaisante. Les compagnies se succédèrent rapidement ; ce fut en 1620, la Compagnie de Caen, qui fit un commerce de 15 à 20 mille peaux par an ; en 1633, la Compagnie des Cent-Associés, qui possédait le pouvoir administratif ; puis en 1645, la Compagnie des Habitants. Les postes de traite se déplacèrent vers l'amont sur le Saint-Laurent, de Tadoussac à Québec (1608), aux Trois-Rivières (1634), puis à Montréal, en 1642. Ce dernier centre devint le plus important, grâce aux voies naturelles fluviales vers l'intérieur du pays.

Après l'établissement du Conseil Souverain à Québec, en 1663, le monopole de la traite passa à la Compagnie des Indes Occidentales. Le commerce avec les tribus sauvages de l'Ouest augmenta, mais il s'orientait davantage vers les colonies hollandaises et anglaises du sud, vers Albany, Boston et la Nouvelle-York (New-York). L'intendant Talon signalait en 1670 que les Iroquois, ennemis des Français, vendaient en Nouvelle-Angleterre pour 1.200.000 livres<sup>2</sup> de peaux de castor. La concurrence conduisit à l'emploi de liqueurs enivrantes pour attirer les Indiens, malgré la défense des autorités.

1. Nous donnons une description détaillée de ces animaux au chapitre III.

2. La livre de l'époque équivalait au franc-or actuel.

*Organisation du Commerce.*

Les compagnies de traite avaient à leur service des *voyageurs* \* qui allaient fonder des comptoirs à l'intérieur du pays. Les autres traiteurs obtenaient du Gouverneur de la colonie, le droit de trafiquer, soit en achetant un permis au prix de 250 livres, soit en obtenant de lui un *congé* \*. Les premiers n'étaient vendus qu'à des hommes dont la probité était reconnue, les seconds étaient distribués en nombre limité, 25 par an, à des officiers en retraite, qui dans le commerce prirent le nom de *commandeurs* \*. Tous ces traiteurs furent très entreprenants. Ils s'avancèrent vers l'Ouest, en véritables explorateurs, fondèrent des forts sur les grandes voies d'eau et dirigèrent des équipes de *coureurs-de-bois* \* recrutés parmi les colons les plus hardis.

Ces derniers furent les agents les plus actifs de la traite jusqu'à l'avènement du trappeur moderne et les meilleurs intermédiaires entre l'Indien et le commerçant, tant au service des compagnies françaises que des compagnies anglaises. Le *coureur-de-bois* est un fils de colon qui n'a aucun goût pour la culture de la terre, et préfère vivre à la manière libre des Indiens. Il subit l'attrance des grands bois (*the call of the wilds*). Ce fut un *hors-la-loi* après l'édit de 1673, défendant aux colons de quitter leur foyer, d'errer dans les bois plus de vingt-quatre heures sans permission et de trafiquer sans licence avec les naturels. En 1674, on condamna deux *coureurs-de-bois*, l'un à être pendu, l'autre à la peine de la *hart* (fouet). Rien n'y fit. Le Français était trappeur malgré les lois. Le nombre des déserteurs augmenta sans cesse. Ils contribuèrent même à détour-

\* Les mots marqués d'un astérisque sont expliqués sommairement dans le glossaire à la fin du volume.

ner le commerce vers les établissements anglais pour éviter d'être poursuivis. Vers 1680 on estimait leur nombre à 5 ou 600. Les colons les protégeaient clandestinement et souvent partageaient les profits de leur commerce.

Voyons de plus près les modes de vie de ces pionniers de la traite. Ils furent les premiers à quitter les forts de la colonie, à rechercher les Indiens et à pratiquer eux-mêmes la chasse. Les *coureurs-de-bois* partent par groupes de 3 ou 4 pour le compte d'un *commandeur* qui leur avance des marchandises en automne, et se fait payer en pelleteries au printemps. Ils connaissent la navigation en canot d'écorce aussi bien que les naturels et savent trouver les pistes en forêt ; ils vivent de gibier et de pêche. Le soir venu ils poussent leur canot sur la rive, dressent leur tente d'écorce ou de peau selon la saison, allument un feu pour cuire leur venaison ou leur gibier à plume. Ils ont toujours à défaut une réserve de pemmican \*. Après leur repas ils fument, s'enroulent dans leurs couvertures et dorment à côté de leur fusil chargé. Ils gagnent facilement l'amitié des Indiens, font des traités de chasse avec eux, épousent même des Indiennes (filles des chefs de tribus). Ce dernier trait les distingue nettement des commerçants anglais de la baie d'Hudson qui agissent avec méfiance à l'égard des Indigènes, vont rarement à l'intérieur du pays et méprisent les alliances avec les Indiennes, comme le prouve le refus d'un gouverneur de recevoir à son fort la femme indienne d'un de ses compatriotes<sup>1</sup>.

*Le dernier siècle de la domination française.*

La Compagnie des Indes Occidentales fut dissoute en 1674. Le commerce devint libre. L'abus de l'eau-de-feu

1. W. S. Chooling. *The Hudson's Bay Company*, p. 16.

comme moyen d'échange fut cause de mesures répressives sévères de la part des autorités civiles et ecclésiastiques. Un édit royal défendit en 1676 aux colons de s'éloigner à plus d'une lieue des terres défrichées. Le nombre des *coureurs-de-bois* devint tel que le Gouverneur, en 1681, crut bon de prononcer l'amnistie générale dans l'espoir de ramener le commerce de la traite vers les postes français du Saint-Laurent. Il n'y réussit guère à cause de l'infériorité économique dans laquelle se trouvait la Nouvelle-France à cette époque, et les trappeurs français continuèrent à participer activement à la prospérité des postes anglais.

Les commerçants français n'avaient, en effet, qu'un marché, celui de la métropole, tandis que leurs concurrents anglais vendaient sur tous les marchés et, en particulier, pour les fourrures de grand prix, sur le marché russe par l'intermédiaire de la Compagnie de Moscovie. D'autre part la liberté de l'industrie et du commerce dans les colonies anglaises permettait de produire à meilleur marché les objets d'échange. Telle est la situation que révèle une enquête faite en 1698 par un envoyé du Roi de France sur l'administration des postes de l'Ouest. Ce rapport recommande l'établissement d'une flottille sur les Grands Lacs, l'émission restreinte des permis pour trafiquer, comme étant la seule manière de tenir les *coureurs-de-bois* \* en échec.

En 1700, on vit reparaître le monopole de la traite sur les peaux de castor entre les mains de marchands de La Rochelle, qui fondèrent en 1717 la Compagnie de l'Ouest. Défense fut faite d'entretenir aucune relation commerciale avec les colonies anglaises, et, aux commerçants de Montréal et des Trois-Rivières, de garder chez eux les fourrures de la traite plus de quarante-huit heures avant de les déclarer aux officiers de la Compagnie. Les activités militaires étaient

intenses ; on plaçait des garnisons aux postes de traite, et l'on construisit une chaîne de forts entre Montréal et le Golfe du Mexique en suivant la voie des Grands Lacs, de l'Ohio et du Mississipi. En 1719, la Compagnie de l'Ouest céda ses privilèges à la Compagnie des Indes qui garda son monopole jusqu'à la cession du Canada à l'Angleterre.

*La Compagnie de la baie d'Hudson.*

Il faut remonter un peu en arrière pour assister à la fondation de cette remarquable entreprise, la seule des anciennes sociétés de traite qui ait survécu. Deux *coureurs-de-bois* sont à son origine : Groseilliers et Radisson, qui passèrent en Angleterre par dépit d'avoir été condamnés à une forte amende pour pratique illégale de la traite en Nouvelle-France. Ils trouvèrent protection auprès du prince Rupert et obtinrent de lui, en 1668, deux vaisseaux, l'*Eaglet* et le *Nonsuch*, pour tenter une expédition à la baie d'Hudson, dont l'Angleterre réclamait la possession en vertu des découvertes du capitaine Hudson en 1610. Seul le *Nonsuch*, guidé par Groseilliers, arriva en septembre au fond de la baie James. Il revint chargé de riches fourrures à Londres au printemps de 1669. La Compagnie des *Adventurers of England Trading into Hudson's Bay* fut ainsi fondée grâce aux renseignements fournis par des *coureurs-de-bois* français ; elle obtint sa charte de Jacques II le 3 mai 1670 ; dix ans plus tard, elle avait élevé six forts aux embouchures des principales rivières depuis la baie James vers l'ouest jusqu'à la rivière Nelson.

La Compagnie de la baie d'Hudson eut à subir dès ses débuts la concurrence des commerçants français établis à l'intérieur. En 1680, un traiteur indépendant, Daniel Dulhut, avait une série de comptoirs entre le

lac Supérieur et le confluent des rivières Albany et Kénogami à 150 kilomètres de la Baie. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre en 1691. Les Français s'emparèrent des forts anglais et les fameux exploits de d'Iberville firent perdre à la Compagnie 100.000 livres. Durant les quinze années qui suivirent, la Compagnie fut près de sa ruine. La paix d'Utrecht lui rendit ses forts en 1713. Dès 1720, de gros dividendes étaient de nouveau payés aux actionnaires.

La conduite de la traite par les Anglais diffère grandement de celle des Français. Durant près d'un siècle la Compagnie de la baie d'Hudson n'eut des comptoirs que sur le rivage de la mer. Chacun d'eux est une place forte, entourée d'une palissade garnie de canons ; on trouve à l'intérieur une maison d'officiers, des logements pour les soldats et des magasins pour les pelleteries. Le gouverneur de chaque fort avait à sa disposition un chirurgien, un intendant et quelques soldats. Au mois de juin chaque année, arrivaient d'Angleterre dans la Baie deux, trois ou quatre bricks, jaugeant de 120 à 190 tonneaux, pour ravitailler les forts et chercher les fourrures. Le gouverneur traitait froidement les Indiens ; il ne leur permettait pas de pénétrer à plus de 2 ou 3 dans le fort, échangeait leurs pelleteries à travers un carreau et n'invitait même pas les chefs indiens à passer la nuit dans l'enceinte. Il défendait à ses employés d'aller sous la tente de l'Indien.

Les agents de la Compagnie ne quittaient pas le rivage : crainte des trappeurs français, inexpérience de la conduite des canots, et habitude prise par les Indiens de venir aux postes, enfin peut-être parce qu'ils se trouvaient trop bien installés dans les factoreries \*. Chaque homme, en effet, recevait par semaine 6 livres de farine, 2 ou 3 livres d'oie sauvage, une chopine de pois, de la bière, quelquefois du fromage, du beurre

et du gibier. Pourtant le Comité de Londres écrivait en 1682 au gouverneur John Bridgar : « Faites diligence pour pénétrer à l'intérieur du pays. Faites-y des découvertes, établissez des relations commerciales avec les Indiens <sup>1</sup>. » D'autre part les Indiens eux-mêmes leur représentaient combien la Compagnie aurait avantage à aller au milieu de leurs tribus. Ils n'entreprenaient, disaient-ils, d'aussi longs voyages (de deux ou trois mois) qu'avec leurs peaux les plus légères. En cours de route, les Français plus entreprenants leur achetaient leurs meilleures fourrures, le vison, la martre, la loutre et le chat sauvage.

Signalons toutefois les rares tentatives de pénétration commerciale de la Compagnie avant 1763. Parti de la Baie en 1690, le jeune Kelsey se rendit au pays des Assiniboines <sup>2</sup>. On lui attribue à tort d'avoir été le premier blanc à voir les bisons des plaines ; ce fut l'Espagnol Cortez qui en vit au Mexique en 1521 dans une ménagerie <sup>3</sup> ; en 1612, l'Anglais Sir Samuel Argoll en vit à l'état sauvage en Virginie <sup>4</sup>. Kelsey revint en 1692 avec à sa suite un grand nombre d'Indiens qui vinrent trafiquer avec la Compagnie de la baie d'Hudson.

En 1738, les agents de la Compagnie tentèrent de fonder un fort, Henley House, à 200 kilomètres de l'embouchure de la rivière Albany ; l'année suivante les Indiens le rasèrent. On n'osa pas le reconstruire par crainte des commerçants français qui venaient trafiquer jusque-là. En 1754, la Compagnie organisa sa première expédition commerciale vers les plaines du Middle West sous les ordres d'Athony Hendry avec

1. Tiré de la *Revue Canadienne*, 1887, L. A. Prud'homme, p. 99.

2. *Assini* signifie pierre ; ces indigènes cuisaient leurs aliments sur une pierre rougie au feu.

3. E. T. Seton *Lives of Game Animals* Vol. III, tome 2 p. 644.

4. *Idem*, p. 645.

une flottille de 400 pagayeurs indiens. Hendry remonta les rivières Hayes et Saskatchewan jusqu'aux grandes plaines. Il revint l'année suivante chargé d'une riche cargaison de fourrures. Ce ne fut pas son moindre sujet d'étonnement de trouver sur la Saskatchewan un poste français de traite au Fort-à-la-Corne. Après la cession du Canada à l'Angleterre, l'Ouest fut envahi par les traiteurs indépendants et la Compagnie de la baie d'Hudson fut encore près de sa perte.

*La domination anglaise : La Compagnie du Nord-Ouest.*

La liberté de la traite des fourrures durant les premières années de la domination anglaise conduisit à une concurrence ruineuse, à l'emploi abusif des liqueurs enivrantes et à une hausse excessive des prix. En 1775, plusieurs commerçants de Montréal, parmi lesquels étaient Alexander Henry et les frères Frobisher, songèrent à s'unir pour éviter la ruine imminente de la traite, pour réduire leurs frais et vendre aux Indiens moins de rhum et plus de marchandises utiles.

Le projet ne fut réalisé qu'en 1783. Les associés s'intitulèrent les *Bourgeois* \* de la Compagnie du Nord-Ouest, appellation française qui leur resta ; ils prirent sous leurs ordres des *coureurs-de-bois* \* franco-canadiens. La Compagnie établit un véritable monopole, en ruinant les trappeurs indépendants ; grâce à la liberté de commerce avec les Indiens (traité de 1783), elle étendit son rayonnement vers le sud jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, vers le nord-ouest jusqu'au lac Athabaska.

Un des *bourgeois*, James McGill, signalait, en 1785, les avantages que possédait la Compagnie du Nord-Ouest sur ses concurrents américains qui, après la guerre de l'Indépendance (1777) voulaient envahir l'Ouest. Les frais de transports fluviaux les seuls usités alors étaient

moindre par la voie du Saint-Laurent et des Grands Lacs ; les marchandises importées d'Angleterre entraient en franchise au Canada ; le marché des fourrures de Londres était le plus grand du monde à cette époque. En fait, les Américains s'efforçaient d'acheter par l'intermédiaire du Canada les marchandises anglaises et de vendre leurs fourrures par le même détour, au point que les Canadiens monopolisèrent presque tout le commerce de l'Amérique du Nord jusqu'en 1825, époque de la construction du canal de l'Erié, lequel, venant avant l'aménagement du fleuve Saint-Laurent, détourna le commerce de l'Ouest par les voies américaines.

Les premiers traiteurs qui pénétrèrent dans l'Ouest après la Cession furent des commerçants indépendants : Curry et Finlay ; ils occupèrent en 1767 un poste à quelques kilomètres en aval de la fourche de la Saskatchewan. Samuel Hearne, de la Compagnie de la baie d'Hudson, fonda Cumberland House près du site actuel du Pas en 1773. Ses *bourgeois*, fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest, Henry et les frères Frobisher, entrèrent en campagne en 1775. Tandis que les Frobisher fondaient un comptoir sur le lac Castor au nord de Cumberland House, Henry s'avança vers le pays des Assiniboines et assista à une grande chasse au bison.

C'est en ces termes qu'il la décrit en un document capital pour l'histoire de la chasse canadienne :

« La fourrière ou l'enclos était faite de pieux en bois de bouleau d'un mètre vingt de haut entrelacés de branches. Quarante hommes et nombre de femmes prirent part à la chasse sous la direction du chef. Au lever du soleil quelques chasseurs des plus habiles furent envoyés à la recherche des bisons. Ils s'étaient déguisés avec une peau de bison, une crinière et des cornes, et ressemblaient à s'y méprendre par leurs

gestes et leur attitude aux bêtes pourchassées. L'un d'eux revint à dix heures. Les chiens furent alors muselés ; hommes et femmes s'embusquèrent derrière les palissades. Le troupeau, si considérable que je n'en pus estimer le nombre, s'avancait peu à peu en s'arrêtant pour brouter. L'astuce des chasseurs déguisés était de s'approcher du troupeau à portée de la voix et de beugler comme les bisons. Les animaux sauvages s'approchaient par curiosité ou par sympathie, et les chasseurs les conduisaient lentement vers l'enclos en forme d'entonnoir, dont l'ouverture était tournée dans le sens de la venue du troupeau. Les bœufs sauvages à la tête du troupeau se trouvaient maintenant à l'entrée de la fourrière ; ils y pénétrèrent et le reste du troupeau avec eux.

Les chasseurs déguisés disparurent soudainement par des barrières ; des volées de flèches s'abattirent sur les bêtes prisonnières ; car on avait tiré une barrière à l'entrée. Durant le vacarme quelques taureaux foncèrent sur les pieux ; mais on les aveuglait en leur lançant des peaux sur la tête. Le massacre dura jusqu'au soir. Le lendemain matin, on vint présenter 72 langues au chef. Les femmes transportèrent la viande au village sur des traîneaux tirés par des chiens. Les morceaux choisis (cœurs et épaules) furent mis à part pour les festins, le reste devait servir à l'alimentation courante ou être séché pour la vente. » *Printemps de 1776*<sup>1</sup>.

En 1789, un autre *bourgeois*, Mackenzie, descendit le grand fleuve auquel il donna son nom. Quatre ans plus tard il atteignit la côte du Pacifique par le col de la rivière de la Paix. En 1806, Simon Fraser reçut l'ordre de la Compagnie d'aller fonder des postes

1. Tiré de Lawrence Burpee. *Canada and its Provinces*, vol. 4, p. 647 et suiv.



Poste historique de Fort Garry.



Ancien chariot de la rivière Rouge.  
Clichés Compagnie de la baie d'Hudson.  
(Reproduction autorisée par le Gouverneur.)



sur les rives du Pacifique, à l'embouchure de la Columbia. Après avoir traversé les Rocheuses, il fonda en route le Fort Saint-James sur le lac Stuart, les postes de Prince-George et de Quesnel. Il descendit une rivière torrentueuse qu'il croyait être la Columbia, et arriva après mille difficultés au Pacifique, au 1<sup>er</sup> juillet 1807. Il constata alors en faisant le point que la rivière qu'il avait suivie n'était pas la Columbia, mais bien le fleuve auquel il donna son nom, le Fraser. En fait, les Américains Lewis et Clark avaient reconnu l'embouchure de la Columbia en 1806. C'est encore un *bourgeois*, David Thompson, qui descendit la Columbia de 1808 à 1811 et trouva à son embouchure un poste déjà installé depuis quelques mois par la concurrente américaine, la Pacific Fur Company.

#### *La fusion des compagnies rivales.*

La traite à ce moment avait pris une extension considérable à travers le continent. Toutes les tribus indiennes avaient été visitées. La rivalité entre les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson était à son comble et se marquait comme autrefois par l'emploi de l'eau-de-vie et la vente à perte des marchandises. On en vint aux mains. Le gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Semple, fut assassiné dans la Colonie de la rivière Rouge. L'Angleterre voulut faire une enquête sur la conduite des deux sociétés ; les directeurs l'évitèrent en fusionnant leurs entreprises en 1821 sous le nom de la plus ancienne. De ce fait la Compagnie de la baie d'Hudson s'étendit des Grands Lacs à l'océan Pacifique et à l'océan Arctique. Mais au-delà des Rocheuses d'autres rivaux surgissaient, les Américains au sud, les Russes au nord.

*La traite sur les côtes du Pacifique.*

Les nombreuses îles et baies de la côte du Pacifique avaient une faune très riche en phoques à fourrure et en loutres marines. Les Russes furent les premiers à faire la traite avec les naturels du pays. Ils venaient à peine d'achever leur grandiose odyssee sibérienne, et déjà on les voit aborder et s'établir sur la côte américaine; il s'en est peut-être fallu de peu alors que le Canada du Pacifique ne devint slave. Baranoff fonda en 1778 la Russian American Fur Trading Company, qui se fit concéder en 1796 par la Russie toute la côte alaskienne jusqu'au 54° 40' de latitude nord. La Nouvelle-Arkhangelsk, aujourd'hui Sitka, fut fondée. Au sud les commerçants américains s'emparèrent du commerce de la loutre marine pendant qu'au nord les Russes faisaient la traite du phoque à fourrure.

En 1806, les Américains, sous la direction de Jacob Astor, s'unirent en une puissante fédération (un des premiers trusts) et obtinrent une loi de l'Union interdisant aux traiteurs canadiens d'opérer au sud de la frontière. Astor fonda en 1810 la Pacific Fur Company et s'installa dans l'estuaire de la rivière Columbia. Durant la guerre de 1812 entre les Etats-Unis et le Canada, plusieurs établissements d'Astor passèrent à la Compagnie du Nord-Ouest.

Lorsque la Compagnie de la baie d'Hudson arriva sur les rives du Pacifique elle fonda en 1825 le Fort Vancouver dont elle fit son quartier-général de l'Ouest. Bientôt elle posséda 12 établissements sur la basse Columbia, en zone contestée par les Américains. Son influence s'étendait alors non seulement en Colombie-Britannique, mais sur les états actuels de Washington, d'Orégon, d'Idaho et sur une partie du Montana et du Wyoming. La population indigène était d'environ

100.000. Un homme énergique fut choisi comme gouverneur, John McLaughlin, auquel la Compagnie de la baie d'Hudson doit son expansion sur le Pacifique. Il installa même une colonie agricole autour du Fort Vancouver pour ravitailler ses postes.

Les Américains dans le but de déloger leurs concurrents conçurent le projet de peupler la côte du Pacifique. Ils s'entendirent avec les pasteurs protestants pour dénoncer la présence des *coureurs* canadiens catholiques (on retrouve partout les *coureurs-de-bois*), et parlèrent de propagande papiste dans le Nord-Ouest. Bref en 1844, lors de leur élection présidentielle, les Américains réclamaient toute la côte jusqu'au 54° 40' de latitude nord par la formule des quatre F : « *Fifty Four Forty or Fight* ». L'Angleterre intervint, et le traité de 1846 fixa la frontière au 49° de latitude nord. La Compagnie de la baie d'Hudson perdait douze établissements sur les vingt-deux qu'elle possédait alors à l'ouest des Rocheuses.

En 1834, les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson qui voulaient remonter la Stikine en furent empêchés par les Russes les armes à la main. A l'issue du procès sur cette affaire la Compagnie obtint de passer en territoire russe pour rejoindre ses postes de l'hinterland à condition de payer 2.000 peaux de loutre annuellement. Quelques années plus tard la Compagnie de la baie d'Hudson avait fondé une série de postes dans le Nord-Ouest, le long de Mackenzie et même au Yukon. Elle en établit aussi sur la rivière Stikine et dans l'anse Taku ; de sorte que peu à peu elle fit reculer les Russes dans la péninsule de l'Alaska.

En compensation des pertes que la Compagnie avait subies aux Etats-Unis, le gouvernement anglais lui donna pour dix ans, de 1849 à 1859, le privilège d'administrer et de coloniser l'île de Vancouver. Elle

mit peu d'empressement à accueillir les colons, et son monopole lui fut enlevé en 1857 au moment de la ruée vers l'or.

Lorsque les provinces canadiennes s'unirent en Confédération en 1867, la Compagnie de la baie d'Hudson céda au Dominion « tous ses droits de gouvernement, de propriété, etc... sur la Terre de Rupert, et partout ailleurs dans l'Amérique britannique du Nord <sup>1</sup>. » Elle obtint en retour la somme de 300.000 livres, la propriété de ses postes et un vingtième des terres cultivables du territoire cédé. C'en est fini maintenant de l'ère des monopoles. Alors s'établissent les méthodes actuelles de la chasse aux fourrures au Canada.

1. Texte du contrat. Cf. W. Schooling. *The Hudson's Bay Company*, p. 84.

## BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE I

### *Shortt et Doughty.*

Canada and its Provinces, Toronto, 1917, 23 vol. in-8°.

Vol. 1, New France :

The Pathfinders of the Great Lakes, par James Coyne,  
p. 45 à 110.

The Pathfinders of the Great West, par Lawrence Burpee,  
p. 111 à 143.

The Adventurers of Hudson's Bay, par T. G. Marquis,  
p. 149 à 200.

° Vol. 2, New France :

The colony and its economic relations, par Adam Shortt,  
p. 445 à 530.

Vol. 4, British Dominion :

General economic history 1763-1841, par Adam Shortt,  
p. 533 à 547.

Western exploration, 1763-1841, par Lawrence Burpee,  
p. 639 à 694.

Vol. 5, United Canada :

Western exploration, 1840-1867, par Lawrence Burpee,  
p. 295 à 330.

Vol. 21, Pacific Province :

The Period of exploration, par T. G. Marquis, p. 13 à 62.

### *La Revue Canadienne.* Montréal.

Articles de L. A. Prud'homme :

1886, Les trappeurs, p. 6, p. 88, p. 135.

1887, La traite du Nord-Ouest, p. 16, p. 95.

1888, Le Nord-Ouest d'autrefois, p. 149.

1889, Le conseil d'Assiniboia, p. 493.

1892, Réminiscences historiques, p. 214.

» Le traité de Paris, p. 449.

1900, La traite et la Compagnie de la baie d'Hudson,  
p. 442.

1910, Le Nord-Ouest canadien après la conquête, p. 207.

1914, Les premiers voyageurs du Nord-Ouest, p. 97.

18 LA CHASSE DES ANIMAUX A FOURRURE

*Bureau fédéral de la Statistique, Ottawa.*

Annuaire Statistique du Canada, 1929, p. 322.

*Sir William Schooling.*

The Hudson's Bay Company (1670-1920). Londres, 1920, in-4°, 129 pages, 64 illustr., 1 carte au 1:10 500 000°.

*Albert Métin.*

La Colombie Britannique, A. Colin, Paris, 1908, 20 cartes, 33 phototypies, 424 pages.

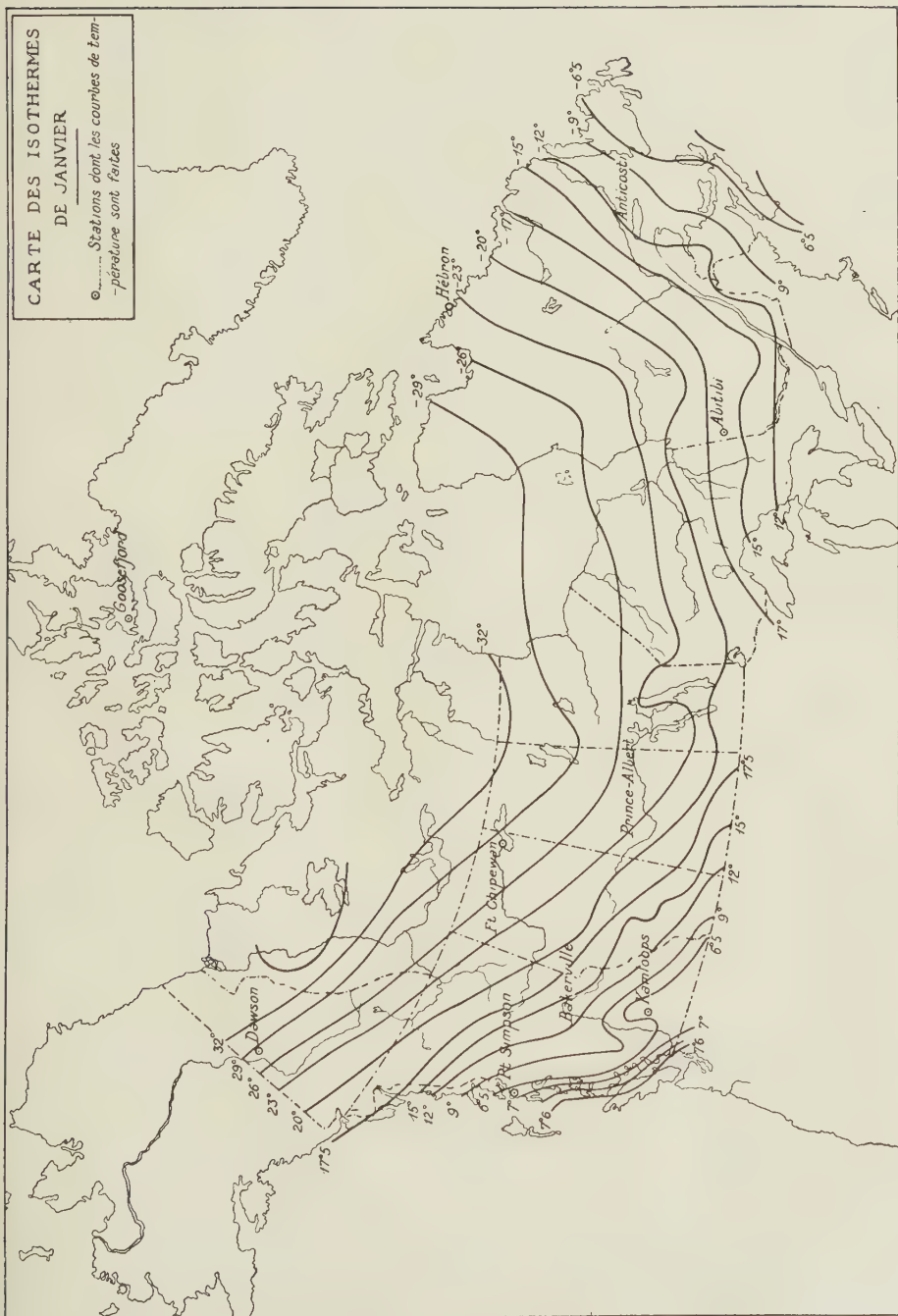
*J. Delalande.*

Le Conseil Souverain de la Nouvelle-France, Québec, 1927, 355 pages.

*Ernest J. Chambers.*

The Unexploited West, Ottawa, 1914. 360 p., 52 illustr.

Stations dont les courbes de température sont faites



CARTE N° 1. — ISOTHERMES DE JANVIER.



## CHAPITRE II

### LA PHYSIONOMIE DES RÉGIONS DE CHASSE

Avant de parler de la chasse, des modes de vie des trappeurs, de la circulation, de la répartition des animaux, voyons le milieu géographique dans lequel agissent ces hommes, vivent ces animaux. Ce milieu résulte du climat, de l'hydrographie, de la couverture végétale et de la faune.

#### *Le climat continental.*

On distingue trois climats principaux :

le climat continental intérieur,

le climat du Pacifique,

le climat polaire.

Le premier couvre tout le pays au sud de l'isotherme <sup>1</sup> de 10° en juillet sauf sur le littoral du Pacifique. Ce climat est caractérisé par l'amplitude des variations thermiques annuelles, par deux saisons bien marquées : un hiver froid de 4 ou 5 mois selon la latitude et un été chaud même en haute latitude vers le nord-ouest (noter l'extension de l'isotherme de 15° en juillet). Les saisons intermédiaires sont courtes :

1. Ligne qui passe par tous les lieux du Canada qui ont une moyenne de température mensuelle égale.

au printemps la végétation s'épanouit immédiatement après la fonte des neiges qui est hâtée par les vents, la pluie et une forte insolation ; en automne les chaleurs se prolongent jusqu'à la fin de septembre par « l'été de la Saint-Martin » \* ; puis les gelées surviennent brusquement, le sol durcit, la neige persiste, la glace prend sur les lacs d'abord et sur les rivières ensuite. Les précipitations <sup>1</sup> sur une zone aussi étendue sont naturellement fort inégales. Dans le Nord-ouest et le Centre, elles sont faibles, de 300 à 500 m/m, à cause de l'écran montagneux qui intercepte les pluies du Pacifique ; à l'est des Grands Lacs, elles sont plus fortes, de 700 m/m à un mètre, à cause des étendues considérables d'eau sur lesquelles passe l'air dans son mouvement général d'ouest en est.

Des vents locaux, appelés *chinouques* \*, ont une grande importance en Alberta et dans la vallée du Mackenzie. Ce sont les vents secs et chauds, analogues au Foëhn des Alpes, qui descendent vers l'est et le nord-ouest des montagnes Rocheuses. Ils coïncident toujours avec de fortes pluies et un temps froid en Colombie-Britannique au printemps, et sont attirés vers une aire de basses pressions qui règne à cette époque sur l'océan Arctique. Sur le versant occidental l'air ascendant condense son humidité et dégage moins de chaleur ; sur le versant oriental l'air se réchauffe d'autant plus vite qu'il est plus sec et que la descente est plus rapide. En mars et même en février, les *chinouques* soufflent avec violence jusque dans la région de la rivière de la Paix et de la rivière Liard et fondent en quelques heures d'épaisses couches de neige.

1. Les précipitations sont l'ensemble des chutes de pluies et de neige. Pour réduire les neiges en pluies on divise la hauteur de la chute par 10 ; car de nombreuses expériences ont prouvé qu'en moyenne 10 centimètres de neige en fondant donnaient 1 centimètre de pluie.

② ..... Stations dont les courbes de température sont faites





Remarquons la délimitation sur la carte de ce climat continental : il remonte vers le nord-ouest au-delà du cercle arctique et s'abaisse vers l'est jusqu'à la latitude de Terre-Neuve ; car il se trouve entre deux influences, deux bastions selon l'expression de Jean Brunhes, l'une adoucissante à l'occident, à cause des hauts reliefs, des vents *chinouques* et du courant chaud du Japon, l'autre refroidissante à l'orient, à cause du courant du Labrador qui amène les glaces polaires vers Terre-Neuve. Nous retrouverons une orientation semblable, en diagonale du nord-est au sud-est à travers le pays, des zones de végétation et de répartition de la faune.

Les généralités qui précèdent ne suffisent pas à nous peindre d'une façon précise le climat souvent très rude auquel sont exposés les trappeurs. Voyons-le plus en détail par une description typique et à l'aide de quelques courbes de température, choisies le plus possible en marge des régions habitées.

Même au-delà du cercle arctique dans le bas cours du Mackenzie on a des amplitudes thermiques d'ordre continental : au Fort Good Hope le minimum de janvier est de  $-45^{\circ}2$ , le maximum de juillet  $+28^{\circ}3$ , donc une variation annuelle de  $73^{\circ}5$ . Cependant la somme des précipitations pluvieuses et neigeuses reste très faible, de moins de 300 m/m ; en cela le climat de ces régions ressemble à celui de l'arctique. Mieux que toute autre chose un récit du biologiste E. A. Preble sur son hivernage de 1903-4 dans la basse vallée du Mackenzie nous renseignera sur les conditions de vie des chasseurs de cette région <sup>1</sup>.

« En arrivant du Lac à l'Ours sur les rives du

1. Traduction libre des pages 37 et suivantes du fascicule *North American Fauna*, n° 27.

Mackensie le 30 septembre nous fûmes étonnés du contraste entre le climat que nous avions quitté et celui que nous trouvions. La température était plus élevée, et nous vîmes plusieurs espèces d'oiseaux qui avaient déjà quitté le lac à l'Ours. Les montagnes en face, les massifs Tigonankweine et Sayunei du Mackenzie, étaient couvertes de neige. Aux premiers jours d'octobre pendant que nous remontions en canot le grand fleuve le temps était clair, le vent soufflait du sud et les nuits étaient assez froides pour qu'il se formât une couche de glace sur l'eau tranquille. Nous vîmes des gentianées fleuries pour la dernière fois le 3 octobre. Il tomba une couche éphémère de neige durant la nuit du 7. Mais en amont du Fort Wringley deux tempêtes consécutives le 12 et le 14 octobre laissèrent 10 centimètres de neige sur le sol. Durant les jours suivants le fleuve charriait des glaçons, et le 17 les quantités de glace à la dérive étaient telles que nous dûmes interrompre notre voyage en canot. Ces jours-là on vit les derniers oiseaux partir vers le sud. La neige tomba en abondance durant les nuits du 17 et du 18 pendant que nous terminions à pied notre voyage jusqu'au Fort Simpson où nous devions passer l'hiver.

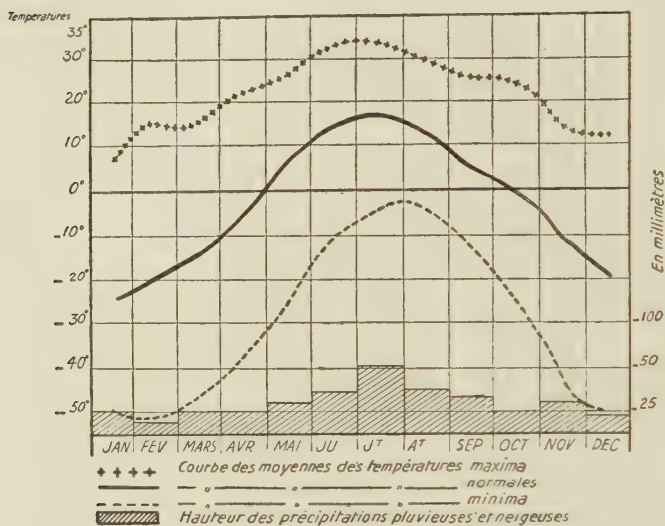
Nous trouvâmes là, entre le 21 et le 27 octobre, une température plus douce. Aucun glaçon ne descendait ni sur le Mackenzie ni sur la Liard en face. Le froid revint brusquement le 28 et le thermomètre resta sous zéro jusqu'au printemps. Nous vîmes geler le fleuve d'abord sur les rives, dans ses baies, et le matin du 18 novembre la glace était prise de part et d'autre. Le froid augmenta sans cesse. La neige qui ne pouvait ni fondre ni s'évaporer restait poudreuse et rude sur le sol. Le soleil qui se levait à 9 heures et demie décrivait un arc bas sur l'horizon et disparaissait à 14 heures 30. A la fin de décembre le thermomètre resta cons-

tamment en dessous de — 15°. On enregistra le minimum de — 47° 7 dans la nuit du 20 au 21 janvier. On mesura en février l'épaisseur de la neige qui était d'un mètre et celle du sol gelé de 50 centimètres. Il fallut creuser à 2 mètres pour atteindre le substratum gelé en permanence.

Le 26 mars lorsque le thermomètre cessa d'être sous zéro on vit revenir quelques oiseaux : becs-croisés, hiboux et bruants. A la fin du mois les saules et les bouleaux bourgeonnaient. La neige acheva de fondre en plaine le 18 avril, la sève coulait des arbres le 20 et la débâcle de la Liard se fit avec fracas le 29 avril. Au confluent des deux fleuves la poussée des glaces fut telle que la glace du Mackenzie épaisse de 2 mètres fut rompue en tous sens et s'amoncela sur la rive opposée jusqu'à 25 mètres de hauteur. Des barrages se formèrent qui firent craindre aux observateurs d'être inondés. Il est déjà arrivé qu'au moment de la débâcle du fleuve des postes aient été arrachés de leurs fondations et emportés à la dérive avec leurs palissades et leur contenu de marchandises et de provisions. Heureusement durant la nuit du 2 au 3 mai le barrage qui s'était formé en aval du poste sauta, la Liard se libéra de ses glaces, mais le Mackenzie resta gelé en amont jusqu'au 10 mai, jour où l'on vit de grands blocs, véritables champs de neige et de glace, se détacher et flotter doucement à la dérive. Le lendemain le fleuve chariait des glaçons à plein bord.

A cette époque d'autres oiseaux du sud (canards et oies) arrivaient, les feuilles de tremble mesuraient déjà un centimètre et les violettes fleurissaient dans la plaine. Un coup de froid survint au 21 mai qui retarda la végétation et arrêta net les migrations d'oiseaux venant du sud. Le reste du mois fut marqué par des dépressions et des chutes de neige. Notons

enfin que la végétation ne prit véritablement son essor qu'en juin. »



FORT CHIPEWAN, ALBERTA 58° 42' LAT. N 111° 10' LONG. O 1.

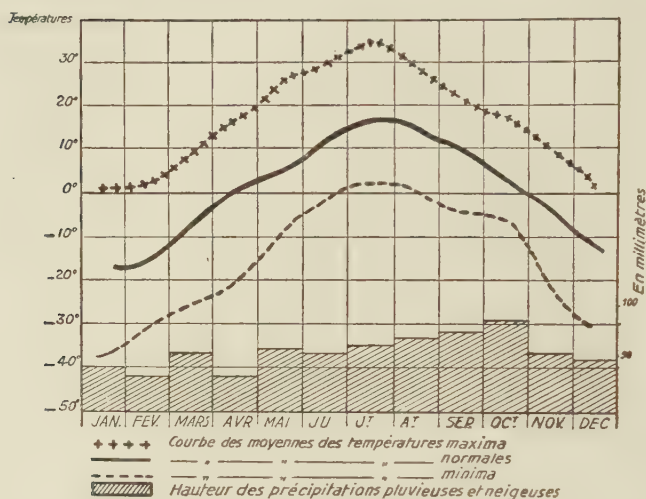
La courbe des températures du Fort Chipewan sur le lac Athabaska nous montre bien le climat rigoureux de l'immense zone giboyeuse de la forêt des conifères du Nord-ouest. Les chutes de pluie et de neige sont remarquablement faibles ; mais l'insolation est considérable dans toute la prairie : de 2.289 heures par an à Prince-Albert, de 2.145 à Edmonton, et de 2.122 heures à Winnipeg. On peut aussi juger des basses températures d'hiver de l'Ouest par le rentrant que font vers le sud les isothermes de janvier.

1. La moyenne des températures maxima s'obtient pour un mois donné en divisant la somme des maxima quotidiens observés par le nombre de jours du mois. Les températures maxima s'obtiennent par un calcul analogue. Les températures normales sont la demi-somme de ces deux moyennes.

C'est là en effet le domaine de l'anticyclone d'hiver, domaine des plaines immenses sur lesquelles les mouvements de l'atmosphère s'opèrent rapidement. De toutes les perturbations atmosphériques celles que les voyageurs redoutent le plus sont les vagues de froid, accompagnées généralement d'un vent glacial et sec, le *blizzard* \*, la *poudrerie*, qui soulève la neige de la même manière que le simoun soulève le sable du désert. Les vagues de froid (il en vient trois ou quatre par an) suivent les dépressions. Le vent qui soufflait de l'ouest saute brusquement au nord-ouest, le thermomètre descend de 20, 30 et même de 40 degrés en moins d'une journée. La circulation en traîneau devient alors très pénible ; les voyageurs risquent de se geler les membres et de perdre leur route dans la tempête.

A mesure qu'on passe dans l'Ontario et le Québec septentrional, au nord-est des Grand-Lacs, l'humidité augmente ; on n'a plus qu'une insolation de 5/10<sup>es</sup>. La forêt est plus dense, les feuillus sont en plus grand nombre. Les hautes pressions d'hiver faiblissent ; les précipitations, également réparties sur toute l'année, varient de 650 m/m à un mètre. Mais l'amplitude des températures reste bien continentale : elle est de 82° 1 en Ontario-nord, à Haileybury (oscillant de — 44° 4 en février à + 37° 7 en juillet), de 72° 7 à Québec sur le Saint-Laurent (oscillant de — 36° 6 en janvier à + 36° 1 en août), de même en Abitibi, dans l'ouest du Québec (voir la courbe de cette dernière station).

On trouve un climat maritime sur le littoral atlantique dans les provinces maritimes et au sud de Terre-Neuve. Ainsi à Charlottetown, Ile-du-Prince-Edouard, février est le mois le plus froid ayant — 8° 3, août, le mois le plus chaud ayant + 18° 3 ; c'est une région d'élevage du renard argenté. A Yarmouth, au sud-est de la Nouvelle-Ecosse, février a une moyenne de



ABITIBI, QUÉBEC 48° 43' LAT. N. 79° 22' LONG. O. ALTITUDE 255 M<sup>1</sup>.

— 3° 6, août de + 15° 9, et les précipitations mesurent 1.186 m/m. L'élevage des animaux à fourrures est aussi pratiqué avec succès dans cette province.

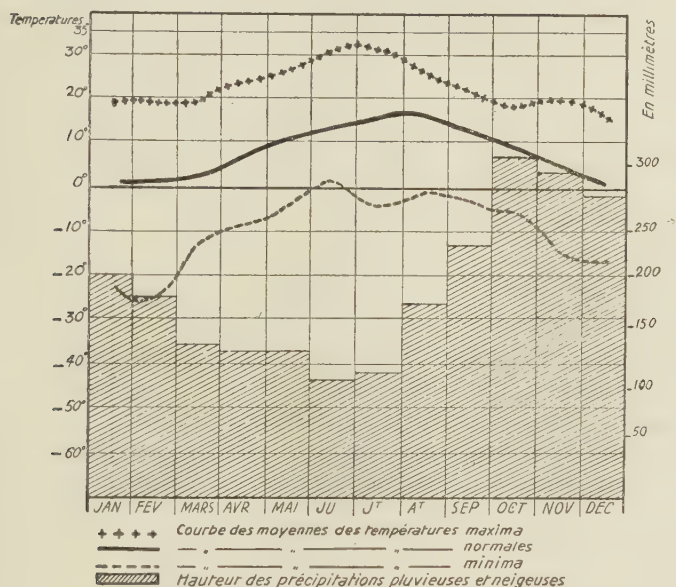
### *Le climat du Pacifique.*

En Colombie-Britannique, le climat se caractérise par un régime maritime sur la côte et par une dégradation en altitude vers le climat intérieur continental. La côte a une forte pluviosité et de faibles écarts thermiques (voir la courbe de Simpson). Elle est brumeuse au point que La Pérouse la comparait lors de ses voyages d'exploration à celle de Terre-Neuve. L'amplitude thermique est de 49° 9 à Vancouver ;

1. La moyenne des températures maxima s'obtient pour un mois donné en divisant la somme des maxima quotidiens observés par le nombre de jours du mois. Les températures minima s'obtiennent par une opération analogue. Les températures normales sont la demi-somme de ces deux moyennes.

## LA PHYSIONOMIE DES RÉGIONS DE CHASSE 27

elle est plus grande à Simpson, étant de  $54^{\circ}$ , car cette dernière station est la moins abritée de la côte.



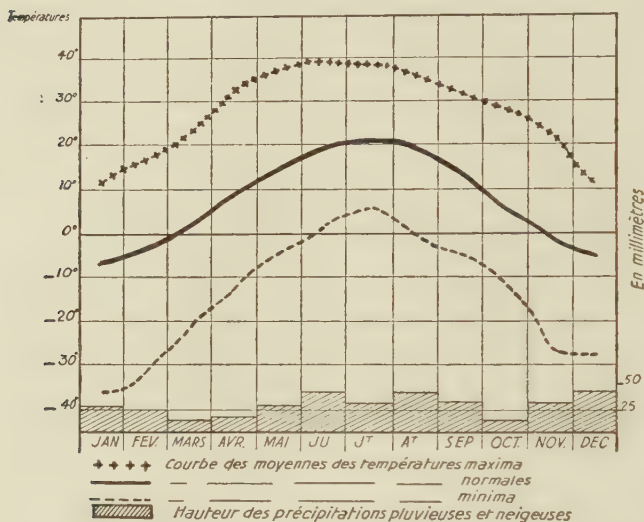
PORT SIMPSON. C. B.  $54^{\circ} 34'$  LAT. N.  $130^{\circ} 25'$  LONG. O. 1.

Vers l'intérieur la dégradation vers le climat continental se marque dans la courbe de Kamloops, situé sur le plateau sec qui se trouve entre 3 et 400 mètres d'altitude.

En 1901, qui fut une année très normale, les gelées durèrent jusqu'au 10 mai et reprirent au 30 septembre ; la neige disparut du sol au 6 avril et le recouvrit de nouveau au 11 novembre. Dans la même région plus

1. La moyenne des températures maxima s'obtient pour un mois donné en divisant la somme des maxima quotidiens observés par le nombre de jours du mois. Les températures minima s'obtiennent par une opération analogue. Les températures normales sont la demi-somme de ces deux moyennes.

au nord, au Fort Saint-James, le climat est plus rigoureux. En 1901, le sol ne fut dépourvu de neige au printemps qu'au 22 avril et en fut recouvert au 9 septembre. La température en mars descendait



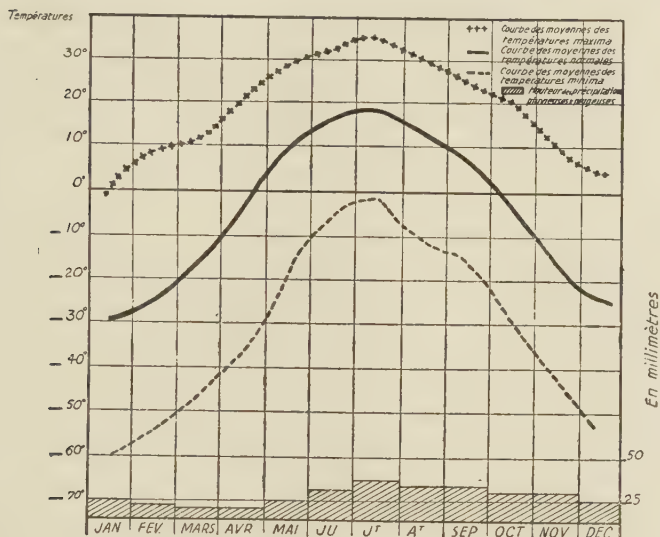
KAMLOOPS C. B. 50° 41' LAT. N. 120° 29' LONG. O.  
 ALTITUDE 354 M. <sup>1</sup>.

encore à - 36°, en juillet elle montait à + 35°. Lorsqu'on s'élève en altitude la dégradation est de plus en plus complète vers le climat intérieur continental. Les gelées nocturnes durent du 15 septembre au mois de juin. A Donald on enregistre un minimum de - 42° en janvier, mais en revanche un maximum de + 36° en juin. Les précipitations atteignent presque le chiffre

1. La moyenne des températures maxima s'obtient pour un mois donné en divisant la somme des maxima quotidiens observés par le nombre de jours du mois. Les températures minima s'obtiennent par une opération analogue. Les températures normales sont la demi-somme de ces deux moyennes.

de la côte à 1.200 mètres, aussi voit-on reparaître la forêt côtière à cette altitude.

En haute altitude au Yukon (voir la courbe de



DAWSON, YUKON 64° 4' LAT N. 130° 29' LONG. O. ALT. 550 M. 1.

Dawson) la transition vers le climat continental est complète. Si nous rattachons la région naturelle du Yukon à la côte du Pacifique c'est parce qu'elle a tous ses rapports géographiques avec cette côte et aucun autre que celui du climat avec la zone intérieure. A Dawson, seuls les trois mois de juin, juillet et d'août ont des températures supérieures à 10°, les précipitations sont celles des plaines arctiques (se rattachant ainsi au climat polaire) et les amplitudes vont

1. La moyenne des températures maxima s'obtient par un mois donné en divisant la somme des maxima quotidiens observés par le nombre de jours du mois. Les températures minima s'obtiennent par une opération analogue. Les températures normales sont la demi-somme de ces deux moyennes.

de — 55° en janvier à + 36° 6 en juillet. Au lac Kluane, région de chasse au mouflon, un chasseur <sup>1</sup> signale des gelées au mois d'août, un froid de — 15° au milieu de septembre. Le lac reste gelé de la fin de novembre au commencement de juin, mais la neige n'atteint pas un mètre d'épaisseur de sorte qu'on laisse souvent paître les chevaux dehors en hiver.

### *Le climat polaire.*

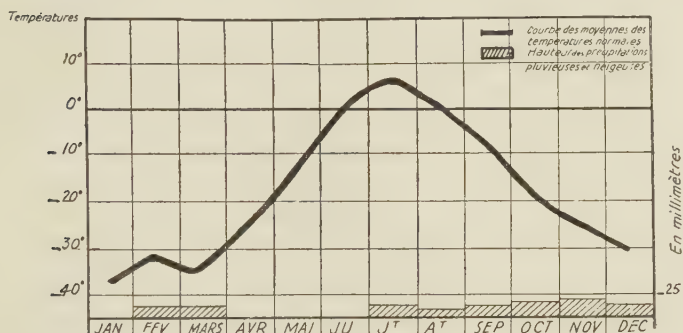
Au nord de l'isotherme de 10° en juillet règne le rude climat polaire, très froid, de quatre ou cinq mois de neige, désertique en hiver par sa grande sécheresse. C'est le pays sans arbres des plaines boréales, de l'archipel arctique et de la côte du Labrador. Koëpen l'appelle le climat hékistotherme ou du renard blanc, sous lequel, dit-il, les races sédentaires ne sauraient prospérer. Les Esquimaux, chasseurs et pêcheurs, sont en effet les seuls habitants de ces régions. Les deux courbes de température <sup>2</sup> que nous établissons le caractérisent bien ; très faibles moyennes, peu ou pas de précipitations. La partie la plus froide du Canada n'est pas dans l'archipel arctique, comme la latitude semblerait l'indiquer, mais sur le continent au nord-ouest de la baie d'Hudson, à l'anse Chesterfield, où la moyenne de janvier est de — 37°.

En hiver l'air est calme ou le vent souffle du nord-ouest ; les courtes journées et les nuits polaires sont claires, les hautes pressions règnent. Le froid sec est supportable, dit-on, mais la soif comme dans les déserts est le pire tourment des Blancs sous les lati-

1. Louis A. Bovet, « En chasse au Yukon », Paris, 1929, p. 60.

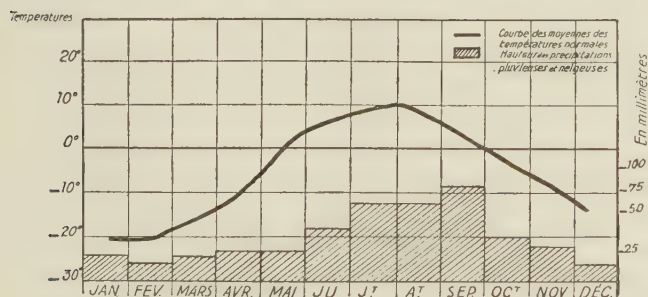
2. Celles de Goosefjord et d'Hébron.

tudes polaires. Les dépressions surviennent en été, le ciel reste voilé pour les 7/10<sup>es</sup>, ce qui rend la faible chaleur de 5° à 10° pénible à supporter. Il y tombe cependant moins de 200 m/m d'eau, sauf à l'est de la Terre de Baffin où on enregistre sur les hauteurs 250 m/m, dont 180 tombent entre juin et août. Au



GOOSEFJORD. ARCHIPEL ARCTIQUE 76° 49' LAT. N. 88° 39' LONG. O<sup>1</sup>.

Labrador septentrional sur les monts Tarngats qui atteignent 1.800 mètres il tombe jusqu'à 600 m/m d'eau. L'été dure sur la côte atlantique 100 jours au 52° de



HÉBRON, LABRADOR 58° 12' LAT. N. 92° 36' LONG. O. <sup>1</sup>.

1. La moyenne mensuelle des températures normales est la demi-somme des températures les plus basses et les plus hautes.

latitude, 75 jours au 55°, 65 jours au 57° et 30 jours au 58° 30'.

### *Les rivières.*

Les eaux qui coulent au Canada peuvent se classer d'après deux régimes très différents : les cours d'eau de montagne et ceux des plaines. Les premiers ont une forte pente, sont torrentueux et reçoivent leurs eaux, pour la plupart, de glaciers. Les eaux de montagnes drainent le versant du Pacifique qui couvre un million de kilomètres carrés. Les eaux des plaines coulent sur tout le reste du pays, dans les larges plaines secondaires et tertiaires et sur la pénéplaine cristalline du *bouclier canadien*.

Ces vastes étendues, qui forment trois versants, ceux de l'Arctique, de la baie d'Hudson et de l'Atlantique, mesurant dans leur ensemble neuf millions de kilomètres carrés, portent la marque glaciaire. Les eaux sont à fleur de sol, sur les lignes de partage elles forment des lacs immenses, et des marais nombreux qui rendent la circulation difficile. Les rivières sont à pente égale (stade de jeunesse); elles forment de multiples chutes et rapides en dévalant du plateau laurentien dont les formations précambriennes ne donnent pas facilement prise à l'érosion fluviale.

L'importance de l'hydrographie pour les chasseurs et pour la plupart des animaux à fourrure est évidente. Les cours d'eau sont les grandes routes naturelles par lesquelles l'homme pénètre hors des régions colonisées soit en canot, en traîneau ou en avion (voir le chapitre IV). L'eau en abondance est nécessaire à beaucoup d'animaux à fourrure : aux mammifères aquatiques, aux amphibies, à plusieurs carnassiers, l'ours polaire, la loutre, quelques belettes et aux grands ongulés, l'orignal, le caribou, le cerf et le bison. Le réseau hydrographique est également utile

à la végétation ; il supplée à l'insuffisance des pluies en haute latitude où seules les berges sont couvertes de forêt et où l'humidité entretient la végétation des toundras.

Le versant du Pacifique s'étend sur une étroite bande de territoire orientée du sud vers le nord, du 49° parallèle jusqu'au delà du cercle arctique. C'est le domaine des eaux de montagne. Les conditions de gel, de débit et de navigabilité diffèrent beaucoup. Au sud le cours inférieur des rivières (comme le bas Fraser) gèle rarement, mais charrie des glaces de décembre à avril. La haute Columbia gèle de décembre à avril ; les crues de cette rivière ont lieu au début de l'été. Les rivières sont peu propices à la navigation. Les lacs, au contraire, qui sont des élargissements des rivières à la faveur d'un val ou d'une cluse, sont utilisés soit par des services de navigation, soit par des itinéraires privés en canots (voir le chapitre IV).

Au nord du 54° parallèle sur les lacs du plateau intérieur, dont nous connaissons la rigueur du climat, la débâcle n'a lieu que fin avril. C'est à peine si le haut cours du Fraser est libre quelques jours auparavant. L'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson au Fort Saint-James sur le lac Stuart rapporte qu'en 1905 la première descente des trappeurs en canots sur la rivière Stuart vers le Fort Quesnel eut lieu le 24 avril. Seul sur ce versant le fleuve Yukon est navigable sur la plus grande partie de son cours ; il s'étale sur 2.800 kilomètres et débite dans son haut cours en territoire canadien 4.000 mètres cubes par seconde. Sa débâcle ne se produit qu'au 10 juin et en automne les glaces empêchent la circulation dès le 5 octobre. A la latitude du Yukon le sol ne dégèle qu'en surface et n'absorbe qu'un tiers des précipitations. La période d'étiage des eaux se place en hiver, celle des crues au moment de la débâcle.

A ce domaine des eaux de montagne s'oppose celui des eaux des plaines.

Le versant arctique est surtout remarquable par la grande artère de circulation que forme le Mackenzie et ses affluents. La vallée de ce grand fleuve, longue de 3.500 kilomètres, traverse plusieurs zones différentes par le climat et la végétation. Ses affluents de gauche, l'Athabaska, la Paix et la Liard, prennent leur source dans les Rocheuses. Elles sont les seules rivières de plaines s'alimentant avec des glaciers. Les sources principales du Mackenzie sont donc en région adoucies par les vents *chinouques*, son cours moyen traverse la forêt boréale des conifères soumise à un rude climat continental et son embouchure se place en région de toundras soumise au climat polaire. Cet immense apport d'eau douce vers le nord et la disposition des chaînes avoisinantes ont pour effet de faire reculer jusqu'au 56° de latitude nord la limite actuelle de culture des céréales. La partie navigable mesure 2.500 kilomètres entre Mc Murray et l'océan Arctique (voir le chapitre IV). Voici les conditions de gel et de dégel à la tête de la navigation (à Mc Murray) :

|      | DATE<br>DE LA DÉBACLE | DATE DE L'EMBACLE<br>DES GLAÇONS | DATE<br>DU GEL SOLIDE     |
|------|-----------------------|----------------------------------|---------------------------|
| 1878 | 18 avril.             | 27 octobre.                      |                           |
| 1879 |                       | 26 —                             | 1 <sup>er</sup> novembre. |
| 1880 | 2 mai.                | 14 novembre.                     |                           |
| 1881 | 21 avril.             | 14 octobre.                      | 12 —                      |
| 1882 | 24 —                  | 1 <sup>er</sup> novembre.        | 8 —                       |
| 1883 | 25 —                  | 30 octobre.                      | 10 —                      |
| 1884 | 22 —                  | 18 —                             | 28 octobre.               |
| 1885 | 9 —                   | 24 —                             | 13 novembre.              |
| 1886 | 16 —                  | 4 novembre.                      | 14 —                      |
| 1887 | 27 —                  | 22 octobre.                      | 24 octobre.               |
| 1888 | 4 mai.                | 3 novembre.                      | 9 novembre.               |

L'étiage en automne et en hiver et les crues de printemps sont de règle sur ces rivières. Sur le lac des Esclaves les glaces apparaissent plus tôt et fondent plus tard : entre les 20 et 31 octobre la glace prend sur les rives et dans les baies, au milieu de novembre le lac est entièrement gelé, en janvier la glace peut atteindre deux ou trois mètres et la débâcle se produit au plus tôt le 20 juin, au plus tard le 10 juillet. Même à la latitude de la Liard (60°), les vents chinouques se font encore sentir, car cette rivière dégèle plus tôt que le Mackenzie au Fort Simpson, comme nous l'avons vu en étudiant le climat. Le fleuve Mackenzie débite en moyenne dans sa basse vallée 18.500 mètres cubes par seconde. Cet énorme afflux d'eau douce venu de régions plus tempérées contribue à orienter vers le nord-ouest les isothermes d'été.

Les trois autres rivières du bassin de l'Arctique, l'Anderson (744 kms), la Coppermine (840 kms) et la Backs (968 kms), qui drainent les plaines septentrionales sans arbres, restent gelées plus longtemps. Après plusieurs années d'observations (de 1861 à 1865) l'explorateur MacFarlane signale que la débâcle de l'Anderson a lieu au plus tôt le 15 mai, au plus tard le 2 juin. La même rivière est complètement gelée au plus tôt le 10 septembre, au plus tard, le 10 octobre. D'après les notes de Franklin et du Dr Rae la Coppermine est soumise à un climat encore plus sévère, car ces explorateurs virent sa débâcle à la fin de juin et des glaces flotter à son embouchure en juillet. Les lacs de la toundra gèlent à une profondeur telle qu'ils ne sont pas libres de glace avant juillet et même le mois d'août.

Le versant de la baie d'Hudson est celui qui draine la plus grande superficie de territoire canadien. Cette mer intérieure peu profonde surtout au sud (raison

pour laquelle on a choisi Churchill de préférence à Nelson comme terminus du chemin de fer de la baie d'Hudson) s'ouvre largement vers l'Atlantique par le détroit d'Hudson, mais peut difficilement communiquer avec l'Arctique, car les détroits de Fury et d'Hecla, semblables à des fjords, sont le plus souvent bloqués par les glaces. La côte nord-ouest de la baie est remarquable par ses *inlets*, sorte de baies profondes et étroites par lesquelles la mer pénètre à l'intérieur des plaines boréales, tels sont les anses Wager (240 kms) et Chesterfield (520 kms). Par ce dernier on gagne le lac des Esclaves en remontant la Thelon dont le haut cours vient d'être érigé en parc national. Les observations manquent sur le débit et les périodes de gel et de dégel des rivières les plus septentrionales de ce bassin. Nous savons qu'elles sont entrecoupées de nombreux rapides, car elles ont en moyenne 400 mètres de pente depuis le sommet du plateau laurentien. Le lac du Renne en bordure de la toundra gèle dès le mois de novembre et dégèle à la fin d'avril.

Plus au sud les grandes artères comme la Churchill (1.280 kms), la Nelson (624 kms) et la Saskatchewan (3.000 kms), traversent des régions plus tempérées. Elles sont fréquentées par les trappeurs depuis le début de la traite des pelleteries ; de nombreux postes jalonnent encore leurs rives de nos jours. Ces rivières ne gèlent que de décembre à mars. La Nelson, qui déverse dans le lac Winnipeg, et la Saskatchewan débitent 4.400 mètres cubes en période d'étiage. Le lac Winnipeg, long de 400 kms, est navigable d'avril à novembre, aussi longtemps que les Grands Lacs.

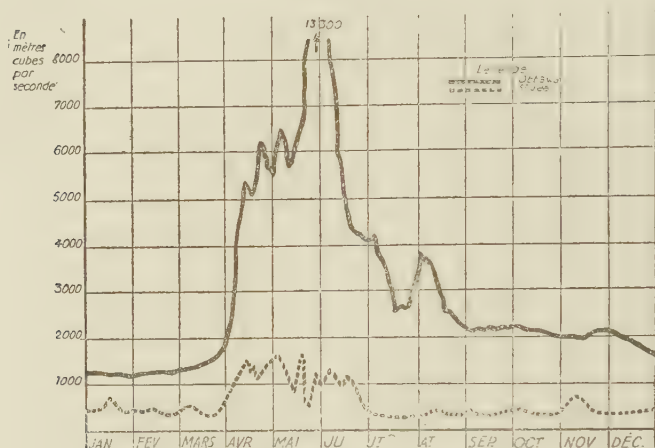
A mesure qu'on se rapproche de la baie James, les rivières de la zone argileuse (*Clay Belt*) sont plus courtes, plus froides parce qu'elles coulent en forêt plus dense et gèlent plus tôt en automne. Les premières gelées dans cette région se font sentir même en

septembre. Partout les périodes de crues sont au printemps au moment de la fonte des neiges et l'étiage après la forte insolation estivale. On retrouve sur le versant nord-est de la baie d'Hudson les conditions climatiques et hydrographiques de la toundra occidentale.

Le Saint Laurent et ses affluents dominent l'hydrographie du versant atlantique. Ils furent avec les Grands Lacs une voie de pénétration à l'intérieur pour les trappeurs et les commerçants de fourrure. Aujourd'hui les affluents de la rive nord surtout servent à la circulation des chasseurs. Ces rivières escaladent le rebord occidental du plateau laurentien sur lequel se trouvent de grands domaines de chasse dans la forêt des conifères. Pour nous faire une juste idée de leur régime, examinons sur le graphique ci-joint le débit de l'Ottawa (1.000 kms), l'affluent principal du Saint-Laurent qui caractérise bien toutes les rivières de la rive nord. Pour stabiliser le débit des rivières qu'on exploite pour la houille blanche, l'Etat construit de vastes réservoirs qui emmagasinent les eaux à leur source. C'est ainsi que le Saint-Maurice débite régulièrement 1.500 mètres cubes par seconde, sauf au printemps où il faut quand même laisser couler la surabondance des eaux. Le Saguenay débite en moyenne 2.000 mètres cubes. Sur le Saint-Laurent on provoque artificiellement la débâcle au début de mars avec des brise-glaces pour hâter l'ouverture de la navigation, qui a lieu à la fin du même mois. Le fleuve ne gèle pas en aval de Québec à cause de la marée et de la largeur de plus en plus grande de son estuaire. Les glaces à la dérive empêchent la navigation d'hiver.

Le régime des rivières des provinces maritimes ne diffère pas essentiellement de celui des autres rivières de plaines. Le graphique du débit de la rivière Saint-Jean (624 kms) nous donne un exemple. C'est la plus

importante du Nouveau-Brunswick avec la Miramichi (216 kms). Dans la péninsule de la Nouvelle-Ecosse, les cours d'eau ont leur niveau de base très rapproché,



RÉGIME DES RIVIÈRES OTTAWA ET SAINT-JEAN. <sup>1</sup>

ils sont torrentueux puisqu'ils coulent d'un plateau situé entre 150 et 200 mètres.

Signalons enfin une grande voie de pénétration vers l'intérieur du Labrador, constituée par l'anse Hamilton, prolongée par le lac Melville dans lequel se jette le fleuve Hamilton (560 kms) encore peu exploré, mais dont le volume de l'écoulement est de 2.000 mètres cubes par seconde en moyenne.

### *La végétation.*

L'influence de la température, des précipitations et du régime des eaux est manifeste sur la couverture végétale. Nous trouvons à la limite septentrionale du

1. La mesure de la première est faite à son embouchure, à Montréal, celle de l'autre, aux Grandes Chutes, à 340 kilomètres de son embouchure.





pays et en haute montagne une zone sans arbres qui correspond au climat arctique, dans l'intérieur, la forêt boréale des conifères qui correspond au climat continental, à l'ouest des Rocheuses une forêt d'arbres géants qui correspond à la zone très pluvieuse du littoral. Des zones de transition se placent entre ces divers types de forêt : la forêt sub-arctique à la limite nord de la forêt des conifères, la forêt des feuillus à la limite sud-est de cette même forêt des conifères, une zone de bocage au nord de la steppe herbeuse de la Prairie et une forêt-clairière sur les plateaux secs de l'intérieur de la Colombie-Britannique.

Toutes ces zones s'orientent du nord-ouest au sud-est en raison de climat plus doux et de l'afflux d'eau douce dans la vallée du Mackenzie vers le nord-ouest, et à cause du climat froid et humide du Labrador vers l'est.

Cinq grandes zones de végétation se partagent le Canada :

- La zone arctique sans arbres,
- La forêt sub-arctique ou de transition,
- La forêt des conifères,
- La forêt orientale des feuillus, zone de transition,
- Les autres types de forêt et de végétation.

1. — La zone arctique sans arbres est celle qui ne connaît en moyenne pas plus de 10° de chaleur, température insuffisante pour la végétation arbustive. Elle se trouve sur les plaines septentrionales (faussement appelées *barren-grounds*) et en haute montagne. Dans les plaines basses près du littoral arctique ou de la baie d'Hudson, elle se compose de véritables toundras marécageuses où abondent l'herbe courte et les laïches. A l'intérieur on trouve des landes de bruyères (sauf sur les barres rocheuses mises à nu par l'érosion glaciaire) où poussent la plante à thé du Labrador, le rhododen-

dron arctique, le bouleau rampant, l'airelle ; dans les vallées abritées croissent de petits taillis de saules aux endroits où la neige s'accumule suffisamment pour les protéger du froid. Partout le sol végétal est recouvert d'une épaisse couche de mousse et de lichen. Les botanistes ont collectionné dans les plaines septentrionales pas moins de 125 plantes à fleur et 500 espèces de cryptogames. Voilà de quoi nourrir de nombreux troupeaux sauvages de caribous et de bœufs musqués ainsi que ceux de rennes que l'Etat achète pour repeupler ces régions. La floraison commence en juin dès que la neige est disparue. On y voit, parfois sur plusieurs hectares, des lupins bleus, des pavots jaunes, des saxifrages blanches et rouges et des myosotis bleus. Au milieu d'août les saules ont semé leurs graines et perdent leurs feuilles. L'hiver vient en septembre.

La limite sud des plaines septentrionales suit à peu près l'isotherme de 10° en juillet entre le delta du Mackenzie et les rives de la baie d'Hudson à Churchill. Sur la rive opposée cette limite est aux environs du 57° parallèle, passe au sud de la baie Ungava et se poursuit vers le sud-est parallèlement à la côte rugueuse du Labrador jusqu'à l'anse Hamilton, où se trouve un îlot de conifères. La côte dénudée d'arbres reparait plus au sud jusqu'au détroit de Belle-Isle. En haute montagne la zone sans arbres occupe une plus grande surface à mesure qu'on passe de la frontière des Etats-Unis vers des latitudes plus boréales. La limite arbusive se trouve à 1.830 mètres sur les flancs du mont Olympe dans l'Etat de Washington ; d'après Macoun, elle serait dans le massif Selkirk au sud du 53° parallèle à 2.300 mètres. Cette limite s'abaisse très rapidement plus au nord ; dans les monts Cassiars elle n'est qu'à 460 mètres. Sur la côte humide cependant on trouve en Alaska des arbres à 1.280 mètres et le long du chemin de fer du Yukon (*White Pass*) des bois

blancs à 900 mètres. On peut dire en général que toutes les crêtes et les flancs supérieurs des vallées sont sans arbres au nord du 56° parallèle. Sur les talus et dans les parties recouvertes de sol végétal croissent plusieurs espèces boréales de la flore herbacée et cryptogamique ; on y voit des chaumes et des bruyères aux fleurs pourpres et blanches que l'Écossais Simpson assimilait à celles de son pays.

2. — La forêt sub-arctique est une zone de transition entre la végétation ligneuse des landes arctiques et le peuplement continu de la forêt des conifères. Elle se compose dans sa frange la plus boréale des représentants les plus vivaces, les mieux adaptés à la lutte non seulement contre le froid mais surtout contre l'évaporation : saules, bouleaux, épinettes présentent un aspect rabougri, n'ont de feuilles que du côté opposé aux vents dominants, se réfugient au fond des vallées et autour des lacs en quête d'eau, usant des mêmes procédés d'adaptation que les plantes du désert chaud. On trouve des endroits marécageux surtout au nord de l'Ontario et du Québec (zones argileuses) où croissent l'épinette noire, le mélèze, les saules et divers arbrisseaux tels que des myrtilles, des framboisiers, des groseillers, des pruniers sauvages, des roseaux coupants et des lys de marais. Dans les tourbières on trouve en outre des plantes rampantes et des mousses semblables à celles de la zone arctique. Sur les sols plus secs vit l'épinette blanche en peuplements isolés ; plus au sud se mêlent à ces arbres le bouleau à canot, le peuplier, le pin, quelques sapins et au Yukon le pin à poteau de cabane.

Cette forêt de transition s'étend sur tout le Canada. Au Yukon elle apparaît au fond des vallées en longues digitations entre les sommets dénudés. A l'est des Rocheuses elle suit le Mackenzie depuis le 60° parallèle

vers le nord jusqu'à son delta. En bordure de la toundra elle pénètre parfois loin à l'intérieur des plaines septentrionales à la faveur de certaines vallées comme celles des rivières Anderson et Coppermine. Sur le plateau laurentien la limite nord de la forêt s'incurve vers le sud aussi brusquement que les isothermes d'été. Cette zone atteint sa limite méridionale extrême qui est le 52° de latitude sur la frontière entre le Manitoba et l'Ontario. Dans le nord de cette dernière province, la limite du sud de la forêt sub-arctique longe sur 600 kilomètres la rive gauche de l'Albany, plus à l'est elle ne s'écarte guère du 50° parallèle jusqu'au golfe Saint-Laurent où elle se termine au Nord-ouest de l'île Anticosti.

3. — La forêt des conifères est la forêt principale du Canada au nord de la partie habitée. Elle se compose en majorité d'arbres à cônes et toujours verts, sapins, pins, épicéas. Il faut distinguer la partie occidentale et la partie orientale. La première se trouve au nord des trois provinces des prairies et pénètre en Colombie à travers les Montagnes Rocheuses, mais sans atteindre la côte du Pacifique. La forêt des conifères commence en Colombie entre les 52° et 53° parallèles et se termine vers le nord au fond des vallées de la Stikine, du Taku (glacier) et de la haute Liard. Le peuplement se compose d'une moitié d'épicéas divers et l'autre moitié de pruche, de sapin de Douglas, de mélèze et de pin Murrayana (à poteau de cabane). L'extension de cette forêt est considérable sur le versant oriental des Rocheuses. Elle va de la Liard jusqu'à la frontière américaine par un étroit rentrant en altitude au sud-ouest de l'Alberta. Dans cette dernière partie se trouvent les sapins alpins de Douglas, d'Engelmann et le pin Murrayana. Au nord de la prairie est le grand domaine (peu dense cependant) des épinettes

blanches et noires selon que le sol est sec ou humide, ainsi que du mélèze et du peuplier. La limite sud va d'Edmonton, à Prince Albert, au lac Manitoba, au sud du lac Winnipeg et jusqu'à la frontière américaine au lac des Bois. Outre les essences précitées on trouve le sapin-beaumier, le pin-jacquier et dans les régions lacustres des bois blancs, saules et trembles.

La partie orientale de la forêt des conifères forme en Ontario et Québec une bande large en moyenne de 3 ou 400 kilomètres entre les 51° et 47° parallèles. Au peuplement essentiel des deux épinettes, s'ajoutent le sapin et le pin blanc ainsi que des feuillus tels que le bouleau, le peuplier, l'érable et l'orme. La limite sud de cette forêt vers l'est suit la frontière américaine depuis le lac des Bois, toute la rive nord du lac Supérieur jusqu'à l'embouchure de la rivière Montréal, puis se dirige en droite ligne à l'intérieur du plateau laurentien jusqu'au confluent du Saguenay avec le Saint-Laurent. Sur la rive sud on retrouve des éléments de la forêt des conifères en Gaspésie, au Nouveau-Brunswick et dans l'île du Cap Breton. Cet immense domaine constitue, nous le verrons plus loin, l'habitat de la faune canadienne proprement dite.

4. — La forêt des feuillus est une zone de transition formée d'essences diverses où dominent les arbres à feuilles caduques. C'est la région sud-orientale, à l'est des Grands Lacs où les précipitations mesurent 800 m/m et plus. L'érable à sucre est l'arbre principal de cette forêt. Les autres feuillus sont le tilleul, le frêne, l'orme, le merisier, le chêne et le hêtre ; cependant on trouve encore des peuplements considérables de pins, d'épicéas et de thuyas. Le sous-bois touffu est fait d'une brousse qui gêne considérablement la circulation là où manquent les pistes ; ce sont des buissons de

sorbier des oiseleurs, d'érable de Pensylvanie, de framboisiers, de sumac, de lierre et de jasmins.

5. — Les autres types de forêt et de végétation se trouvent soit dans la prairie, soit dans les massifs montagneux de l'Ouest. Nous ne ferons que les énumérer en raison de leur peu d'importance pour notre sujet.

La forêt des conifères géants du Pacifique existe sur la côte et les îles depuis la frontière jusqu'au 56° de latitude nord ; on retrouve la même forêt, caractérisée par le sapin de Douglas, à l'intérieur sur le versant occidental des Rocheuses. La forêt-clairière, composée de bouquets d'arbres et de plantes herbacées vivaces, couvre tous les plateaux intérieurs entre la chaîne côtière et les Selkirk, zone sèche qui va de la frontière à la limite sud de la forêt des conifères. Le bocage (*Grove-belt*), au nord de la steppe herbeuse, va du 114° degré de longitude jusqu'à Winnipeg en décrivant une courbe vers le lac Manitoba et la rivière Rouge. Les bouquets d'arbres se composent surtout de bois blancs, bouleau à canot, tremble, saule, chêne et de quelques conifères, mélèze, pin-jaquier. Enfin la steppe herbeuse couvre le reste du pays au sud et ne possède d'arbres qu'en franges minces le long des cours d'eau.

### *Les associations animales.*

Nous avons vu l'influence du climat sur la végétation, nous allons voir l'influence de la végétation (sans négliger celle du climat) sur la répartition de la faune. On distingue deux grandes faunes, bien qu'elles aient quelques espèces communes : la faune arctique et la faune canadienne proprement dite. La première correspond à la zone sans arbres, la seconde à la forêt des

conifères. Chacune est suivie d'une zone de transition : la faune hudsonienne qui suit la faune arctique et se place sur la forêt sub-arctique, la faune mitoyenne ou de transition méridionale qui se place sur la forêt des feuillus. Donc quatre divisions principales :

- La faune arctique,
- La faune hudsonienne, de transition boréale,
- La faune canadienne proprement dite,
- La faune mitoyenne, de transition méridionale.

1. — La faune arctique s'étend sur tout l'archipel polaire, dans les plaines septentrionales et en haute montagne au-delà de la limite arbustive. L'ours polaire, l'hermine blanche, le lièvre de Pearry habitent exclusivement la zone sans arbres en plaine, la chèvre des montagnes et le lièvre siffleur sont les seuls autochtones en altitude sur les crêtes dénudées. D'autres animaux à fourrure se rencontrent dans cette zone : le caribou migrateur passe de la forêt sub-arctique à la toundra ; le loup gris et le glouton, qui ont leur habitat typique plus au sud, sont représentés dans la zone arctique par des individus de plus grande taille et d'une coloration plus blanche.

Ces animaux vivent en association plus ou moins étroite les uns avec les autres ou avec la végétation. Ainsi le caribou émigre au printemps pour brouter l'éphémère végétation des plaines et des îles boréales, mais aussi pour fuir les insectes et les loups qui l'assaillent à la lisière de la forêt. D'autre part on ne pourrait guère expliquer la présence du loup gris sous cette latitude sans celle des troupeaux de caribous qu'il pourchasse. L'association du renard polaire et du lemming est notoire : durant les périodes de diminution de la souris lemming, les peaux de renards blancs sont sensiblement moins nombreuses aux comptoirs de traite. L'ours polaire fréquente les littoraux et la

banquise, vivant en association avec ses proies aquatiques : phoques, morses, cachalot, et les suivant dans leurs migrations. Un équilibre relatif s'était établi entre tous ces animaux et l'indigène laissé à ses propres moyens. Cet équilibre se rompt chaque jour davantage avec l'introduction des engins de chasse des civilisés. Les plus grands mammifères furent atteints les premiers : la baleine, le phoque à fourrure, le caribou et le bœuf musqué. Il en résulte que les indigènes sont de plus en plus dépourvus de leurs moyens de subsistance et que l'Etat doit acheter des troupeaux de rennes pour peupler les espaces laissés vides par la disparition des caribous sauvages.

Il est intéressant de voir quels sont les procédés d'adaptation de la faune au milieu arctique. Tous ont une fourrure épaisse, poils longs, duvet dense (ours, bœuf musqué, renard, lièvres) et une coloration blanche de leur pelage qui diminue le pouvoir émissif de la calorique ; plusieurs acquièrent par suralimentation une réplétion grasseuse (caribou, ours) ; ceux qui appartiennent à des espèces plus méridionales (renards, chiens) présentent une réduction des surfaces de perte de chaleur, ayant les extrémités plus courtes, museau, oreilles, queue et pattes. C'est pourquoi un animal à température constante a intérêt à présenter le maximum de taille compatible avec son genre de vie ; car la production des calories croît en fonction du volume de l'animal, selon le cube de ses dimensions, tandis que la déperdition de chaleur s'opère en surface, selon le carré des mêmes dimensions.

2. — La faune hudsonienne ou de transition boréale s'interpose entre la toundra et la forêt des conifères, se superposant à la zone forestière sub-arctique en marge de la limite nord du climat continental. Le gibier qui fréquente cette zone appartient à des espèces

plus boréales ou plus méridionales. C'est une faune d'animaux migrants ou pourchassés trop activement d'une autre zone. Du nord viennent le caribou et le bœuf musqué passer l'hiver à l'abri de la forêt sub-arctique. Venu du sud, l'orignal, le caribou des bois, l'ours, le renard (beaux individus noirs et argentés), l'écureuil roux, le lynx et le glouton s'y rencontrent fuyant la poussée destructive de l'homme. En montagne, la chèvre sauvage descend des sommets de son habitat typique et le mouflon monte s'y réfugier à certaines époques. Vers l'ouest, la faune hudsonienne n'atteint la côte du Pacifique qu'à la latitude du Yukon ; elle présente en altitude un rentrant vers le sud jusqu'à la frontière américaine. A l'est de la baie d'Hudson, dans l'ancien Ungava, la limite sud de cette faune n'atteint pas celle de la forêt sub-arctique.

3. — La faune canadienne proprement dite couvre, déborde même, la vaste forêt où dominent les conifères. Elle comprend le nord des provinces maritimes, les deux rives du Saint-Laurent jusqu'à la hauteur de Québec, l'Ontario sauf au sud d'une ligne tirée entre la baie Georgienne et Québec, la prairie centrale excepté les zones méridionales de bocage et de steppe et tout le massif montagneux de l'ouest à l'exception du plateau sec de l'intérieur. La faune cynégétique de cette zone compte parmi les ongulés : l'orignal, le caribou des bois, le mouflon et le cerf de la chaîne côtière, parmi les carnassiers : le loup, le renard roux, l'ours noir, le grison en montagne, le lynx, le porc-épic et diverses belettes comme le putois, la martre, la loutre, parmi les rongeurs : le lièvre d'Amérique, plusieurs écureuils, le rat musqué et le castor (ce dernier venant du sud et s'y réfugiant sans cesse davantage).

L'association animale la plus frappante de cette zone

est celle du lynx avec le lièvre, association si intime d'un carnassier avec sa proie qu'aux époques de disparition des lièvres (épidémies décennales), on voit diminuer également le lynx au point de ne plus rencontrer que de rares individus amaigris par la famine. Les loups vivent en association plus ou moins étroite avec les ongulés ; la loutre ne pourrait vivre loin du poisson des lacs et des rivières ; le castor se rencontre à la tête des cours d'eau parmi les taillis d'arbres verts ; l'ours noir ne se trouve jamais ailleurs qu'à la lisière des forêts où mûrissent les multiples baies dont il se nourrit ; enfin l'hermine, la belette commune en été, vit en association avec les multiples rongeurs qu'elle égorge et non loin des fermes pour marauder dans les poulaillers.

4. — La faune mitoyenne ou de transition méridionale n'existe que sur une mince lisière au Canada. Elle comprend la forêt des feuillus de l'Est, le bocage et la steppe herbeuse du Centre, le plateau aride de l'Ouest. Cette zone, qui est celle du peuplement n'abonde plus en animaux à fourrure. En plus de quelques représentants de la faune canadienne on y trouve des survivants d'espèces plus méridionales : le cerf-mulet, l'antilope des prairies, le chevreuil dans l'Est, le chat sauvage qui remplace le lynx, le *kit-fox* à la place du renard, le coyote à celle du loup, le blaireau, le raton laveur, les belettes à longue queue, plusieurs lièvres et écureuils inconnus plus au nord. L'association la plus typique de cette zone est celle du coyote et du loup avec les ongulés ; ces carnassiers chassaient autrefois le bison, l'antilope et les cerfs, ils s'attaquent maintenant aux troupeaux d'élevage et sont devenus un tel fléau que les états organisent systématiquement leur destruction.

Dans les montagnes Rocheuses il s'est développé des

variétés isolées d'espèces orientales et des espèces montagnardes typiques. L'isolement géographique a favorisé certaines espèces ; ainsi l'orignal *columbae* et *gigas*, l'un en Colombie, l'autre en Alaska, et le caribou des montagnes sont de taille plus grande et de couleur plus vive que les individus de même famille, vivant en plaine. De même les cerfs de Colombie sont des variétés superbes mais distinctes de la famille des cerfs de la Prairie et de l'Est. L'ours grison atteint son maximum de taille et de puissance en montagne. Par contre le castor de montagne ne ressemble pas à celui de l'Est ; il est de plus petite taille et beaucoup moins industrieux. Quant aux espèces montagnardes typiques elles ne sont représentées que par le mouflon et la chèvre des montagnes, semblable au chamois des Alpes.

## BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE II

*Bureau fédéral de la Statistique. Ottawa.*

• *Annuaire statistique pour*

1922-23, *La flore*, p. 27 à 34.

» *La faune*, p. 34 à 39.

» *Le climat*, p. 41 à 51.

1927-28, *Tableaux météorologiques*, pl. 53 à 66.

1929, *Hydrographie*, p. 10 et suiv.

» *Climat*, p. 41 et suiv.

*Annuaire statistique de Québec, 1929 :*

*Climat*, p. 41 et suiv.

*Shortt et Dougherty.*

*Canada and its Provinces. 23 vol. in-8°, Toronto, 1917.*

*Vol. 9. Industrial Expansion, p. 10 à 82.*

*C. E. Brooks.*

*Climate, Londres, 1929, 200 pages, 2 cart., 1 graphique.*

*Smithsonian Institute.*

*World Weather Reports, 1927, New-York, p. 717.*

*Albert Métin.*

*La Colombie-Britannique, A. Colin, Paris, 1908, in-8°, 424 pages, 14 cartes, 34 illustr.*

*Emm. de Martonne.*

*Traité de Géographie physique. Vol. 3, la biogéographie, A. Colin, Paris, 1927, in-8°, 400 pages.*

*Denis et White.*

*Les forces hydrauliques du Canada. Ottawa, 1911, in-8°, 424 pages.*

*American Geographical Society.*

*The Geography of the Polar Region. New-York, 1928, Special publication, N° 8, in-8°, 341 pages.*

*Problems of Polar Research, New-York, 1928, Special publication, N° 7, in-8°, 480 pages.*

## LA PHYSIONOMIE DES RÉGIONS DE CHASSE 51

*E. J. Chambers.*

The Unexploited West, Ottawa, 1914, in-8°, 361 pages.

*C. Elton.*

The relation of animal numbers to climate, 1929, br., 9 pages.

*V. Stefansson.*

That frozen North, art. Maclean's Magazine, 15 nov. 1929, p. 3 et suiv.

*Ministère de l'Intérieur. Ottawa.* (Publications du).

The North West Territories, 1930, br., 137 pages, 42 illustr., 3 cartes.

The Yukon Territory, 1926, br., 100 pages, 43 illustr., 1 carte.

The Hudson Bay Region, 1929, br., 50 pages, 19 illustr., 3 cartes.

Canada North of Fifty-Six degree, 1928, br., 33 pages, 53 illustr., 2 cartes.

Great Slave Lake Area, 1926, br., 56 pages, 25 illustr., 2 cartes.

Une carte en couleurs de la végétation du Canada au 1 : 6.000.000°, 1930.

### CHAPITRE III

## LA VIE DES ANIMAUX

Les animaux dont les chasseurs convoitent la fourrure sont principalement les carnassiers et les rongeurs, qui en automne et en hiver se couvrent d'une toison épaisse, dense, riche en couleurs. Les ongulés fournissent cependant les plus beaux trophées des chasseurs sportifs, et servent à nourrir les trappeurs de métier. Nous essaierons d'après les documents les plus récents de montrer la répartition géographique des principaux animaux qui font l'objet de la chasse, nous excusant de surcharger nos cartes pour éviter d'en avoir trop. Nous ferons voir comment l'animal est lié à son milieu, comment il se marque dans le paysage, quelle est son attitude envers l'homme.

### *Les ours*

Ce sont des plantigrades aux griffes non rétractiles, aux poils longs sans taches ni stries sur le dos. On les chasse pour faire de leur peau des couvertures, des tapis et les *busbies* des grenadiers anglais. Les trois principales variétés sont le noir, le grison et l'ours polaire.

L'ours noir (*ursus americanus*) est le plus répandu sur le continent américain. On le trouve dans toutes les forêts canadiennes, rarement dans les clairières à





moins qu'il ne sorte pour se nourrir. Comme pour beaucoup d'autres animaux sa limite nord coïncide avec celle de la forêt, sa limite sud se termine aux centres de peuplement. Il a complètement disparu de l'île du Prince-Edouard, de la péninsule ontarienne au sud d'une ligne tirée depuis la baie Georgienne passant au lac Simcoe, à Ottawa, se terminant à la frontière américaine sur le lac Memphrémagogue ; il manque totalement au sud des prairies. Nulle part l'ours noir n'est abondant, il vit solitaire et vagabond, s'éloignant jusqu'à 20 kilomètres de son gîte, dans les bois où abondent les baies. C'est un omnivore qui au printemps se nourrit de jeunes pousses, de racines (les chasseurs appellent *l'actea alba* la racine de l'ours), d'anémon, de pommes de terre indigènes, d'insectes, de souris et de charogne. A mesure que la saison s'avance il se régale de fraises, framboises, de mûres et de mirabelles (bleuets) ; il passe son temps à déchiqueter les troncs pourris à la recherche de fourmis et de miel sauvage, il nage la bouche ouverte pour happer les nuées d'éphémères qui couvrent la surface des lacs au printemps. Il est le seul mammifère qui puisse manger de l'arum sans que les violentes propriétés purgatives de cette plante l'affectent visiblement. Il se nourrit aussi de poissons et vole des moutons et des porcs dans les régions d'élevage.

Les ours noirs et les grisons hibernent. Ils s'engraissent et passent l'hiver en état de vie ralentie. La circulation du sang devient très lente, les tissus albuminoïdes se changent en tissus adipeux, le sang a une teneur en acide carbonique beaucoup plus grande, la température du corps est inférieure à la normale, la respiration se fait lentement et sans dégager de vapeur au froid. L'ours noir mesure en moyenne 1 mètre 60 de long, 65 centimètres à la hauteur des épaules et pèse une centaine de kilos. Il est couvert de longs poils

noirs luisants sur le dos, ceux du museau et du ventre sont moins foncés. On voit souvent des ours bruns, roussâtres et même blancs (*ursus kermodei*) en Colombie-Britannique ; ces derniers doivent leur coloration à des phases plus ou moins avancées d'albinisme. La production annuelle est d'environ 8.500.

Le grison (*ursus horribilis*) est un animal de taille double de celle du précédent. Le fond de sa toison varie du noir au roux et au jaune, le bout du poil est blanc, ce qui lui donne sa teinte grisonnante (*grizzly*). Il habite la partie montagneuse du Canada occidental. Il abondait autrefois dans les plaines en compagnie du bison ; depuis la disparition de ce dernier il s'est retiré dans les Rocheuses, sur les hauts plateaux intérieurs et dans la Cordillère depuis les environs de Kootenay en Colombie-Britannique jusqu'au nord du Yukon. A l'est du delta du Mackenzie on trouve le grison de la toundra. Cet animal vit dans les lieux secs, quelquefois dans les clairières, jamais plus haut que la limite des arbres. Les chasseurs suivent ses sentiers bas, ses traces bien battues, mais le découvrent surtout aux marques de ses griffes sur les arbres. Le grison est l'animal sauvage le plus dangereux des forêts canadiennes. On n'a cependant pas d'exemple qu'il se soit attaqué à l'homme sans provocation. Sa nourriture est semblable à celle de l'ours noir.

L'ours polaire (*thalarctos maritimus*) est un ours encore plus gros que les précédents. Il mesure 2 mètres 25 de long, 1 mètre de haut et pèse 400 kilos. Il habite toutes les côtes de l'archipel arctique, celles de la baie d'Hudson et du Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle. C'est le quadrupède qui s'approche le plus du pôle. Ses avancées lointaines vers le sud s'expliquent par des migrations à la poursuite des phoques avec la dérive des glaces. Il ne s'éloigne guère à plus de 30 kilomètres du rivage, vivant essentiellement des

produits de la mer : phoques, morses, veaux marins, d'oiseaux et de leurs œufs sur les îles, parfois de caribous. Des explorateurs l'ont rencontré nageant en haute mer. Seules les femelles pleines hibernent, les autres émigrent vers le sud en hiver. Son odorat est très développé ; par un vent favorable il sent la charogne de baleine à 30 kilomètres. Sa vue est meilleure que celle des autres ours ; il a une membrane qui, recouvrant sa pupille, la protège du reflet aveuglant de la neige. Sa fourrure fait des trophées magnifiques, sa chair est trop coriace pour être comestible. Il a grandement besoin d'être protégé, car son nombre sur le marché diminue chaque année.

Le raton laveur (*ursus lator*) est de la famille des ours, mais d'une taille beaucoup plus petite et différant totalement d'habitat avec les autres variétés. La limite nord du raton coïncide avec la limite sud de l'ours noir. Il pèse à peine 10 kilos, il est d'un brun grisonnant ayant une queue bien fourrée, encerclée d'anneaux noirs sur un fond jaunâtre. Il a le museau, les pattes et le ventre moins foncés, son duvet serré est brun et ses longs poils teintés de noir. Le raton laveur habite uniquement les forêts de feuillus à température tempérée. On le trouve surtout aux Etats-Unis et au Mexique. Sa limite nord se trace au Canada en tirant une ligne droite depuis l'île du Prince-Edouard, à travers le sud du Nouveau-Brunswick, du Québec et de l'Ontario jusqu'au Sault Sainte-Marie. Vers l'ouest on le trouve dans les rares bocages des grandes plaines, au sud de la Colombie-Britannique et sur le littoral en face de l'île Vancouver. Il vit dans les grands arbres et chasse la nuit le long des cours d'eau, se nourrissant de grenouilles, de crustacés et de poissons. Il visite à l'occasion les champs de maïs et les poulaillers. Des insectes, des fruits, des noix, des céréales et des légumes complètent son régime. Il trempe soigneusement

chaque morceau dans l'eau d'où son nom de raton laveur, *Wasch Bär* en allemand. Avec sa fourrure on fait des manteaux, et des couvertures pour auto, avion et traîneau. Elle est chaude, profonde, le cuir est résistant. L'Amérique met sur le marché annuellement 384.000 peaux de raton dont 30.000 viennent du Canada.

### *Les chats.*

Les chats se distinguent des précédents en ce qu'ils sont digitigrades, n'ont pas de museau, ont des griffes rétractiles, la queue longue, les oreilles développées et une fourrure tachetée ou striée. Le plus important est le lynx, viennent ensuite le chat sauvage et le cougar.

Le lynx (*lynx canadensis*) est le loup-cervier des Canadiens-français, le *pi-chou* des Indiens. C'est un gros chat long d'un mètre, pesant 10 ou 12 kilos, monté sur de longues pattes bien fourrées, qui n'enfoncent pas dans la neige. Il est remarquable par sa courte queue (contrairement aux autres chats) et ses oreilles noires pointues, dressées en forme de huppe. Sa fourrure est grise, plus foncée en été sur le dos, pâle sur les pattes et le ventre ; en hiver elle est grise, pâle et profonde, chez les plus beaux individus, d'une vingtaine de centimètres.

Le lynx du Canada, dont l'habitat typique est dans l'Est, couvre tout le pays. Sa limite septentrionale est celle de la forêt, elle remonte dans la vallée du Mackenzie jusqu'au 66° de lat. Le lynx est un animal nocturne qui ne sort des forêts sombres que chassé par les incendies, les inondations et la famine. Il se glisse avec aisance dans le sous-bois embarrassé des conifères, bondissant jusqu'à 4 ou 5 mètres, mais il se fatigue vite de sorte qu'un chasseur peut l'atteindre à la raquette. C'est le seul chat qui nage. Les fluctuations de fréquence de cet animal sont bien connues ; elles



CARTE N° 5. — RÉPARTITION DES FÉLINS.



sont décennales et liées intimement aux périodes de croissance et de décroissance du lièvre blanc, comme l'indique le graphique au chapitre du commerce. Le lynx se nourrit de tous les mammifères plus petits que lui, sauf du putois et du porc-épic ; il chasse les oiseaux, les perdrix en particulier et s'attaque parfois aux cerfs, chevreuils et caribous. Par manque de nourriture les lynx émigrent en bandes. Ils savent très bien se dissimuler dans la forêt, mais leur curiosité les conduit dans les pièges des chasseurs. Le Canada fournit une trentaine de mille peaux en moyenne par an.

Le chat sauvage (*lynx rufus*), qu'on appelle aussi le lynx de la baie, est une variété plus petite, plus méridionale, d'une couleur foncée, brune ou rousse, ayant des taches à la manière du chat domestique. C'est une variété assez rare qu'on ne trouve que dans les parties les plus tempérées du pays : au sud de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et dans la région de Kootenay en Colombie-Britannique. Le rendement annuel est d'un millier. Le chat sauvage est un animal nuisible qui s'attaque aux troupeaux de moutons, aux oiseaux sauvages et aux diverses belettes.

Le cougar (*felis cougar*), appelé le lion ou la panthère des montagnes, est un grand félin long de 2 mètres, pesant une cinquantaine de kilos, ayant une magnifique queue de 80 centimètres. On ne le trouve au Canada que tout à fait au sud de la Colombie-Britannique, dans les Rocheuses, aux environs du 52° de lat. Depuis que sa tête est mise à prix, car il est nuisible à l'élevage, on en tue 4 ou 500 par année. Le cougar habite les forêts de feuillus où abonde le cerf qu'il chasse principalement. Sa chair est bonne à manger. Contrairement à l'opinion des premiers explorateurs, ce félin ne s'attaque pas à l'homme.

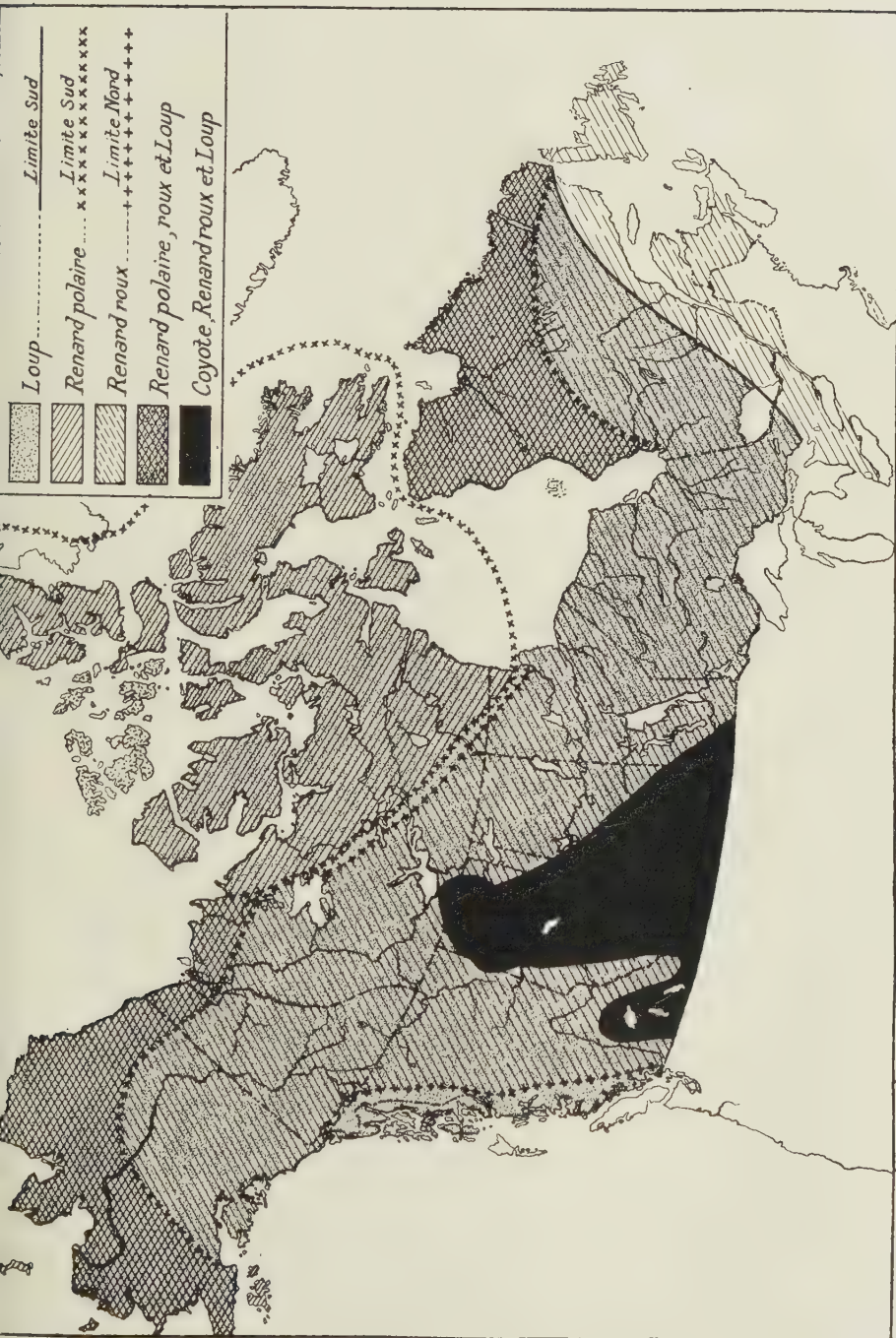
*Les renards.*

Les canidés se distinguent par l'allongement du museau, la longueur des pattes, l'épaisseur de la queue, leurs griffes pas ou peu rétractiles et leurs oreilles pointues. A l'état sauvage au Canada ce sont les renards, les loups et les coyotes.

Les renards appartiennent à deux variétés principales, le renard polaire et le renard roux.

Le renard polaire (*alopex lagopus*) a un pelage tout blanc de novembre à mars, et prend l'été une couleur de suie. On en voit dans le Nord-Ouest qui restent bleus couleur d'acier. Ce sont les plus rares. Le renard polaire mesure moins d'un mètre et pèse environ 5 kilos. Il habite le littoral arctique depuis l'Alaska jusqu'au Labrador. En été il vagabonde dans la toundra découverte, parmi les collines rocheuses, visitant les cavités des roches, escaladant les falaises où nichent les oiseaux du rivage. C'est là qu'il creuse son terrier et cache ses provisions dans le sol. En hiver il vit sur le rivage et la glace suivant de loin l'ours polaire. Chaque famille semble avoir son terrain de chasse, ceux qui en sont dépourvus, comme les jeunes en automne, émigrent vers le sud.

Le renard polaire, comme les autres canidés, est un carnassier qui recherche surtout le pingouin, le ptarmigan et les mouettes ; dans la prairie septentrionale il trouve de nombreux lemmings, mais préfère les viandes faisandées. Il a toujours le nez au vent pour sentir les odeurs utiles ou nuisibles. En hiver la faim lui fait perdre une partie de son instinct de protection, et les chasseurs le piègent intensivement. La moyenne annuelle des captures de ces dix dernières années est de 40.000 ; la meilleure année fut celle de 1922-23 avec 77.000.



CARTE N° 6. — RÉPARTITION DES CANIDÉS.



Le renard roux (*vulpes fulva*) a le corps plus long, mais n'est guère plus gros que le précédent. Vu de loin il semble rouge doré, presque rose à la lumière diffuse. Les pattes et les oreilles sont noires, le museau et le ventre gris, les flancs et la queue presque bruns. Cette couleur typique varie pour donner dans le commerce plusieurs variétés : le renard noir, argenté ou croisé, variétés occasionnées par le mélanisme plus ou moins complet du renard roux. Le plus précieux est le renard argenté, qui est un renard noir ayant la tête et le dos recouverts de poils dont le bout est blanc. Le renard croisé tire son nom de deux bandes noires en forme de croix qu'il a sur les épaules. On trouve au sud de l'Alberta un renard plus petit (*kit-fox*) gris argenté et brun, peu rusé et qui disparaît avec l'avancée de la colonisation.

Le renard roux couvre tout le Canada jusqu'à la limite nord de la forêt. Il fréquente les régions de bocages, n'aime pas la forêt vierge ininterrompue et préfère les centres à demi colonisés. C'est un gibier qui semble s'accroître. Le renard roux est une espèce autochtone du continent américain qui ne dépassait vraisemblablement pas, vers le sud, le 45° de lat. Il s'est répandu jusqu'au 35° grâce à l'introduction d'une espèce européenne en Nouvelle-Angleterre. Sa queue est un indice de son adaptation à la rigueur du climat : elle est d'autant plus fourrée que l'animal vit au froid plus intense. Au nord de la Saskatchewan la queue de l'animal semble aussi grosse que son corps.

La viande est sa nourriture préférée ; il excelle à dénicher les oiseaux et à grimper aux clôtures des poulaillers. Il chasse les souris dans le sol et pose la patte sur tous les grillons. Il poursuit en été les canards sauvages à la nage avec une touffe d'herbe sur le museau pour se dissimuler. A défaut de viande le renard mange des fruits et des légumes. Son terrier

est généralement creusé dans le sol. Le renard prévoyant enfouit durant l'été ses provisions de viande dans le sol ou dans son terrier. Il n'y a cependant que la mère et ses petits qui habitent le terrier ; les mâles sont toujours à la chasse et couchent en hiver enroulés dans un trou sur la neige se protégeant les pattes et le museau de leur queue épaisse. L'odeur de la charogne semble les attirer, car on les voit se rouler dans les débris de carcasses.

La ruse du renard est proverbiale. Un vieux renard sait que les pièges d'acier sont dangereux ; il lui arrive de retourner le piège pour le fermer et s'emparer ensuite de l'appât. S'il met dans sa bouche un appât empoisonné, il le rejette ; s'il l'a avalé, il sait le restituer. Pour dépister les chiens il grimpe à un arbre, les laisse passer et retourne sur ses pas, ou bien il traverse un ruisseau dans l'eau duquel se perd son odeur, ou bien il s'engage sur une couche de glace trop faible pour porter ceux qui le poursuivent. Les renards roux n'émigrent pas comme les renards polaires.

Seton a calculé la densité approximative des renards dans chaque province en rapport avec la superficie et l'espace colonisée. Ainsi il y a un renard <sup>1</sup>

|                             |       |                     |         |                 |
|-----------------------------|-------|---------------------|---------|-----------------|
| au N.-Brunswick par         | 14    | milles carrés, dont | 3 1/2   | sont colonisés. |
| en Ontario                  | » 15  | »                   | » 2     | »               |
| en N <sup>lle</sup> -Ecosse | » 21  | »                   | » 8     | »               |
| dans le Québec              | » 50  | »                   | » 3 1/2 | »               |
| en Saskatchewan             | » 83  | »                   | » 2     | »               |
| en Alberta                  | » 125 | »                   | » 2 1/2 | »               |
| au Manitoba                 | » 126 | »                   | » 7 1/2 | »               |
| en C.-Britannique           | » 400 | »                   | » 3     | »               |

Ne tenant pas compte de l'élevage, il conclut que les renards sont relativement plus nombreux dans les régions les plus colonisées.

1. E. T. Seton, *Lives of Game animals*, Vol I. Tome II, p. 483.



Renard argenté.



Loup gris domestiqué.

Clichés Ministère de l'Intérieur, Ottawa.



*Les loups.*

Le loup gris (*canis mexicanus*) est le plus gros des canidés, long de 1 mètre 50, il pèse 50 kilos et est doué d'une force exceptionnelle. Sa couleur varie avec sa répartition qui va du Mexique au pôle Nord. Les parties supérieures de la tête et du corps sont foncées, grises, brunes ou jaunes ; les parties inférieures le sont moins et varient du jaune au blanc. Le loup des bois, comme on l'appelle, se rencontre dans tout le Canada sauf dans la partie située à l'est d'une ligne tirée entre la baie Georgienne et la frontière sud du Labrador. Dans les régions arctiques vit une variété dite des toundras (*toundrarum*), de taille sensiblement égale, et dont le pelage beige est parsemé de poils foncés sur le dos et sur la queue.

Le loup n'émigre pas, mais il accomplit des randonnées qui peuvent s'étendre à une centaine de kilomètres autour de son gîte selon la saison et ses besoins. Il aime les espaces découverts et loge soit dans une caverne de rocher, soit dans une souche, un tronc creux ou dans un terrier qu'il vole à un autre animal. Il mène la vie de famille ; des couples sont parfois unis toute leur vie. Les loups ne sont en bandes que pour chasser et se dispersent aussitôt après.

Le régime du loup est exclusivement carné. Personne n'a encore démontré l'existence de nourriture végétale dans son estomac. Toutes les viandes qu'il trouve lui sont bonnes, la charogne comme la viande fraîche. En été il vit de souris, de lièvres et de jeunes cerfs ; en hiver il s'attaque au gros gibier, à l'orignal, au chevreuil et à l'antilope, lorsque la neige est abondante. Il mange aussi du poisson. Il attaque le bétail des troupeaux d'élevage, ce qui en fait un animal prédateur dont la tête est mise à prix. Les loups ont d'autres

ennemis que les chasseurs ; les aigles s'attaquent aux petits ; les parasites, la rage et la famine en hiver déciment les familles qui de 7 ou 8 qu'elles étaient au printemps ne survivent que par 3 ou 4 individus. Seton constate une diminution progressive des loups : on en détruit 30 % alors que l'augmentation naturelle n'est que de 20 %. Depuis cinquante ans, selon Seton, on n'a aucune preuve certaine que les loups aient attaqué et dévoré des êtres humains. Autrefois les chasseurs à arc étaient plus exposés.

Le coyote (*canis latrans*) ou chien des prairies est plus petit que le loup, d'une belle couleur fauve sur le dos, jaune et blanchâtre sous le ventre. Sa queue est mieux fourrée que celle du loup ; il la porte bas contrairement à ce dernier. Originaire des grandes plaines, le coyote se réfugie en marge dans l'auréole forestière depuis le sud-ouest du Manitoba jusqu'au nord de l'Alberta et de la Saskatchewan. Sa limite sud se termine en Colombie-Britannique sur la frontière américaine. La destruction systématique dont il est l'objet en qualité d'animal prédateur le pousse depuis 1900 vers le nord dans les régions où il était inconnu auparavant. Dans la vallée du Mackenzie, Seton trouve, en 1907, des coyotes au Fort McMurry ; plus tard en 1919 Stefansson en signale à la rivière Rouge Arctique, à 160 kilomètres de l'océan Glacial. Le nombre des coyotes est considérable, car on en détruit plus de 50.000 par an au Canada sans que l'extinction de la race soit imminente.

Le coyote fréquente surtout les régions découvertes. Son terrier creusé dans la berge d'un cours d'eau ressemble à celui du renard. Il est fait d'un souterrain de 5 mètres de profondeur, la chambre principale large d'un mètre est circulaire et ventilée par un orifice au sommet ; souvent on trouve une autre chambre pour les provisions. Le menu ordinaire du coyote se compose en été d'écureuils, de souris, de lapins, de grenouilles,

de serpents, d'œufs et d'oiseaux. Il chasse à l'occasion une volaille ou un mouton. En cas de famine il mange des fruits et des insectes. Il chasse les antilopes et les cerfs en temps de verglas. Comme les loups, les coyotes chassent les uns à courre, les autres à l'affût. Le coyote est un fléau en région d'élevage ; l'Etat paie des primes de \$ 15.00 aux chasseurs de coyotes et de \$ 30.00 aux chasseurs de loups. Mais le coyote est un animal aussi rusé que le renard pour éviter les pièges et découvrir les appâts empoisonnés ; d'autre part on l'approche très difficilement avec des armes. Le coyote est le seul animal sauvage qui sache aboyer à la manière du chien domestique d'où son nom de *canis latrans*.

### *Les belettes.*

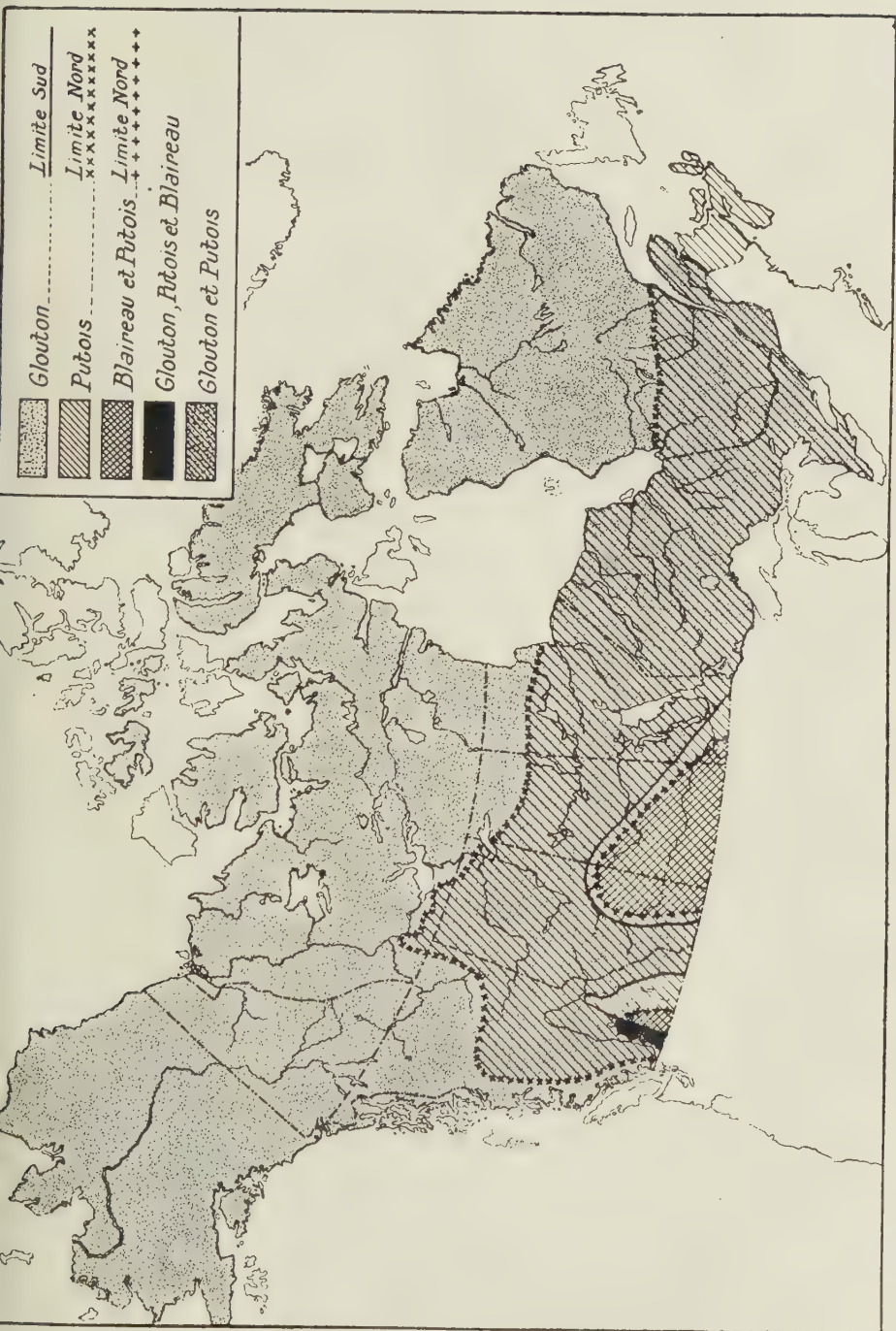
La famille des belettes ou des mustilidés se compose d'animaux de moyenne ou de petite taille, remarquables par la qualité de leur fourrure, caractérisés par des pattes courtes, des griffes fortes, longues et non-rétractiles, des glandes anales qui émettent une sécrétion désagréable à l'odorat de l'homme. Cette seule famille fournit plus du cinquième des fourrures sur le marché tant en valeur qu'en nombre de peaux.

Le blaireau (*taxidea taxus*) est le mustilidé de plus grande taille, mesurant 70 centimètres, et pesant 7 kilos. Il est trapu, recouvert de poils longs et raides, armé de griffes très puissantes. Sa fourrure est d'un gris argenté, une raie blanche entre les yeux et sur la tête le fait reconnaître parmi les autres carnassiers des plaines. Le blaireau vit essentiellement en pays découvert, dans les plaines sèches de l'Ouest ; on ne le rencontre que dans les régions sableuses où vivent les rongeurs dont il se nourrit : la marmotte, le petit-gris et les souris. La chasse intensive dont il est

l'objet et la destruction de plus en plus grande de ses proies le fait reculer en marge des régions boisées. Le blaireau détruit les rongeurs nuisibles ; le seul reproche qu'on lui adresse est de labourer le sol en tous sens et de faire buter les cavaliers dans la plaine. Il hiberne à la manière de l'ours où le sol gèle, plus au sud, au Mexique par exemple, il n'en fait rien. C'est un animal nocturne, très timide, qui ne sort le jour que pour se chauffer au soleil. Sa fourrure est utilisée dans la confection des vêtements. Son rendement augmente sensiblement depuis quelques années (Voir au chapitre du commerce).

Le putois (*mephitis*) est appelé communément la bête puante. Le vocable anglais *skunk* vient de l'algonquin *shi-gâw*, d'où Chicago, terre du putois. Le putois, couvert de longs poils noirs et gros comme un chat domestique, se distingue par ses larges raies blanches sur le dos et surtout par la sécrétion défensive de ses glandes anales. On ne le trouve que sur les terres sèches en pays de bocage, jamais dans la forêt humide. Il abonde dans les régions nouvellement colonisées. Sa limite nord en allant de l'est vers l'ouest commence sur le golfe Saint-Laurent à la Pointe des Monts, passe au sud du lac Mistassini, à la baie James, traverse le nord-ouest de l'Ontario, le Manitoba, atteint le 60° de latitude au nord de la Saskatchewan, revient vers le sud en Colombie-Britannique, traverse cette province le long de la rivière Sheena, mais n'atteint le littoral du Pacifique qu'à la frontière américaine. Dans cette dernière province on trouve le putois du genre *spilogade*, appelé le chat civet.

Notons que dans ce vaste domaine le putois habite des régions variées, des champs découverts et des bocages, mais il fuit l'humidité des forêts comme l'aridité des plaines trop chaudes. Il vit dans un terrier, souvent dans celui qu'abandonne le blaireau, se



CARTE N° 7. — RÉPARTITION DU GLOUTON, DU BLAIREAU ET DU PUTOIS.



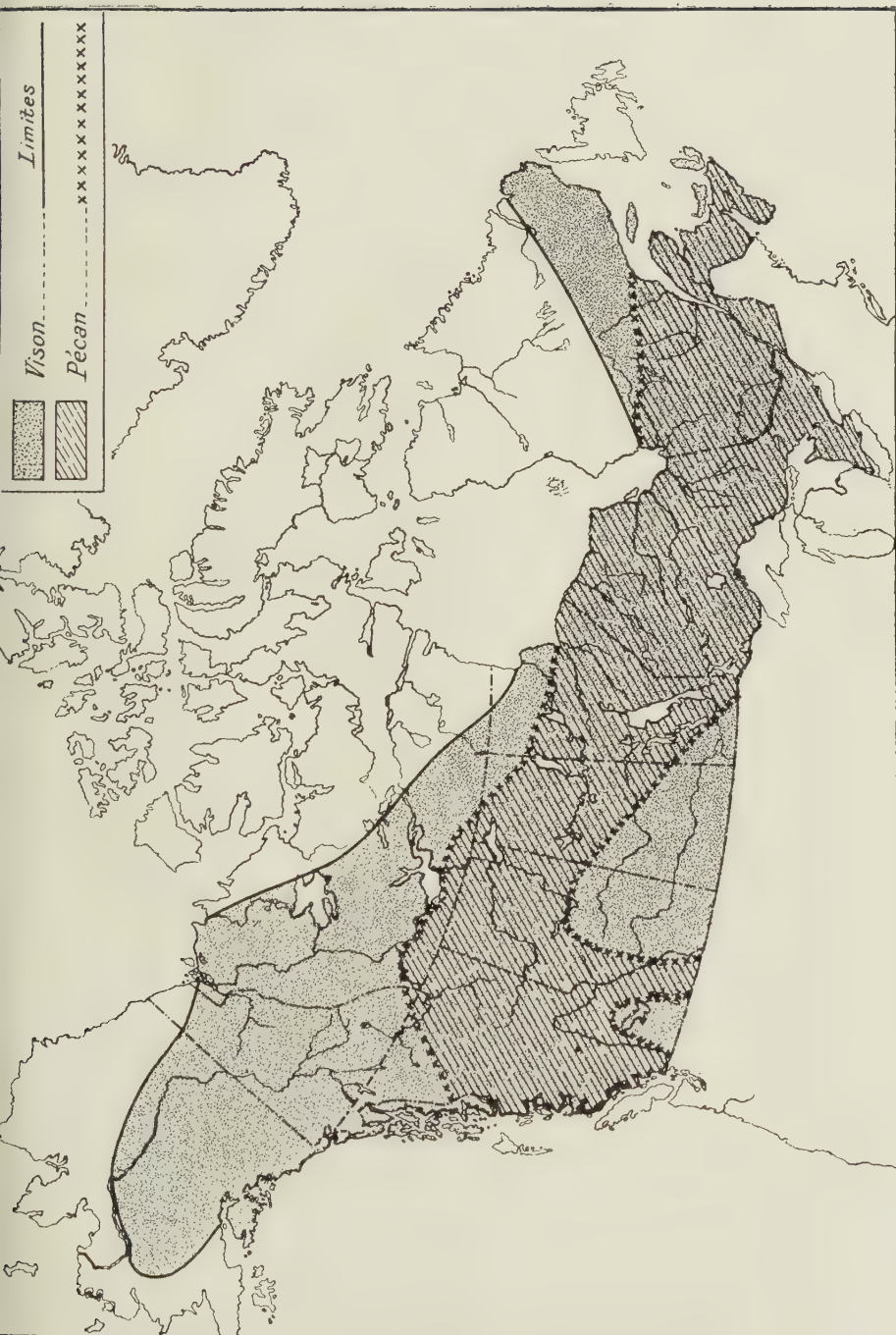
nourrit de guêpes, de sauterelles, de grillons, de souris et d'écureuils, très rarement de baies et d'œufs. Il passe l'hiver dans un demi-sommeil. Lorsqu'il est attaqué il éjacule sur son ennemi à une distance de 2 ou 3 mètres une liqueur fluide, jaune, d'une vive réaction acide, phosphorescente la nuit. L'odeur très forte qui s'en dégage ressemble à celle d'un mélange d'ammoniaque, d'ail, de soufre et de vitriol. Le jet atteignant la figure cause un aveuglement temporaire, une inflammation de la muqueuse, des nausées, même l'évanouissement. Le putois de la côte Pacifique se distingue du précédent par plusieurs raies blanches sur le dos, une apparence zébrée et par une plus grande vivacité. Son rendement annuel est de plus de 100.000.

Le glouton (*gulo luscus*), que les Canadiens-français appellent *carcajou*, d'un mot indien signifiant qui a mauvais caractère, est un mustilidé noir ou brun, très fort, long d'un mètre, pesant 12 kilos, qu'on distingue dans la forêt par les deux bandes marrons qu'il porte sur le dos. Il a des taches grises sur le front et la poitrine ; très sauvage, il vit loin du peuplement et recule vers les régions boréales. On ne le trouve ni dans les provinces maritimes, ni dans le sud de l'Ontario et des provinces des prairies, par compte on le trouve en altitude dans les Rocheuses jusque dans les États de Wyoming et d'Utah. Il fréquente également la forêt épaisse, pourvu qu'elle ne soit pas marécageuse, et la toundra découverte. En hiver il parcourt seul des distances de 80 kilomètres pour faire au moins un bon repas par semaine. Il vit de poissons, de grenouilles, de petits rongeurs, d'oiseaux et d'œufs. En automne il mange parfois des baies. Le glouton semble prendre un malin plaisir à suivre de loin les trappeurs et à dévaster leurs réserves de provisions et leurs pièges appâtés. Il a une force et une endurance remarquables.

Les Indiens prétendent qu'il répand sur son passage une odeur infecte ; ils le croient possédé du démon. Bien que le glouton soit relativement abondant, les chasseurs n'en mettent guère plus de 1.200 par an sur le marché.

Le pécan (*martes pennanti*) appartient au genre martre. Il est plus gros que la martre proprement dite, mesure 90 centimètres et pèse 5 à 6 kilos. Il ressemble à un gros chat noir à la queue épaisse et au museau allongé ; il a des poils grisonnants sur la tête, le cou et les épaules. C'est l'habitant des grandes forêts de conifères, il vit dans les arbres, sapins et épinettes, ou patauge dans les marais à la recherche de mollusques ou de poissons, d'où son nom anglais de *fisher*.

Il se répartit presque exclusivement au Canada puisque sa limite sud n'atteint les Etats-Unis que dans les forêts des Alléghanys et celles des Rocheuses. La forêt de feuillus de l'Ontario et les plaines de l'Ouest sont totalement dépourvues de pécans. Au nord sa limite commence sur la rive nord du Saint-Laurent à la hauteur de l'île d'Anticosti, passe au lac Mistassini, au sud de la baie James, suit les rives de la baie d'Hudson jusqu'à York Factory, se dirige vers le nord-ouest au lac des Esclaves, remonte la Liard, traverse les Rocheuses vers le sud-ouest et atteint la côte du Pacifique au 55° de latitude. Le pécan abonde surtout en Ontario, dans le Québec et en Colombie-Britannique. Il niche à une dizaine de mètres du sol dans le creux des arbres, mène une vie nocturne et est d'une habileté très grande pour éviter les pièges. Son régime se compose de proies aquatiques, de petits rongeurs, d'oiseaux, d'œufs, de fruits et de graines. Il s'attaque à d'autres carnassiers, à ses cousines les martres, aux jeunes renards, aux ratons et même aux porcs-épics sans que les piquants de ces derniers semblent l'afec-



CARTE N° 8. — RÉPARTITION DU VISON ET DU PÉCAN.



ter. Un naturaliste canadien, Napoléon A. Comeau, a prouvé cette assertion <sup>1</sup>.

La martre (*martes americana*) est de taille plus petite que le pécan, mesure 60 centimètres et pèse 2 kilos. Elle garde sa belle couleur brune en hiver. La martre vit dans les forêts de conifères ; sa limite sud coïncide avec celle du pécan et sa limite nord recule jusqu'à celle de la toundra. Comme le chat et à la différence du pécan elle n'aime pas les marais. On la trouve sur les collines sèches parmi les pins (*pine marten*). Elle se nourrit de lièvres, de souris, de perdrix, d'oiseaux, de fruits, même de charogne. Elle chasse seule au coucher du soleil et fuit le pécan, le lynx, le hibou et surtout le chasseur. Cet animal comme le lynx subit des variations périodiques de nombre. Les graphiques du chapitre du commerce montrent le rapport de la martre au lapin. Remarquons que les martres diminuent lorsque le lapin est encore abondant. Ceci s'explique par l'infécondité des femelles lorsqu'il y a surabondance de nourriture. Les peaux de martres valent en moyenne \$30.00 ; le Canada en fournit 40.000 par an.

Les trois dernières belettes, le vison, l'hermine et la loutre, sont remarquables par leur corps long, mince et souple. Le vison (*mustela vison*) long de 60 centimètres ne pèse guère plus d'un kilo. Il est couleur terre d'ombre, luisant sur le dos, ayant des taches blanches sur la gorge. Lorsqu'il longe les cours d'eau on a, en le voyant, l'impression d'un rat qui aurait la queue fourrée. Il ne change pas de couleur en hiver. Le vison vit en pays boisé le long des cours d'eau depuis le sud des États-Unis jusqu'à la limite nord des arbres, sauf en Ungava où on ne le trouve pas au nord des rivières Hamilton et East Main. Il est

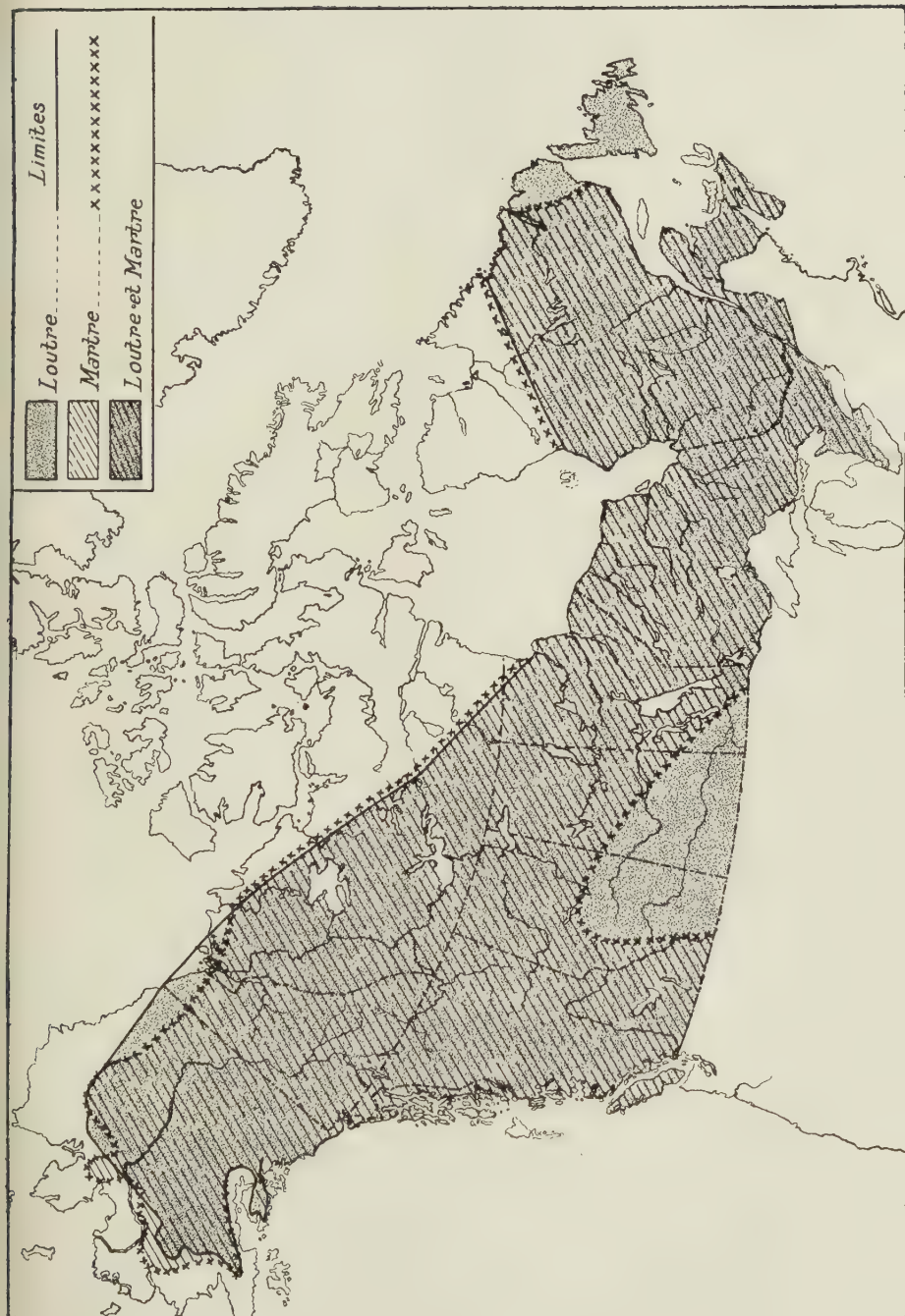
1. *Life and Sport on the North Shore*, 1909, p. 80-84.

absent de certaines îles : Terre-Neuve, Anticosti, l'archipel de la Reine-Charlotte. Il chasse ses proies dans l'eau comme la loutre ou sur terre à travers les broussailles comme l'hermine. Il passe l'hiver dans un terrier dont une extrémité aboutit sous la glace. Son régime se compose de poissons, de volailles sauvages ou domestiques, de rats musqués et d'œufs d'oiseaux. Lorsque le vison a un grave sujet d'émotion il asperge l'endroit où il se trouve d'une sécrétion spéciale qui a pour effet d'éloigner tous les autres visons du voisinage. Sa fourrure est épaisse, serrée et durable ; elle est très recherchée. Jusque vers 1920 les trappeurs canadiens mettaient une centaine de mille peaux annuellement sur le marché. Ce nombre baisse sensiblement et les prix augmentent depuis.

L'hermine (*mustela cicognanii*) est la petite belette commune qui rôde autour des granges à la campagne et à la lisière des bois. En été elle ressemble à l'écureuil brun ; sa queue dont le bout reste noir est cependant moins épaisse. En hiver c'est l'hermine blanche, d'autant plus immaculée qu'on la trouve plus au nord du pays. Cette transmutation s'opère rapidement en quelques jours par l'opération des phagocytes<sup>1</sup> au moment des chutes de neige persistante. On voit des hermines blanches quelquefois avant que la neige recouvre le sol, on n'en voit jamais de brunes après que la neige est tombée. L'hermine n'abonde nulle part, mais elle couvre toute la partie boisée du Canada. Même au nord de la zone forestière on trouve une variété arctique de plus grande taille, dont l'extension est encore incomplètement déterminée. Sur la limite sud on trouve la belette à longue queue.

Les belettes ont la réputation méritée d'être assoiffées de sang. Elles attaquent et égorgent tous les

1. Éléments vivants qui protègent l'organisme.



CARTE N° 9. — RÉPARTITION DE LA LOUTRE ET DE LA MARTRE.



petits rongeurs et les oiseaux sauvages et domestiques qu'elles peuvent maîtriser. Elles vivent seules et habitent les régions où abondent leurs proies, jusqu'à ce qu'elles en soient chassées par un être plus fort qu'elles. Les chasseurs en apportent un demi-million par an sur les marchés canadiens.

La loutre (*lutra canadensis*) est un animal adapté à la vie aquatique. C'est un palmipède, ayant une fourrure très dense et huileuse, mesurant un mètre et pesant 10 kilos. On trouve la loutre très inégalement répartie sur tout le continent américain jusqu'à la limite nord de la forêt. Sur la côte du Pacifique entre l'Alaska et le Mexique vivait autrefois la loutre marine, à peu près disparue maintenant. La loutre vit à peu de distance des centres de peuplement, toujours le long des cours d'eau, près des rapides, des barrages, des berges rocheuses. Elle est sans cesse à l'affût du poisson qui remue dans l'eau claire, sur lequel elle s'élance silencieusement, rapide comme une flèche. Truites, saumons et anguilles composent sa nourriture. Lorsque le poisson abonde, elle pratique la pêche sportive. En hiver son terrier aboutit sous la glace. Les loutres parcourent en famille de grandes étendues sur la neige et aiment à faire des glissades sur les pentes, comme les sportifs font de la luge. La loutre marine a joué à l'ouest du pays le rôle que tint le castor dans le Canada oriental à l'arrivée des découvreurs. Son extinction fut plus rapide. La production actuelle de la loutre est d'une dizaine de mille par année.

### *Le phoque et la baleine.*

Nous ne pouvons pas négliger dans le cadre de cette étude d'énumérer au moins les mammifères marins qui firent l'objet des grandes chasses du

xix<sup>e</sup> siècle, et dont les Esquimaux ont besoin pour leur vie quotidienne.

Le phoque à fourrure (*callorbinus ursinus*) était très abondant autrefois sur les côtes de la Colombie-Britannique à l'époque de ses migrations des îles Prébyloff vers la Californie. Sa belle fourrure brune, dont le fond du duvet semble doré, fit la convoitise des chasseurs dès que ceux-ci eurent des moyens appropriés pour le chasser en haute mer. On vit les premières goélettes équipées à cette fin vers 1878 ; en 1894 les captures se chiffraient à 90.000 peaux. Vinrent ensuite les disputes entre pêcheurs canadiens, américains et russes, qui se terminèrent en 1911 par un traité qui donna aux Américains le droit exclusif de chasser le phoque dans les eaux du Pacifique. Nombreuses sont les espèces de phoques qui fréquentent le littoral arctique et dont vivent les Esquimaux : le phoque du Groënland sur le littoral entier de la baie d'Hudson, le phoque barbu de grande taille (2 mètres 30), de couleur grisonnante que Preble signale en 1902 au Fort Churchill et Hanbury en 1904 sur l'île Melville, le phoque *vitulina* à l'embouchure des rivières du bassin de la baie d'Hudson, enfin le phoque *hispida* entre le delta du Mackenzie et la péninsule de Boothie. Sur les côtes de Terre-Neuve et du Labrador on chasse au printemps le petit phoque *groenlandica* à la fourrure grise, laineuse, tachetée et douce comme un duvet de cygne. Cette chasse rapporte \$ 250.000 par an.

Les Esquimaux chassent le morse lorsque le phoque fait défaut. Au nord de la baie Repulse et à l'anse Wager ils trouvent le morse de l'Atlantique (*odobenus rosmarus*), au cap Bathurst, le morse du Pacifique (*odobenus obesus*).

Les chasses dévastatrices à la baleine (*balæna mysticatus*) du xix<sup>e</sup> siècle sont connues. La baie d'Hudson



Castor à l'œuvre (dessin).  
Cliché U. S. Bureau of Biological Survey.



fut fréquentée surtout par des baleiniers américains. Quarante-sept de leurs vaisseaux venus du Massachusetts et du Connecticut entre 1861 et 1874 rapportèrent 21.810 barils d'huile et 353.740 livres d'os-sements. Un seul d'entre eux, le *Pioneer*, vendit sa cargaison \$ 150.000 en 1865. Les baleiniers russes et américains qui opéraient sur le littoral nord de l'océan Arctique relâchaient à l'île Herchel. Quelques baleinières y viennent encore chaque année. Dans les eaux de la Colombie-Britannique on chasse encore la baleine *sibbaldius sulfuris* qui pèse jusqu'à 60 tonnes et se vendait \$ 450 en 1914. Une société, la Pacific whaling Cy, qui chasse la baleine depuis 1906, a un rendement moyen de 600 captures par an. Elle se sert des engins de chasse les plus modernes et opère au départ de quatre bases, deux dans l'île de Vancouver, Sechart et Kynquot, deux dans l'archipel de la Reine Charlotte, les ports Naden et Rose.

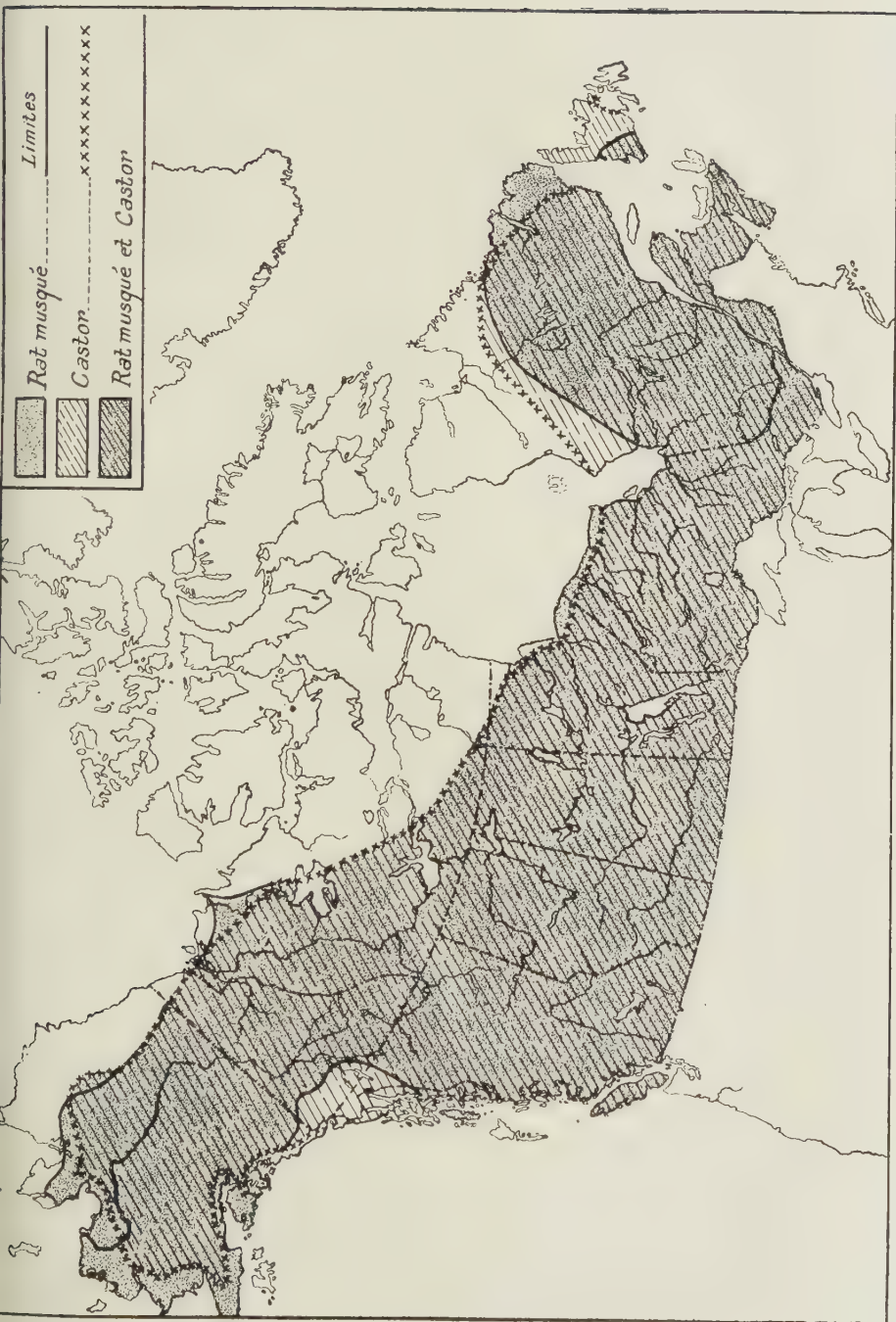
Les Esquimaux chassent enfin le cachalot (*delphinaphtenus catodon*) ou baleine blanche pour nourrir leurs chiens et se nourrir eux-mêmes en cas de famine. Cette espèce abonde à l'embouchure de toutes les rivières de la baie d'Hudson qu'elle remonte et descend avec chaque marée. Les cachalots effectuaient, selon Preble, depuis le 1<sup>er</sup> septembre certaines migrations vers le Sud dont l'extension reste encore à déterminer.

### *Le Castor.*

Voici l'animal à fourrure qui a joué le plus grand rôle dans la traite des pelleteries au Canada (*castor canadensis*). Il servait d'étalon monétaire au début de la colonisation française au Canada ; longtemps encore les jetons de la Compagnie de la baie d'Hudson furent des unités ou des fractions de castor. Chacun connaît

la fourrure marron, duvetée, très dense et belle du castor. Son duvet est recouvert à l'état naturel de poils protecteurs plus longs. Ce rongeur est adapté à la vie aquatique, ses pattes de derrière sont palmées, sa queue plate lui sert de gouvernail. Le castor couvrirait autrefois tout le continent américain depuis le Mexique jusqu'à la limite septentrionale de la forêt. Aujourd'hui la limite sud du castor commence à l'embouchure de la rivière Saguenay, suit le rebord du plateau laurentien jusqu'à la baie Georgienne, passe au sud du Lac Supérieur, se dirige vers le nord-ouest en bordure de la prairie jusqu'au 55° de latitude en Saskatchewan, revient au sud le long des Rocheuses, pénètre jusqu'au Wyoming aux Etats-Unis, et atteint la côte du Pacifique au nord de l'île Vancouver. Le castor est donc absent des provinces maritimes, du sud du Québec et de l'Ontario, ainsi que des plaines de l'Ouest.

Le castor est l'animal qui marque le plus sa présence dans le paysage ; c'est un agent transformateur au moins aussi puissant que ne l'était l'indigène. Ses coupes de bois et ses chaussées dans le haut cours des rivières étonnèrent les premiers colons. Aujourd'hui les castors protégés dans les réserves font des travaux de barrages tels qu'ils inondent de grandes étendues de terrains, comme dans le Parc Algonquin en Ontario et dans celui des Adirondacks où, en 1919, 3.400 hectares de forêt furent inondés, et il y eut pour plus de \$ 50.000 de dommages. Le castor, timide, vit loin de la civilisation, car ses moyens de défense sont limités. *Amik*, nom que lui donnent les Indiens, est la proie de plusieurs carnassiers mais surtout de l'homme. Il habite aux sources des rivières, et où elles se ramifient et coulent entre des taillis de trembles et de bouleaux. Ses travaux sont nombreux : une chaussée, une cabane, des canaux, la coupe du bois ;



CARTE N° 10. — RÉPARTITION DU CASTOR ET DU RAT MUSQUÉ.



ses outils sont limités : il coupe les arbres avec ses quatre incisives, manipule ses matériaux avec ses pattes de devant, celles de derrière lui servent à la nage, sa queue ne lui sert qu'à frapper l'eau en signe d'alarme ou à se tenir debout.

Il construit sa chaussée en aval du lieu qu'il a choisi pour édifier sa cabane. Il entasse des branches pêle-mêle avec des pierres, de la boue et des bâtons jusqu'à ce que le niveau soit suffisant et demeure constant autour de sa demeure. On a trouvé des chaussées longues de 250 mètres, hautes de 8 ou 10, résultat de plusieurs générations. La cabane du castor se présente en forme de dôme à un mètre au-dessus du niveau d'eau ; elle mesure 7 ou 8 mètres à la base. L'épaisseur de la paroi est suffisante pour supporter le poids d'un homme. Chaque famille habite une seule chambre au sec qui n'a d'entrée que sous l'eau. Lorsqu'il y a plusieurs cellules dans une même cabane, elles ne communiquent pas entre elles et sont habitées par des familles amies. Les castors creusent parfois leur terrier dans une berge abrupte ; dans ce cas la chambre principale au raz du sol a une prise d'air au sommet, l'entrée comme dans l'autre cas est sous l'eau. Ces bêtes ingénieuses construisent des canaux de 100 et même 200 mètres pour circuler, car ils marchent péniblement sur terre, et pour faire flotter leurs matériaux. Ils coupent des arbres non seulement pour leurs travaux hydrauliques mais pour se nourrir. Ils mangent en effet l'écorce verte du peuplier, du tremble et du bouleau. Ils en font des provisions pour l'hiver. Ils se nourrissent aussi à l'occasion de plantes aquatiques, de racines tendres, même de bois en hiver.

Seton estime à 1 million et demi le nombre de castors qui restent au Canada. Sous le régime français la production s'est maintenue en moyenne à

50.000 peaux par an, au milieu du xix<sup>e</sup> siècle elle est montée à 200.000. Ce chiffre est celui d'exportation des grandes compagnies de traite ; les trappeurs et les indigènes chassaient le castor pour se vêtir et manger, de sorte qu'on peut estimer à un demi-million d'individus la destruction du castor par l'homme à cette époque. Des lois protectrices sont intervenues, la compétition entre les traiteurs s'est affaiblie ; le rendement était tombé vers 1900 à 50.000 ; il s'est accru maintenant et se maintient entre 100 et 150.000 peaux.

### *Le rat musqué.*

Le frère cadet de castor couvre tout le continent nord-américain de la zone tropicale à la zone arctique (*ondatra zibettrica*). Son extension s'accroît, car on l'a introduit avec succès aux îles du Pacifique où il était inconnu autrefois. On l'a même introduit en Europe centrale : en Bohême, en Moravie, en Bavière et en Saxe. C'est un animal très prolifique qui habite les marécages et les tourbières, où poussent les typhas (vulgairement appelés quenouilles), les sagittaires (flèches d'eau), le riz sauvage, les nénuphars jaunes, les faux-acores ou iris des marais, certains arbrisseaux comme le galé et le saule. Si l'on ajoute à ces plantes quelques céréales et légumes on aura tous les vivres du rat musqué. Dans un milieu favorable sa densité de population devient très forte ; au Manitoba on a compté 100 familles sur une étendue marécageuse de 20 hectares.

Le rat musqué vit comme le castor presque toujours dans l'eau. Il creuse son terrier dans la berge abrupte ou construit sa cabane au milieu d'un étang, avec cependant moins d'art que le castor. Pour venir respirer et grignoter sa nourriture, il grimpe sur les



Rat musqué.



Rats musqués dans leurs ébats.  
Clichés Ministère de l'Intérieur, Ottawa.



troncs flottants ou se fabrique un radeau en branches de roseau, ou construit des jetées sur la rive avec des herbes et de l'argile. C'est là que le chasseur le prend au piège. Le petit rat ondatra, long de 40 ou 50 centimètres, a beaucoup d'ennemis, depuis les parasites qui infestent sa fourrure duvetée, de couleur marron, jusqu'aux hiboux, aux belettes, loups, renards, brochets qui en font leur proie ordinaire. Le froid en tue beaucoup lorsque les marais gèlent complètement, mais l'homme est encore le pire agent de destruction.

Dans le commerce le rat musqué est vendu principalement sous le nom de *Hudson Seal*; les peaux sont épilées des poils qui recouvrent le duvet et teintes en noir. Il est connu aussi sous le nom de castor épilé, de *wallaby*, de lapin-velours, de taupe, de phoque et de loutre. Lorsqu'on découpe les peaux en plusieurs parties on vend les dos sous le nom de rat noir, les flancs, de rat doré, les ventres, de rat argenté. Les Indiens consomment la chair du rat musqué. Chaque année plusieurs milliers de carcasses sont mises en vente sur les grands marchés de viande des Etats-Unis et du Canada. La moyenne annuelle des captures au Canada est de 3 millions. Seton estime la population totale du continent à 50 millions.

### *Les lièvres.*

Les variétés de lapins à l'état sauvage sont très nombreuses au Canada; leur nombre est cependant très variable et peu fournissent de bonnes fourrures. L'élevage des lapins chinchillas donne un rendement d'une qualité meilleure. Le Canada importe d'ailleurs beaucoup plus de peaux de lapins qu'il n'en produit. Voici les chiffres de 1927: L'élevage a fourni

2.000 peaux, les trappeurs, 1.232.000, l'importation, 7 ou 8 millions.

Les principales variétés de lapin sauvage sont : le *coney* des Rocheuses, long de 20 centimètres, qui vit en altitude à la limite arbustive, le lièvre des prairies, plus gros, aux longues oreilles, le lièvre polaire, bien fourré, qui habite la toundra, et le lièvre ordinaire, appelé *snowshæ*, qui couvre tout le pays. Il n'y a que ces deux derniers dont la fourrure ait quelque importance.

Le lièvre polaire (*lepus arcticus*) qui couvre toutes les régions arctiques est le plus gros des lapins et celui qui donne la meilleure fourrure. Il mesure 60 centimètres et pèse 4 à 5 kilos. Il n'est bon à piéger que durant l'hiver au moment où il est tout blanc sauf à la pointe des oreilles. Il a la plante des pieds fourrée. Il n'abonde nulle part, vit dans la rocaille, s'abrite dans les cavités et ne garnit jamais son nid même pour l'hiver. Il se nourrit frugalement de plantes, de chatons (fleurs), d'écorces, de lichens, des racines du bouleau nain, de baies et de la plante à thé du Labrador. Contrairement aux mammifères terrestres et aux humains qui habitent ces régions, il nage volontiers. Le chasseur le prend au collet ou l'approche en marchant en spirale autour de lui jusqu'à portée de fusil ou d'arc.

Le lièvre ordinaire (*lepus americanus*) est plus petit ; sa fourrure moins bonne sert cependant dans le commerce à faire certains feutres. Les Indigènes font avec des lisières de sa peau de chauds vêtements décrits au chapitre suivant. C'est le lièvre qui change de couleur, qui varie du brun au blanc avec les saisons, variations dues à la mue et à la température. Il couvre tout le pays jusqu'à la limite du lièvre polaire. Il sert de proie à plusieurs carnassiers, au lynx surtout comme l'indique le graphique de ses variations en nombre. La

cause de la disparition totale des lièvres d'une région est moins attribuable aux déprédations des carnassiers qu'à des épidémies qui se propagent d'autant plus vite que les lièvres sont en plus grand nombre. Les symptômes de ces maladies sont l'enflure de la gorge et des plaies aux aisselles. Les lièvres se nourrissent de plantes vertes en été, surtout de trèfle, en hiver d'herbes sèches, de bourgeons, d'écorce de peuplier et bouleau.

*Les écureuils.*

L'écureuil roux, l'écureuil à 13 raies, la citelle, l'écureuil de Richardson, tels sont les principaux au Canada. Le plus répandu est l'écureuil roux qui couvre tout le pays sauf les plaines de l'Ouest et quelques îles des côtes. On le reconnaît bien à sa teinte rouge sur le dos et à sa poitrine blanche. Il n'habite que les endroits secs, dans les forêts de pin et se nourrit surtout de pommes de pin qu'il enfouit à l'automne dans son terrier. Il y ajoute des noix sauvages, des marrons, des champignons, de l'écorce de tremble et de peuplier. Il se réfugie dans les arbres et creuse plusieurs terriers dans le sol. L'écureuil des plaines de l'Ouest est celui à 13 raies qui a la partie brune foncée de son pelage rayée longitudinalement en jaune. Il vit parmi les hautes herbes des plaines du Manitoba. La citelle ou écureuil de Franklin est d'un brun jaunâtre et couvre tout le sud des provinces de la Prairie. Son besoin de boire limite son aire d'extension aux régions arrosées. L'écureuil de Richardson est une autre variété de la steppe herbeuse. Il ne se trouve jamais dans les bois, vit sur les plateaux découverts, argileux ou sableux et se répand avec le développement de l'agriculture.

La marmotte complète la liste des rongeurs dont la fourrure est estimée. Elle a un pelage grisonnant sur un duvet laineux foncé. Son cuir est résistant.

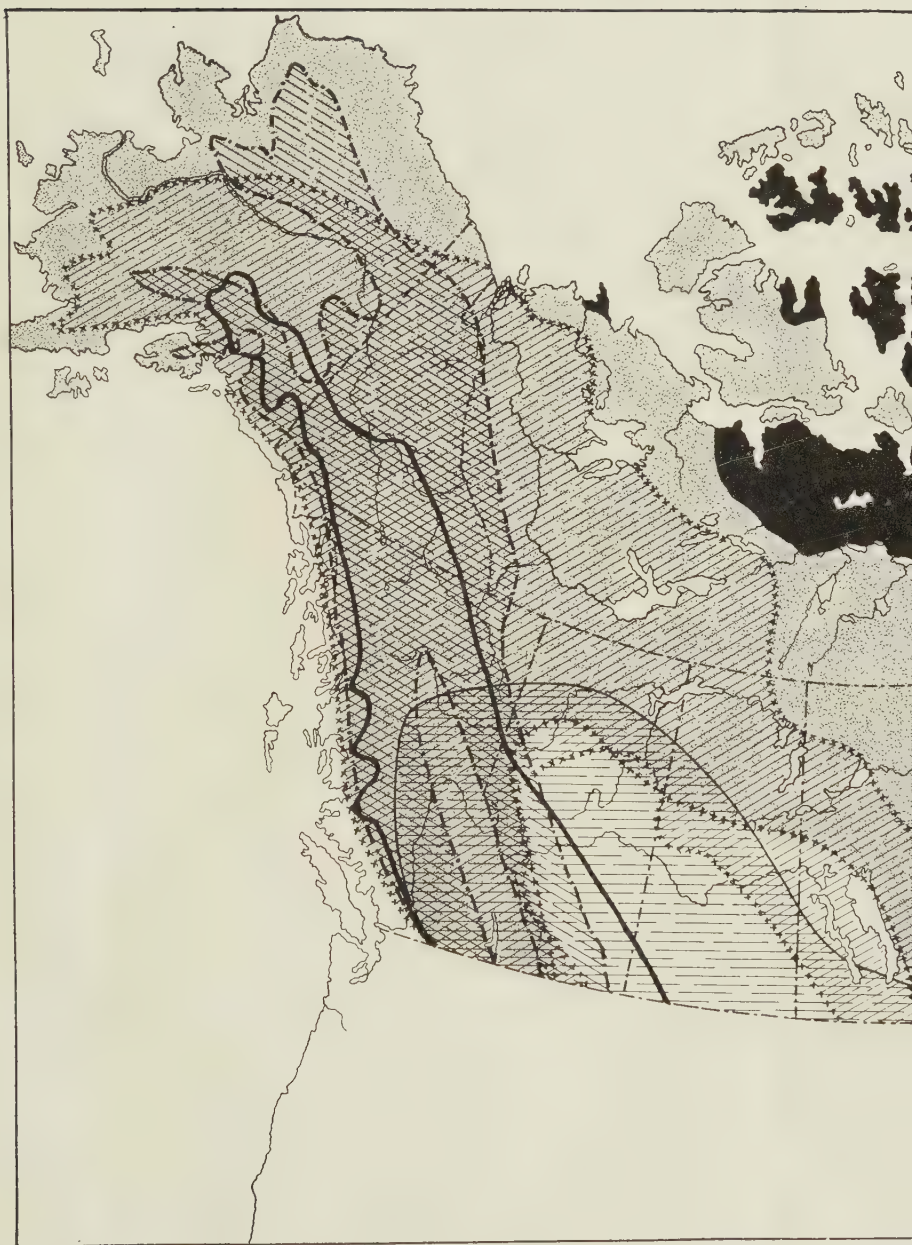
Plusieurs variétés couvrent la plus grande partie du pays sauf sur le littoral du Pacifique. Sa limite nord ne pénètre ni dans les territoires du Nord-Ouest ni au Labrador.

### *Les cerfs.*

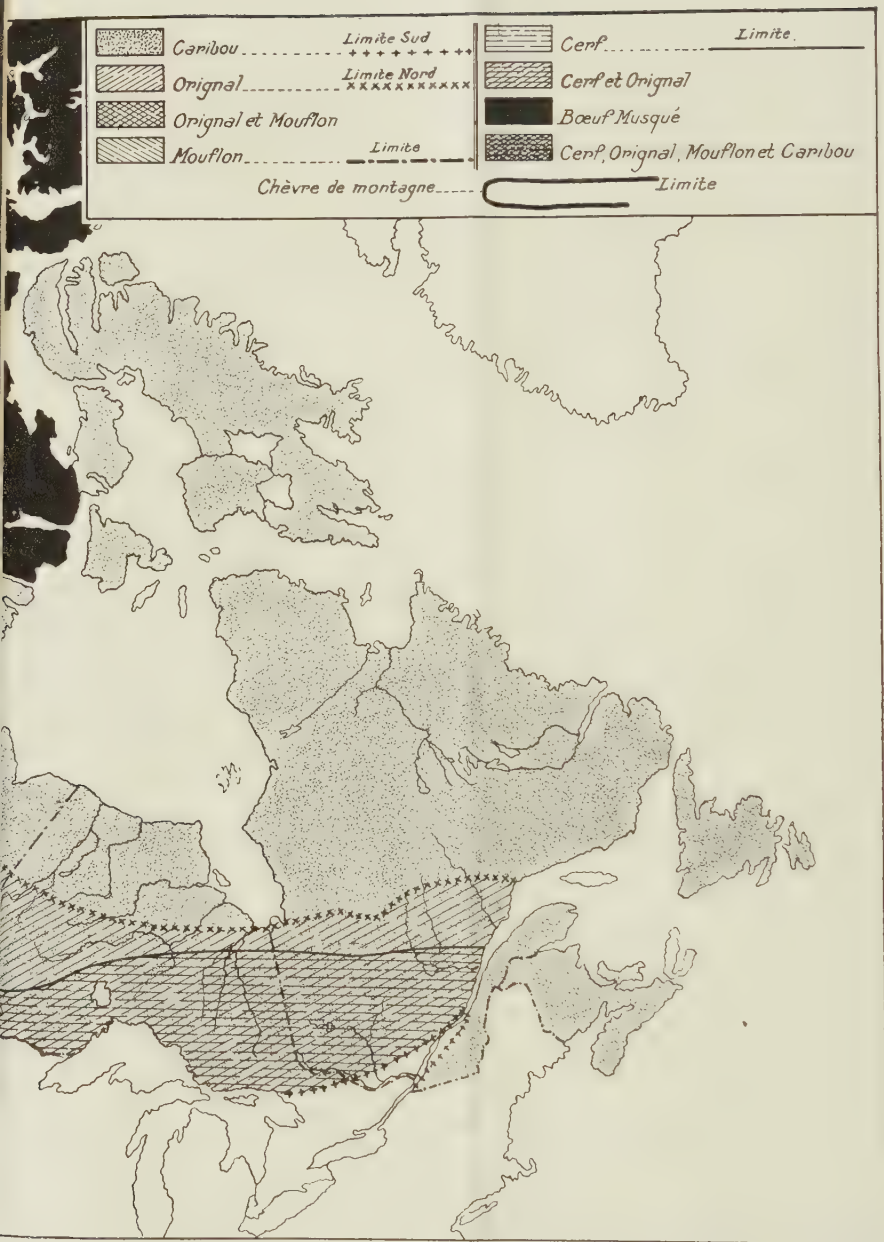
Dans la famille des ongulés il n'y a pas à proprement parler d'animaux à fourrure. Les cervidés et les bovidés sauvages tiennent cependant une telle place dans la faune canadienne et dans la vie des chasseurs que nous ne pouvons négliger leur étude dans un travail sur la chasse.

Les cervidés sont des ruminants digitigrades aux longues pattes dont les doigts sont cornés. Les mâles seuls, sauf le caribou, portent un panache parfois de grande envergure qui pousse et tombe chaque année. Les bovidés sont aussi des ruminants ayant les pattes plus courtes, le pelage plus long et laineux. Les deux sexes portent des cornes relativement courtes et généralement pérennes.

Le cerf wapiti (*cervus canadensis*) est un animal de grande taille, élégant, d'un brun grisonnant, plus foncé sur le dos, marron sur la tête, le cou et les pattes, roux sur la poitrine et le ventre. On en a vu qui mesuraient 2 mètres 50 et pesaient 250 kilos. Il est disparu de l'Est du Canada ; on ne le trouve plus qu'au Manitoba, en Saskatchewan, dans les parcs nationaux d'Alberta, dans le district de Kootenay en Colombie-Britannique et dans l'île de Vancouver. Seton estime à 18.000 les survivants de cette espèce magnifique. En été le cerf wapiti vit dans les collines boisées non loin des cours d'eau, broutant le gazon et les branches d'arbustes ; en hiver il fréquente davantage les espaces découverts pour se nourrir. On l'a massacré au cours du xix<sup>e</sup> siècle à l'égal du bison, uniquement pour s'emparer de ses bois. Chacune des deux tiges de son



CARTE N° II. — RÉ



DISTRIBUTION DES ONGULÉS.

panache se ramifie en 5 ou 6 branches et peut mesurer 1 mètre 50 de long. Sa venaison, sauf à l'époque du rut, est excellente.

Le genre chevreuil (*odocoilus*) se compose de plusieurs variétés ayant des mœurs et un habitat variés. Le chevreuil de Virginie ou à queue blanche habite le Canada oriental et central depuis les provinces maritimes jusqu'en Alberta. Le chevreuil-mulet ou à queue noire habite les provinces des prairies. Le chevreuil de la côte ou de la Colombie habite les Rocheuses.

Le chevreuil de Virginie est roux en été avec les parties inférieures et la queue blanches. Il est plus gris en hiver. Il ne fréquente que les forêts où abondent les noisettes et les glands de chêne. Il progresse vers le nord à mesure qu'on détruit les loups et que l'agriculture s'avance plus loin. On le trouve en Nouvelle-Ecosse, à l'ouest de Nouveau-Brunswick, dans la vallée du Saint-Laurent sur toute la rive sud, sur la rive nord jusqu'au Saguenay, dans l'Ontario au sud de la voie la plus septentrionale des Canadian National Rys. On estime sa population à 100.000. Il se plaît à la lisière des bois de feuillus, où il broute des bourgeons, des feuilles et des plantes aquatiques en nageant dans les étangs. Les bois qu'il porte sont remarquables par l'angle droit qu'ils font en se recourbant au-dessus de son museau. Sa chair peut devenir une source importante de venaison.

Le chevreuil-mulet du Manitoba se distingue par le bout noir de sa queue, ses larges oreilles, sa couleur jaune rouille en été, et ses bois dichotomes, en fourchette. Il se déplace vers le nord du Manitoba et de la Saskatchewan jusqu'au Fort McMurray. On le trouve aussi dans la vallée de l'Assiniboine et au pied des Rocheuses en Colombie-Britannique.

Celui de la Colombie est plus olivâtre, ses bois plus petits sont bifurqués chacun deux fois. Il est strictement

relégué dans la forêt dense du versant occidental des Rocheuses.

*Le caribou ou renne sauvage.*

On distingue le caribou des bois, celui de la toundra et de la montagne. Le premier (*rangifer caribou*) est un animal plus gros que le chevreuil, mesurant 1 mètre 80 et pesant une centaine de kilos. La femelle comme le mâle porte des bois dont les ramifications sont palmées. Ce caribou habite les mêmes régions que ses ancêtres mais en moindre abondance. On le trouve épars dans la grande forêt de conifères qui s'étend de la vallée du Mackenzie à l'Atlantique. Dans les provinces maritimes il est rare, dans la vallée du Saint-Laurent on le trouve surtout sur la côte nord, puis vers la baie d'Hudson dans l'Ontario septentrional. Dans les provinces de l'Ouest on le trouve par bandes entre les lacs Winnipeg et Athabaska, sur les rivières Saskatchewan, des Esclaves et Liard. Il est rare de voir plus de 40 individus ensemble. Il fréquente les tourbières dans lesquelles son pied large l'empêche de s'enfoncer de même que dans la neige. Il se nourrit de mousses, de lichens et de branches vertes.

Le caribou de la toundra (*rangifer arcticus*) est beige et blanc sur les parties inférieures en hiver. Il est recouvert de poils plus longs et a une crinière plus épaisse que celui des bois. Sa fourrure est dense et bien adaptée au climat de la zone polaire. Le caribou des *barren-grounds* couvrait autrefois l'archipel arctique et toute la toundra continentale des rives de l'Alaska à celles de la baie d'Hudson et du Labrador. « Des centaines de mille, dit Hewitt, formaient une marée animale gigantesque, affluant vers le nord au printemps, refluant vers la forêt en automne.<sup>1</sup> » Une

1. *The conservation of wild life in Canada*. New York, 1921, p. 63.

migration bi-annuelle caractérise cette espèce de caribou. Les troupeaux sauvages passent l'hiver à l'abri de la forêt. Dès que la température est plus clémente au mois de juin et lorsque les petits peuvent suivre, les caribous fuient les chasseurs et les moustiques qui s'abattent sur eux. Ils vont vers les plaines et les îles découvertes qui sont balayées d'un vent qui chasse les insectes ; ils y trouvent en abondance l'herbe, les mousses et les lichens dont ils se nourrissent. Warburton Pike <sup>1</sup>, décrivant une migration, parle de troupeaux incomparables, de la foule, comme il dit, qui fait entendre des cris rauques et qui remplit les vallées jusque sur leurs versants. Au Yukon et au Labrador cependant le nombre des caribous a beaucoup diminué. Seton estime pourtant que le troupeau primitif est presque intact à l'est des lacs à l'Ours, des Esclaves et du Renne jusqu'au versant occidental de la baie d'Hudson, car, dit-il, la population indigène qui s'en nourrissait a diminué de moitié, et les chasseurs armés de fusils manquent de munitions. Le même auteur croit qu'il en reste au total 30 millions.

En Alaska le gouvernement américain a introduit avec succès des troupeaux de rennes domestiques. Le gouvernement canadien après enquête sur la qualité des pâturages du delta du Mackenzie et de la toundra à l'est, a acheté 3.000 rennes d'Alaska en 1929 qui seront rendus à destination au printemps de 1931. L'expérience du Dr Grenfell d'élevage du renne au Labrador doit son insuccès au manque de surveillance durant la guerre ; les indigènes et les pêcheurs ont détruit une grande partie du troupeau ; le reste fut transporté sur l'île d'Anticosti. Le caribou et à plus forte raison le renne sont après le chien les animaux les plus utiles aux indigènes de la zone boréale. Ils

1. *The Barren-Grounds of Northern Canada*, p. 89.

servent à leur nourriture et à leur vêtement. La disparition du caribou sans l'introduction du renne entraînerait la perte d'un grand nombre d'indigènes.

Signalons une autre espèce de caribou, celui de la montagne (*rangifer montanus*) qui habite en altitude parmi la rocaille et sur les hauts plateaux. C'est un animal de plus grande taille que les deux précédents qui vit dans les Rocheuses depuis la frontière américaine jusqu'en Alaska.

### *L'orignal.*

L'orignal (*alces americanus*) est l'élan du Canada, le plus grand des ongulés. Son nom français vient, paraît-il, du mot basque *orinac*, et l'anglais *moose*, de la langue algonquine. On le trouve partout où la forêt se compose de quelques conifères mêlés de bouleaux, de peupliers, de trembles, d'érables et de certaines mousses qu'il affectionne. La réputation de l'orignal est faite ; il est de la taille d'un cheval et son superbe panache peut atteindre deux mètres d'envergure. C'est la plus belle pièce à laquelle un chasseur sportif puisse rêver. L'orignal constitue la nourriture quotidienne de beaucoup de trappeurs. Des lois prohibitives sévères ont fait qu'il est plus abondant maintenant qu'il ne l'était il y a trente ans. Ainsi on constate : une augmentation en Nouvelle-Ecosse, peu de changement au Nouveau-Brunswick où il se fait trop de braconnage, une augmentation dans le Québec (en Gaspésie dans l'est, entre le Saint-Maurice et le lac Saint-Jean au centre, au Témiskamingue et Pontiac dans l'ouest), une abondance suffisante en Ontario dans les centres de chasse sportive, mais une diminution vers le nord où les colons en tuent un trop grand nombre pour se nourrir, une réduction au Manitoba par l'attaque d'un insecte *dermacentor albipictus* ; enfin dans le Nord-Ouest



Façon de chasser l'original : les chasseurs à l'affût imitent l'appel de la femelle.

Clichés Canadian Pacific et Canadian National Rys.



les chasseurs, les feux de forêts et les insectes en réduisent le nombre ; en Colombie-Britannique le district de Kootenay semble bien pourvu. Seton estime leur nombre total à un million. L'orignal se nourrit surtout de feuillage, de plantes aquatiques, du lys des marais en particulier, et quelquefois d'herbe à la lisière des bois. Il sort le matin et prend son bain bruyamment sur le bord des lacs. En hiver il vit dans les battues.\*

### *Chèvre des montagnes et mouflon.*

Les seuls bovidés sauvages qui restent au Canada sont la chèvre des montagnes, le mouflon, le bœuf musqué et le bison. Ils habitent tous à l'ouest du pays soit dans les parcs de réserve, dans les Rocheuses ou sur le littoral arctique.

La chèvre des montagnes (*oreamnos americanus*) est l'animal qui vit le plus haut en altitude, au-delà de la limite des arbres. Elle habite principalement la Colombie-Britannique depuis le versant oriental des Rocheuses jusqu'à la chaîne côtière et vers le nord jusqu'au Yukon. Elle a la stupidité apparente de la chèvre domestique si on l'observe dans un jardin zoologique. Mais dans la nature, vue sur les sommets dénudés, elle est douée d'une agilité remarquable et d'une grande ruse pour éviter ses ennemis. Son pelage est long, épais, jaunâtre en été, blanc en hiver. Sa chair n'est guère comestible. La chèvre des montagnes peut atteindre 1 mètre 50 de long et peser 55 kilos. Seton estime sa population primitive à 85.000 individus, nombre qui subsisterait encore, car son habitat est trop élevé, sa dépouille trop peu précieuse pour qu'elle soit l'objet d'une chasse active.

Le mouflon est encore un animal des hauteurs ; il se tient cependant sur les plateaux herbeux, et en hiver

descend dans les vallées pour brouter et s'abreuver. Le mouflon typique (*ovis canadensis*) ne se trouve guère au nord de 55° de latitude en Colombie-Britannique. C'est un mouton de grande taille (1 mètre 50), d'un brun grisonnant, ayant la croupe blanche et une magnifique paire de cornes ambrées en forme de spirales qui sont le plus beau trophée du chasseur sportif. Au nord du 56° de latitude on passe au mouflon noir (*ovis stonei*) et encore plus au nord, au Yukon et en Alaska, au mouflon blanc (*ovis dalli*) dont les cornes sont moins belles et qui sont en conséquence moins recherchées par les chasseurs. Tous les mouflons sont remarquables par leur agilité à escalader les rochers. Cependant leur seule chance de survie est de se réfugier dans les parcs nationaux où il est défendu de les chasser.

### *Bœuf musqué et bison.*

Le bœuf musqué (*ovibos moschatus*) est le seul bovidé des terres polaires, au pelage brun laineux, épais, très long, car les poils du ventre ont jusqu'à 40 centimètres. Sa bosse sur les épaules le fait ressembler au bison, mais il est plus petit de taille, mesurant 2 mètres 20 de long, 1 mètre 20 de haut et pesant 290 kilos. On ne le trouve plus maintenant qu'à l'est du Golfe du Couronnement jusqu'à l'anse Chesterfield, sur quelques îles de l'archipel arctique : Victoria (sur la côte nord seulement), Melville, Prince-de-Galles, Somerset, Devon, Ellesmere et sur la rive nord-ouest du Groenland. Il n'abonde nulle part, vit à découvert dans les immenses plaines polaires, broutant les nombreuses espèces d'herbes qui fleurissent en été et les arbustes nains et rampants qu'il gratte avec son sabot en hiver. De leur nombre primitif d'un million, il en reste peut-être 50.000. Le gouvernement canadien

défend de les chasser, fait détruire les loups qui sont leurs pires ennemis, et a constitué pour eux des réserves sur les îles Southampton, Coats et Mansel dans la Baie d'Hudson.

Le bison par sa grande taille (il mesure 3 m. 50 de long, 1 mètre 70 de haut et pèse jusqu'à 900 kilos), fut l'animal qui étonna davantage les découvreurs de l'Amérique. Le premier à en faire une description fut Antonio de Solis dans son *Histoire de la conquête du Mexique*, 3<sup>e</sup> vol., en 1691. « C'est, dit-il à la page 280, un mélange de plusieurs animaux : il a la bosse du chameau, la crinière, la queue et les flancs du lion, les cornes et les sabots du bœuf. » Sa bosse caractéristique est un prolongement cûrviforme de l'épine dorsale au-dessus des épaules ; sa crinière formée de longs poils foncés descend du cou sur la poitrine et les pattes de devant. Il a la tête, la queue, les pattes brunes, le dos et les flancs marrons. Ses cornes ressemblent à celles du bœuf domestique. Seton estime son nombre primitif à 60 ou 75 millions.

L'extermination dont il fut l'objet dans les plaines américaines est connue. Pour nous en faire une idée retenons que vers 1832 les Indiens trafiquaient annuellement 200.000 couvertures de peaux de bison, ce qui représente une tuerie de 2 ou 3 millions d'individus. En 1867, la construction de l'Union Pacific Ry hâta la ruine du grand troupeau en le séparant en deux. A ce moment apparaît celui qui plus tard devint un héros de cirque et de cinéma, F. Cody, dit Buffalo Bill. Il n'était encore que le patron d'une boucherie dont toute la gloire fut d'égorger en 18 mois 4.280 bisons pour nourrir les terrassiers. Quelques métis américains eurent cependant l'idée de faire l'élevage du bison. Mélangé au bétail, il donna un hybride appelé *cattalo*. Le gouvernement canadien acheta à ces éleveurs de 1904 à 1911 sept cents bisons avec les-

quels il constitua la réserve du parc Mainwright. Dix ans plus tard on en comptait 4.600.

Des bisons à l'état sauvage existaient encore dans une région de bocage entre-coupée de marais sur la rive gauche de la rivière des Esclaves, entre la rivière de la Paix et le lac des Esclaves. C'étaient les bisons des bois (*bison athabasca*) qu'on estimait à 1.500. Leur habitat fut en 1922 constitué en réserve à laquelle le surplus du parc Mainwright fut envoyé. La réserve fut agrandie en 1926 et mesure 45.000 kilomètres carrés. Il y a maintenant 10.000 individus dans cette réserve. On peut dire qu'il y a environ 20.000 bisons au Canada dont la plupart sont en captivité.

La différence entre la superficie totale du pays et celle des terres cultivées, différence de l'ordre de 85 millions d'hectares, est le domaine des animaux à fourrures. Nous avons vu que les uns vivaient non loin des centres colonisés ; pour eux l'homme, plutôt l'odeur humaine, semble un danger moins grand que les carnassiers plus forts qu'eux ou que la famine. Ce sont certaines belettes, le putois, le vison, quelques rongeurs, le rat musqué, les lièvres et écureuils, un ongulé : le chevreuil. Ils deviennent la proie du trappeur que nous appelons sédentaire. Les autres animaux fuient avec raison l'homme et ses traces comme un danger mortel. Même les plus redoutables, comme les ours grisons et polaires, les loups, et les plus forts, comme l'orignal et le bison, ont appris très vite à reconnaître à distance l'odeur de la poudre ; ils savent qu'il est inutile de lutter contre l'être de qui jaillit l'éclair et qui crache le plomb mortel. L'homme est le plus fort, et devant lui ils n'ont qu'à fuir comme en face de l'incendie en forêt ou en période de famine. Cependant l'homme prévoyant a fait des lois qui pro-

tègent les animaux ; il a créé des réserves où la vie sauvage peut s'épanouir sans danger. Nous étudierons ces lois, nous parlerons des parcs nationaux en conclusion.

## BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE III

*Ernest Thompson Seton.*

Lives of Game Animals, Doubleday, Doran et Cy Inc., New-York, 1929, en 4 vol. de 2 tomes chacun, 3040 pages, 50 cartes et 1.500 illustr.

*C. G. Hewitt.*

The conservation of wild life in Canada, Scribner's Sons, New-York, 1921, 344 pages, 27 illustr., 10 cartes.

*E. A. Preble.*

A biological Investigation of the Athabaska-Mackenzie Region, North American Fauna, N° 27, Octobre 1908, Washington, 574 pages, 64 illustr., 8 cartes.

A biological Investigation of the Hudson Bay Region, North American Fauna, N° 22, Octobre 1902, Washington, 140 pages, 27 illustr., 1 carte.

*Raymond Thompson.*

The Wilderness Trapper. The Hunter-Trader-Trapper Co. Columbus, Ohio, 226 p., 36 illustr., 1924.

*A. C. Laut.*

The fur trade of America. The MacMillan Cy, New-York, 1921, 341 pages, 33 illustr., 1 carte.

*W. Schooling.*

The Hudson's Bay Company (1690-1920), Londres, 1920, in-4°, 129 pages, 64 illustr., 1 carte.

*V. W. Jackson.*

Fur and Game resources of Manitoba. Winnipeg, 1926, brochure, 55 pages, 9 cartes, 22 illustr., 8 graphiques.

*Vernon Bailey.*

Beaver Habits. Technical Bull. N° 21, Octobre 1927, Washington, U. S. Dept. of Agriculture, 39 pages, 25 illustr., 6 dessins, 1 carte.

*S. N. McIntyre.*

Canada and its Provinces. Vol. 22, Pacific Province, p. 462 à 479, d'une série de 23 volumes écrits par Cent Associés. Toronto, 1917.

*Ministère de l'Intérieur d'Ottawa* (Publications du).

The North-West Territories, 1930, broch., 137 pages, 3 cartes, 42 illustr.

The Yukon Territory, 1926, broch., 100 pages, 1 carte, 43 illustr.

Canada's Arctic Islands, 1927, broch., 54 pages, 1 carte, 30 illustr.

Canada North of fifty six degree, The Canadian Field-Naturalist, Vol. XLII, N° 3, Mars 1928, p. 53 à 86, 4 cartes, 56 illustr.

Great Slave Lake Area, 1926, broch., 58 pages, 25 illustr., 1 carte.

Reindeer Grazing in Northwest Canada, 1929, broch., 46 pages, 1 carte, 29 illustr.

Conserving Canada's Musk-Oxen, 1930, broch., 53 pages, 22 illustr., 4 cartes.

Reindeer and Mush-ox, 1922, broch., 99 pages, 33 illustr.

Canada's Wild Buffalo, 1922, broch., 16 pages, 9 illustr., 1 carte.

Regulations respecting Game in Northwest Territories, 1930, broch., 44 pages, 1 graphique.

Liste des monographies publiées par le Service des ressources naturelles :

|                           |           |
|---------------------------|-----------|
| The Muskrat.....          | 32 pages. |
| Le castor.....            | 10 »      |
| Le lapin chinchilla ..... | 8 »       |
| Le rat musqué.....        | 18 »      |
| Le raton laveur.. ..      | 8 »       |
| La valeur du vison.....   | 5 »       |
| The Badger,.....          | 2 »       |
| The Marten.....           | 2 »       |
| The Otter .....           | 3 »       |
| The Blue Fox....          | 6 »       |

*Ministère du Commerce d'Ottawa* (Publications du).

Fur production of Canada, 1927-28, broch., 19 pages.

Report on the fur farms of Canada, 1927, broch., 117 p.

Annuaire Statistique du Canada, 1929, 1089 pages,

#### CHAPITRE IV

### SUR LES ROUTES DES CHASSEURS.

La circulation des chasseurs au Canada offre un excellent exemple de l'adaptation de l'homme au milieu. Elle nous montre la puissance des influences naturelles dans l'établissement des voies de communication et des moyens de transport. On voit aussi comment l'homme en s'adaptant ne cesse de réagir pour satisfaire aux nécessités de l'économie moderne. La circulation primitive a certains caractères que lui impose le milieu physique : elle est temporaire, impossible durant la débâcle des glaces, difficile à l'époque des crues, plus facile sur la neige en forêt et dans les plaines ; elle est variable : sur les mêmes parcours le mode de transport change selon la saison ; variable aussi à cause du relief, elle est longue et incertaine en raison de l'étendue des espaces à couvrir, des moyens plus évolués dont disposent les indigènes et de la rigueur du climat. La circulation actuelle subit l'influence de la civilisation dans les milieux accessibles aux colons ; partout ailleurs les caractères primitifs se retrouvent mais non sans un effort évident de réaction de l'homme sur le milieu.

Les véritables routes naturelles sont les cours d'eau et les lacs. Là où des obstacles de relief surgissent, rapides, chutes, passage d'un versant à l'autre, appa-





raît la piste, mais dont le tracé dépend toujours de la voie navigable. Cours d'eau et pistes sont les voies essentielles de la circulation primitive ; voies d'été, voies d'hiver, les moyens changent, les routes sont les mêmes. Ces voies d'eau et de terre sont intimement liées. Sans la piste à travers la forêt, sur la pente des vallées, à travers les tourbières, au sommet des collines, le portage à dos d'hommes devient quasi impossible ; les Blancs l'ont compris en arrivant et se sont ménagé des alliances avec les indigènes pour se faire guider. Hors des forêts quelques autres routes naturelles existent : dans les plaines du Centre les troupeaux de bisons effectuent des migrations saisonnières vers le sud. Ce sont des routes terrestres bien piétinées, régulières, que suivent les naturels et qu'ont empruntées plus tard les Blancs. Les Esquimaux sur le littoral arctique ont des routes de traîneau variables avec les migrations du phoque et du caribou, routes et moyens que les chasseurs modernes empruntent. Le développement du réseau des routes fluviales et terrestres n'a pas cessé depuis l'arrivée des *coureurs-de-bois* \* jusqu'à celle des hommes modernes qui ont donné au réseau sa physionomie actuelle.

Avant d'étudier les moyens de transport, indigènes et actuels, voyons les itinéraires qu'ont suivis les traites et chasseurs blancs à la suite de l'Indien et ceux que suivent les chasseurs modernes. Au point de convergence de ces routes et au point de diffusion des chasseurs, furent établies et existent encore des étapes marquées par des postes de traite. C'est l'étude des routes que suivent les commerçants de fourrures et la situation de leurs comptoirs qui nous renseignent le mieux sur les itinéraires actuels et passés des chasseurs.

*Routes historiques par les fleuves.*

Prenant exemple sur leurs ancêtres de l'ancien régime, qui furent les premiers à pénétrer vers l'ouest du pays, les Canadiens-français furent ceux qui établirent au début du xix<sup>e</sup> siècle des itinéraires fixes entre Montréal et les régions giboyeuses d'au-delà des Grands Lacs. C'était l'époque pittoresque des *brigades de canots* \*. Les *voyageurs* \*, comme on appelait alors ceux qui faisaient partie de ces expéditions, se réunissaient en grand nombre et formaient des flottilles de dix, vingt, et parfois cinquante embarcations (canots d'écorces de bouleau) sous la direction d'un chef appelé *bowman* \*. Ce dernier montait seul dans une embarcation plus légère, traçait la voie, indiquait le moment et la durée des haltes, l'endroit des portages, se tenait même à l'affût pour éviter les coups de main des Indiens hostiles. Les autres canots étaient montés de trois ou quatre hommes chargés de plusieurs centaines de kilos de marchandises. Pour rompre la monotonie du voyage les payeurs chantaient de vieux airs français qui furent récemment recueillis et publiés <sup>1</sup>.

Voyons sur la carte la première étape des brigades de canots vers l'Ouest. En quittant Montréal, le convoi remontait la rivière Ottawa jusqu'à un affluent de sa rive droite, la Mattawa, qu'il suivait jusqu'à sa source, traversait la ligne de partage des eaux par un portage \* sur le site actuel de North Bay. Les voyageurs étaient sur les rives du lac Nipissing, à 193 mètres d'altitude. En descendant la rivière torrentueuse des Français, ils atteignaient la baie Georgienne, suivaient

1. Cf. Ernest Gagnon, Chansons populaires du Canada, Montréal, 1925.

le nord du lac Huron, remontaient le Sault Sainte-Marie et longeaient prudemment la côte nord de l'immense lac Supérieur sur lequel les tempêtes sont catastrophiques. Au fond de la baie du Tonnerre, sur le site actuel du Fort William, on échangeait les marchandises apportées pour les ballots de fourrures venus des confins de l'Ouest. L'aller et le retour de cette première étape s'accomplissaient en 5 ou 6 semaines.

La seconde étape se faisait du lac Supérieur au lac Winnipeg. On utilisait sur cette route, comme sur toutes les autres de l'Ouest, des canots plus petits, parce que plus facilement transportables à dos d'homme sur les nombreux portages \*, et parce que la navigation en eau découverte était moins à redouter. Voici la route principalement suivie : de la Baie du Tonnerre on remontait la Kaminitickwia, traversait la hauteur des terres, gagnait le lac La Pluie et descendait la rivière du même nom jusqu'au lac des Bois. On traversait ce dernier du sud au nord et on descendait la rivière Winnipeg jusqu'au fort Alexandre.

Ce dernier poste, situé au sud-est du grand lac Winnipeg, était au point de rayonnement des routes fluviales vers les quatre points cardinaux. Bon nombre de *brigades* remontaient vers le sud la rivière Rouge jusqu'au fort Garry (Winnipeg). Les unes continuaient leur route en amont jusqu'aux hautes eaux du Missouri, d'autres s'engageaient vers l'ouest par les rivières Assiniboine et qu'Appelle dans le domaine du bison des plaines. D'autres convois plus hardis, en quittant le Fort Alexandre, traversaient le lac Winnipeg vers le nord, remontaient la Saskatchewan soit par la branche nord vers Edmonton, soit par la branche sud vers Medicine Hat au pied des Rocheuses. Les voyageurs les plus aventureux quittaient la Saskatchewan au poste de Cumberland House, et gagnaient la grande

voie naturelle de l'Athabaska et du Mackenzie par une série de lacs et de rivières encore fréquentés de nos jours, et dont nous donnons plus loin une description détaillée.

L'initiative des commerçants venus des rives du Saint-Laurent força les traiteurs anglais, établis depuis plus d'un siècle sur la baie d'Hudson, à abandonner leur politique qui était d'obliger les indigènes à venir eux-mêmes échanger leurs fourrures à la baie. La concurrence força les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson à fonder des comptoirs à l'intérieur. De la factorerie d'York, les Anglais remontèrent la rivière Nelson jusqu'au nord du lac Winnipeg où ils construisirent Norway House. Ils firent circuler sur cette longue étape de 600 kilomètres des chalands plats en bois appelés *York boats* \*. Plus loin vers l'intérieur ils utilisèrent les routes et les mêmes moyens que leurs concurrents.

Plus tard, vers 1860, apparaissent les vapeurs de rivières sur les eaux navigables de l'Ouest, principalement sur la rivière Rouge, le lac Winnipeg et la Saskatchewan. Ces nouveaux moyens de transport accélérèrent la circulation et permirent de fixer un barème des prix de transport.

### *Voies fluviales actuelles.*

Les voies fluviales modernes qu'utilisent les chasseurs et les commerçants de fourrures sont innombrables. Il serait impossible et fastidieux d'en tenter une énumération complète, car elles sont aussi nombreuses qu'il y a de cours d'eau et de lacs sur les 10 millions de kilomètres carrés du Canada. On peut cependant en indiquer les principales et décrire un itinéraire type. Le premier tableau indique les services fluviaux susceptibles d'être utilisés par les chasseurs ; le

second, des itinéraires connus, quelques-uns cartographiés, que les chasseurs effectuent en canot.

I. — LES SERVICES ORGANISÉS.

*Sur le Saint-Laurent* (Clarke Steamship Co)

Entre Québec, la Côte Nord et Battle Harbour au Labrador.

Entre Québec, la Côte Nord et Corner Brook à Terre-Neuve.

*Sur le lac Winnipeg* (Northern Fish Co)

Entre Selkirk sur la rivière Rouge et Warren's Landing près de Norway House, deux vapeurs de rivière.

*Sur la rivière Saskatchewan* (Ross Navigation Co)

Entre le Pas, Cumberland House et Sturgeon Landing au nord du Lac Namew, 200 kms, un vapeur de rivière.

*Sur la rivière Athabasca* (Hudson's Bay Co)

Entre Waterways et Fitzgerald en haut des rapides Smith sur la rivière des Esclaves, deux vapeurs de rivière, premier départ vers le 13 mai, dernier au 23 septembre.

Entre Waterways et les postes du lac Athabasca; Chipewan, Stoney Rapids, Fond-du-Lac, deux bateaux à essence.

*Sur le fleuve Mackenzie* (Hudson's Bay Co)

Entre le Fort Smith et Aklavik sur l'Océan Arctique; deux vapeurs de rivière, premier départ au 21 juin, dernier au 30 août (1930).

*Sur le lac des Esclaves* (Hudson's Bay Co)

Entre Fort Smith et les postes du lac des Esclaves: Resolution, Rae, Reliance, Snowdrift, un bateau à essence.

*Sur la rivière Liard* (Hudson's Bay Co)

Entre Fort Smith, Simpson, Liard et Fort Nelson, un bateau à essence.

*Sur la côte du Pacifique* (C. P. R. et C. N. R.)

Entre Vancouver, Prince-Rupert, Wrangell, Juneau et Skagway, cinq paquebots, service pérenne.

*Sur le fleuve Yukon : 1° (British Yukon Navigation Co)*

Entre Whitehorse et Dawson ; plusieurs bateaux de rivière, deux jours de voyage.

Entre Mayo et la Stewart et le Yukon, 3 bateaux de rivière.

2° (American Yukon Navigation Co)

Entre Dawson et Tanana, 1120 kms, terminus du chemin de fer de l'Alaska.

*Sur la côte arctique. (Hudson's Bay Co)*

Entre Aklavik et la baie Cockburn à l'embouchure de la rivière Backs ; service projeté. Cette société ravitaille actuellement ses postes arctiques par des expéditions annuelles organisées soit au départ de Vancouver par le détroit de Béring, soit de Halifax, Sydney ou de Québec par la baie d'Hudson.

## 2. — ITINÉRAIRES PRIVÉS EN CANOT.

*Nouvelle-Ecosse,*

|                                                          |        |
|----------------------------------------------------------|--------|
| De Medway à Shannon River.....                           | 96 kms |
| De Liverpool à Shannon River .....                       | 130 —  |
| De Windsor à Hubbards Cove (baie Sainte-Marguerite)..... | 64 —   |
| De Saint-Peter's à Strath Lorne (île du Cap Breton)..... | 168 —  |

*Nouveau-Brunswick.*

|                                                        |       |
|--------------------------------------------------------|-------|
| Des Grandes Chutes à Saint-Jean (riv. Saint-Jean)..... | 325 — |
| De Juniper à Newcastle (riv. Miramichi)                | 192 — |
| De Plaster Roch à Bathurst (riv. Nipisiguit).....      | 220 — |
| De Plaster Roch à Métapédia (riv. Upsalquitch).....    | 224 — |

*Québec.*

|                                                                                                                                     |       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| De Wykes (C. N. R.) à Mont-Laurier (C. P. R.) en remontant la Mitchinamekus et descendant la Lièvre, durée moyenne de 12 jours..... | 216 — |
| De Bourmont (C. N. R.) à Maniwaki (C. P. R.) en remontant la Kapitachuan,                                                           |       |

|                                                                                                                                                   |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| traversant le lac Kakabonga, descendant la Gens-de-Terre et la Gatineau, 20 jours.....                                                            | 312 kms |
| D'Amos (C. N. R.) à Haileybury (T. & N. O. Ry), en descendant la riv. des Quinze, 12 jours.....                                                   | 248 —   |
| De La Sarre (C. N. R.) à Angeliens (C. P. R.), en remontant la riv. du Parquet, traversant plusieurs lacs jusqu'à celui des Quinze, 12 jours..... | 240 —   |
| De Manouan (C. N. R.) au lac Nemikachi, 10 jours.....                                                                                             | 245 —   |
| Du lac Saint-Jean à la source de la Péribonka, 7 jours.....                                                                                       | 180 —   |
| Du lac Saint-Jean à la baie d'Hudson, Rupert's House, par le lac Mistassini, 80 jours.....                                                        | 1100 —  |

*Ontario*

|                                                                                                           |       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| De Pembroke au lac Cedar par la Peta-wawa, 7 jours.....                                                   | 128 — |
| De l'anse Byng sur la baie Georgienne aux Burk's Falls en amont de la riv. Megane-tawan, 6 jours.....     | 125 — |
| Du lac Nipissing à la baie Georgienne, 7 jours.....                                                       | 134 — |
| Du lac Huron au lac Timagami, 12 jours.....                                                               | 240 — |
| De Missisauga (C. P. R.) au lac Bass-wood, du lac Huron en remontant la Missi-sauga, 15 jours.....        | 440 — |
| De Jackfish (C. P. R.) au lac Steel, du lac Supérieur en amont de la riv. Steel, 10 jours.....            | 280 — |
| De Jackfish à Ogahalla (C. N. R.), 12 jours.....                                                          | 240 — |
| De Fort Frances (lac Rainy) à Sioux Lookout (C. N. R.), 8 jours.....                                      | 250 — |
| De Sioux Lookout au lac Rouge par le lac Seul, la riv. English, la Chukuni, 10 jours.....                 | 300 — |
| De Sioux Lookout au Fort Albany (baie James) par le lac Seul, Lac Saint-Joseph et l'Albany, 36 jours..... | 928 — |

|                                                                                                      |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| De Island Falls à Moose Factory (baie James) par la riv. Abitibi, 12 jours.....                      | 237 kms |
| De Jacksonboro à Moose Factory par la Mattagami, 15 jours.....                                       | 300 —   |
| De Mattice (C. N. R.) à Moose Factory, par la Missinaibi, la route la plus fréquentée, 12 jours..... | 325 —   |

*La Prairie.*

|                                                                                              |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Du lac Winnipeg à la baie d'Hudson, en remontant la riv. Berens et descendant la Severn..... | 1200 — |
| Du Pas au Port Nelson par la riv. Nelson.                                                    | 1030 — |
| De McMurry au Pas (itinéraire décrit plus loin).....                                         | 1221 — |
| Dans le parc Prince-Albert la rivière Pélican et le lac Lavallée.....                        | 160 —  |
| De Prince George, C.-B. à Peace River en descendant la Parsnip et la Paix.....               | 800 —  |
| Du Parc Jasper à Athabaska par l'Athabaska.....                                              | 595 —  |

*Colombie-Britannique.*

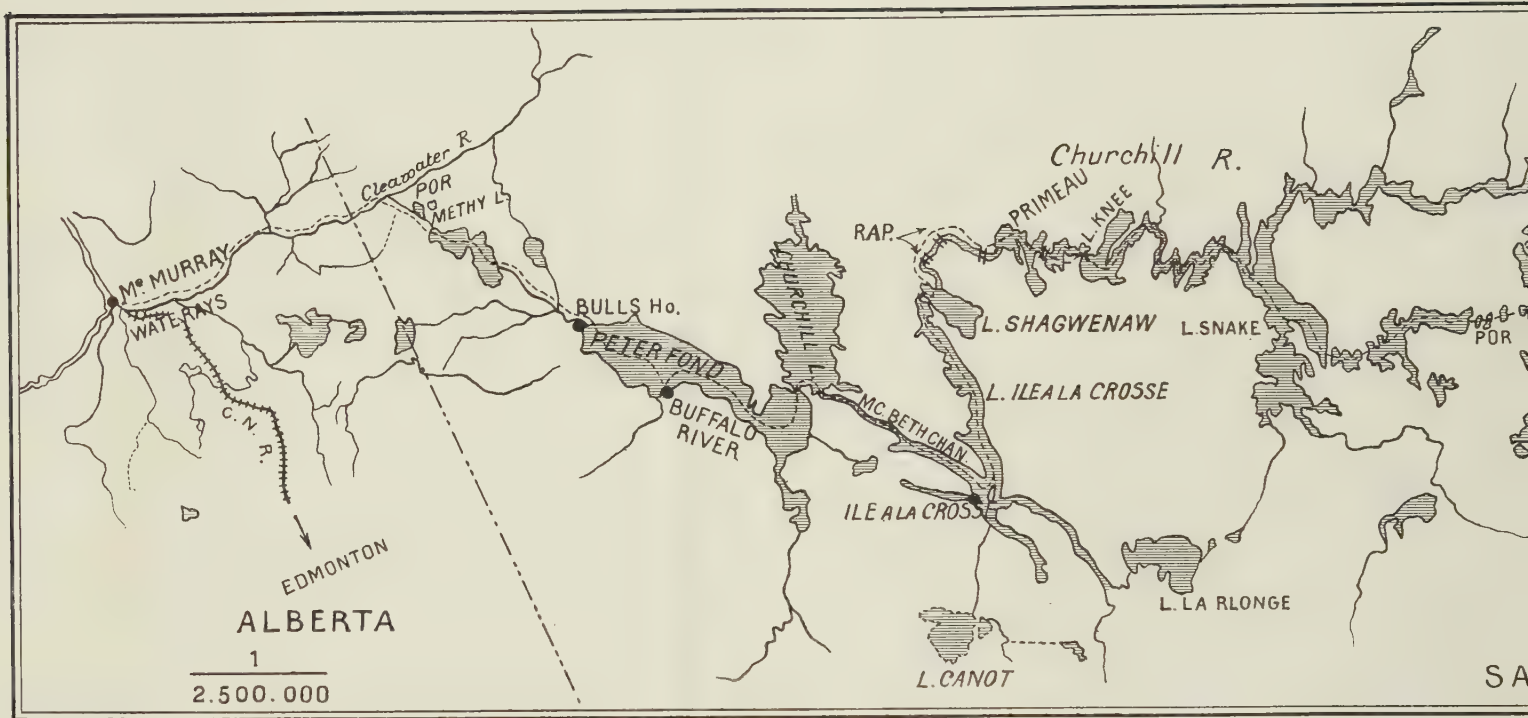
|                                                     |       |
|-----------------------------------------------------|-------|
| Circuit des lacs Stuart, Takla et Babine            | 900 — |
| Circuit des lacs Ootsa, Whitesail et Tetachuck..... | 325 — |

*Yukon.*

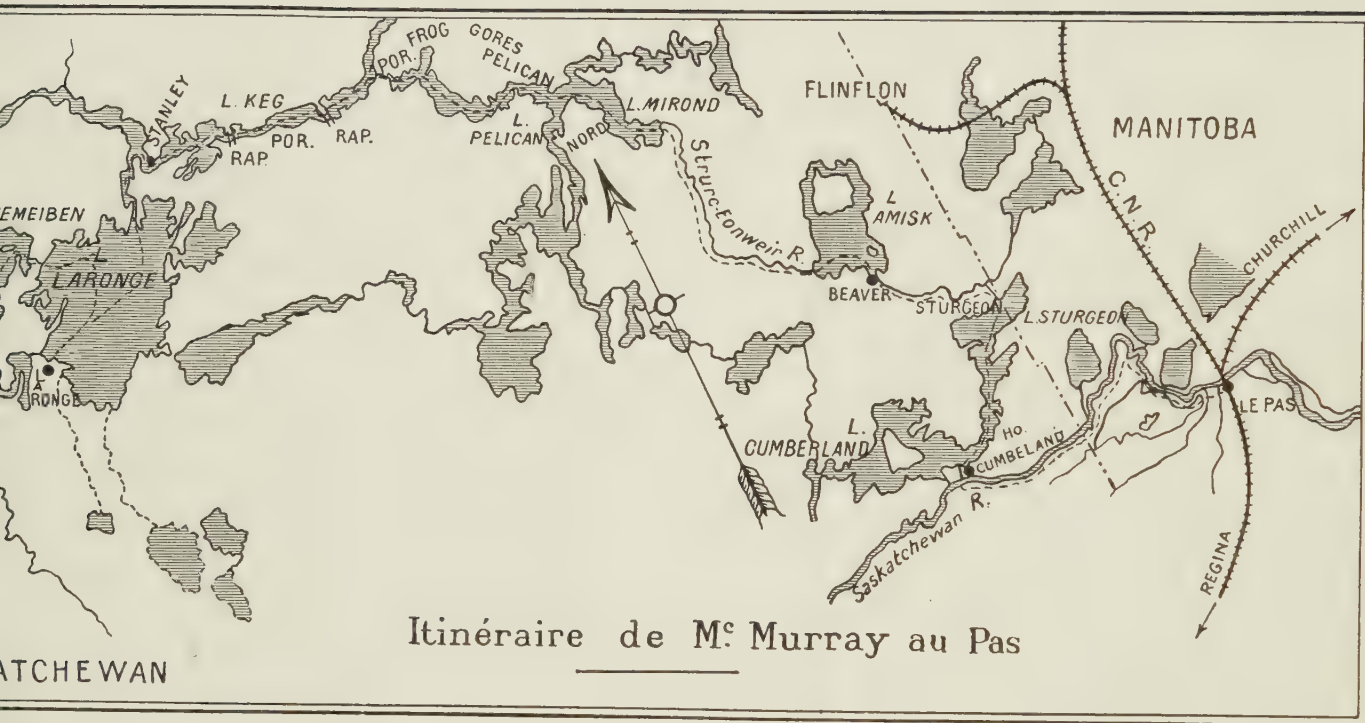
|                                                  |       |
|--------------------------------------------------|-------|
| De McPherson au Fort Yukon par la Porcupine..... | 960 — |
|--------------------------------------------------|-------|

*Un itinéraire type.*

Pour mieux montrer ce que sont les itinéraires, décrivons en qualité d'itinéraire type celui de Waterways (McMurry) au Pas, celui qui réunit les rivières Athabaska et Saskatchewan. C'est le voyage qu'accomplissent depuis plus de deux siècles les trappeurs qui vont et viennent dans le Nord-Ouest canadien, une véritable route historique. De nos jours les amateurs de canoë



CARTE N° 13. — IT



peuvent l'entreprendre à l'aide de guides indigènes engagés aux postes de la Compagnie de la baie d'Hudson ou des Révillon. Le voyage dure environ six semaines et se divise en six étapes :

1. — de McMurray au portage Méthy
2. — du portage Méthy à l'île à la Crosse
3. — de l'île à la Crosse à Stanley
4. — de Stanley aux Gorges du Pélican
5. — des Gorges du Pélican à Sturgeon Landing
6. — de Sturgeon Landing au Pas.

En quittant Waterways (terminus du rail) on remonte la rivière Clearwater sur 56 kilomètres jusqu'au pied des rapides Cascades. Sur la rive droite de la rivière les voyageurs trouvent leur première piste de portage \*, longue de 800 mètres. Deux autres suivent à peu de distance encore sur la rive droite, l'une est de 100 mètres, l'autre de 1.600 mètres. Ces pistes sont bien tracées, sèches, pas trop accidentées. Plus loin on trouve deux portages \* consécutifs sur la rive gauche, le dernier, celui du Pin, longe des parois verticales de craie trouées de cavernes qui, affirment les guides indigènes, furent habitées autrefois. On arrive enfin à un endroit où la rivière s'encaisse pour former le cañon White Mud Falls qu'on évite par une piste sur la rive nord. Peu après le portage \* de l'Homme-mort, on traverse la frontière entre l'Alberta et la Saskatchewan dont on peut très bien voir de son canot la ligne tracée dans la forêt. A 11 kilomètres de là on est rendu au fameux portage Méthy, long de 19 kilomètres et par lequel on passe du versant du fleuve Mackenzie à celui de la rivière Churchill. La première étape est terminée à 100 kilomètres du point de départ.

C'est ici qu'autrefois les *brigades de canots* \* de l'Athabaska rencontraient celles venues de l'Est. On peut maintenant se procurer sur place des chevaux de bât

ou des bœufs pour le transport de ses bagages. On atteint le lac Méthy au poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. On en longe la rive orientale sur 24 kilomètres, on descend la rivière Méthy jusqu'à son embouchure au poste de Bull's House sur le lac Peter Pond. A 32 kilomètres de là on arrive au village indien de Buffalo River, et l'on continue sa route vers l'est pour pénétrer dans le lac Churchill par l'étroit chenal Kisis. On fait 9 kilomètres au sud de ce lac et l'on pénètre par les chenaux McBeth et Aubichon dans le lac de l'île à la Crosse, fin de la deuxième étape, à 328 kilomètres du départ.

A droite au sortir du chenal on trouve le village indien de l'île à la Crosse, centre de pêche au poisson blanc et terminus d'une ligne de télégraphe qui vient de Battleford à 440 kilomètres au sud. On continue sa route du sud au nord et l'on arrive au curieux lac de Shagwenaw, où les trappeurs indiens se réunissent durant l'été pour échanger leurs pelleteries et se livrer à leurs fêtes rituelles. Voici plus loin la source de la rivière Churchill qui sur 11 kilomètres est large, profonde et tranquille. Elle subit ensuite une dénivellation de 6 mètres en trois rapides qu'on évite par deux portages de 300 et 900 mètres chacun. Plus bas, la rivière s'encaisse encore et oblige les voyageurs peu expérimentés à descendre de canot. Après un portage \* de 500 mètres on traverse le lac Primeau et, par une série de détroits, on arrive au lac du Genou qu'on franchit dans sa largeur pour retomber dans la Churchill.

La rivière à cet endroit coule paresseusement par une série de chenaux à travers de grandes plantes aquatiques, région propice à la chasse au rat musqué. Du lac Sandy on passe par une série de cascades au lac Snake, remarquable par le nombre de ses îles. Ses hautes berges de granit rouge sont recouvertes de sapins et de bouleaux blancs. Pour éviter un long

méandre vers le nord et pour voyager en eau plus calme, on quitte temporairement le Churchill en se dirigeant vers le sud-est à travers une série de petits lacs et par des portages \* jusqu'au lac La Ronge. Chaque piste est bien tracée, mais difficile à trouver sans guide. La colonie du lac La Ronge est située au sud-ouest du lac et se compose de deux postes de traite, une mission protestante, une école, un bureau de poste en relation avec la ville de Prince-Albert. On sort du lac par le nord-est et l'on retrouve la Churchill au poste de Stanley, fin de la troisième étape du voyage à 786 kilomètres de Waterways.

En aval la Churchill n'est plus qu'une série de lacs séparés les uns des autres par des chutes : le portage Grave de 100 mètres, le lac Forks, les portages \* Fall et Island de 600 mètres chacun et le lac Keg. Les pistes de Keg et de Grand Falls conduisent au lac Trade, à l'extrémité orientale duquel on quitte la Churchill pour la dernière fois. Le portage \* de la Grenouille (Frog), long de 400 mètres, réunit les versants de la Churchill et de la Saskatchewan. En traversant les lacs Wood et Pélican vers le sud-est, on s'approche du village des Gorges du Pélican où se groupent deux postes de traite, une mission catholique et plusieurs cabanes en bois rond habitées par des indiens. Voici la fin de la quatrième étape à 900 kilomètres du départ.

En se dirigeant toujours vers le sud-est, on traverse le lac Mirond, on descend la rivière Sturgeon-Weir, torrentueuse aux périodes de sécheresse, jusqu'au lac Amisk (castor) qu'on rejoint par le sud-ouest. On en sort à l'est près de Beaver Landing pour atteindre le lac Namew à Sturgeon Landing, au terminus de la Ross Navigation Co. La cinquième étape se termine à 1056 kilomètres du point de départ. Il n'en reste plus que 160 à parcourir pour se rendre au Pas sur la Saskatchewan, en suivant une voie lacustre commode sans

aucun rapide qui passe à Cumberland House, poste de traite historique fondé par Samuel Hearne en 1773.

*Les voies terrestres : routes et rail.*

Les seules routes terrestres d'été qui existaient autrefois étaient les pistes de portage \* et les pistes de bisons dans les plaines. Les premières existent partout le long des itinéraires signalés précédemment. L'Etat les fait entretenir et en fait tracer de nouvelles, car sans elles la circulation en forêt serait impossible. La plupart des nouvelles routes de colonisation sont tracées sur d'anciennes pistes de portage \*. Quant aux secondes, aux pistes de bisons, elles furent les premières routes carrossables dans la prairie. Après la construction des premiers chemins de fer aux Etats-Unis on vit de longs convois s'acheminer d'Edmonton vers la rivière Rouge sur ces pistes. Les routes des animaux ont précédé et guidé celles des hommes.

En hiver, la circulation en territoire de chasse est singulièrement améliorée par l'usage du traîneau à neige tiré par des chiens. Le trappeur qui « attend la neige » pour partir suit exactement la route fluviale qu'il aurait parcourue en canot, il suit même les chemins de portage \* car les rapides gèlent rarement. De sorte que les routes de traîneau se superposent exactement aux routes de canot. C'est ainsi que dans toute la vallée du Mackenzie dès que le fleuve est gelé on transporte le courrier une fois par mois en traîneau de McMurry à Aklavik. Sur le Yukon entre Whitehorse et Dawson, il y a une route carrossable d'hiver sur laquelle on utilise des chevaux et des tracteurs. Sur le littoral arctique, la circulation d'hiver est représentée par les déplacements d'indigènes et les patrouilles de la police montée. La route au sens propre du mot n'existe pas dans ces régions, chaque équipage se dirige le long du

littoral ou de la banquise par ses connaissances de la topographie locale ou à l'aide de la boussole.

La grande voie moderne qui a supplanté les autres partout où elle s'est introduite est le rail. L'expansion des deux grandes sociétés exploitantes, la Canadian Pacific Ry et les Canadian National Rys, est considérable ; le réseau canadien mesure 64.300 kilomètres. On peut dire qu'il y a trois voies transcontinentales, car les Canadian National Rys ont deux voies distinctes qui ne se réunissent qu'entre Edmonton et Jasper Parc ; le Canadian Pacific a aussi une seconde voie transcontinentale distincte, mais passant au sud des Grands Lacs en bonne partie sur le territoire américain. Ces voies ainsi que leurs embranchements traversent de vastes espaces isolés pour unir les régions colonisées. Ces espaces souvent montagneux, marécageux, peu colonisables sont des domaines de chasse, où les sociétés de traite ont leurs comptoirs à des distances plus ou moins considérables des gares du chemin de fer. Sur notre carte de la circulation nous indiquons les lignes utiles et les postes de traite principaux. Les chasseurs empruntent les mêmes routes que les commerçants de fourrures. Tous ces voyageurs combinent divers moyens de circulation, ils vont en train, en bateau, en canot, à pied sur les pistes ou en traîneau selon la saison.

Les routes carrossables atteignent dans chaque province des limites sans cesse plus reculées. Elles complètent le réseau ferroviaire et souvent entrent en concurrence avec lui. Raymond Thompson dans « The Wilderness Trapper » conseille aux chasseurs l'achat d'une auto ou d'une motocyclette. L'utilisation des routes carrossables qui conduisent le chasseur hors de la civilisation est telle que nous ne pouvons nous abstenir d'indiquer sous forme de tableau les routes utiles à cette fin.

## 1. — LE SECTEUR ATLANTIQUE :

De Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, le périple de la Gaspésie ;

De Québec sur la rive nord vers le Saguenay en longeant le fleuve ; et un projet de route du Saguenay à la Pointe des Monts sur la côte nord.

De Québec sur la côte nord vers le lac Saint-Jean à travers le parc des Laurentides et le périple du lac Saint-Jean (en voie d'achèvement).

Des Trois-Rivières, en amont du Saint-Maurice, vers La Tuque, projetée jusqu'au lac Saint-Jean ;

De Berthier à Saint-Michel-des-Saints dans les Laurentides ;

De Mont-Laurier à Maniwaki ;

De North Bay à Haileybury ;

## 2. — LE SECTEUR DES GRANDS LACS :

De Haileybury vers Rouyn et l'Abitibi (La Reine-Sennecterre).

De Haileybury à Cochrane, bifurcations vers Gowganda, Timmins, Blount, prolongation à Kapuskasing et Hearst.

De North Bay au lac Simcoe et au Sault Sainte-Marie.

## 3. — LE SECTEUR DU MIDDLE WEST :

Du Fort William au nord, vers Nipigon,

Du Fort William au sud, vers Pigeon River,

Du Fort William à l'ouest, vers Mabella et White Fish.

Du lac Rainy au lac des Bois avec bifurcations au nord.

Entre Quibell et Dinarwic, le long de la rivière Wabigoon.

De Winnipeg à Hnausa, sur la rive ouest du lac Winnipeg.

De Winnipeg à Ashern, sur la rive est du lac Manitoba.

De Portage-la-Prairie à Bluff Creek, sur la rive ouest du lac Manitoba.

De Neepawa à Dauphin et Winnipegosis.

De Yorkton à Swan River.

De Prince-Albert au parc national de ce nom, au lac Montréal et à Big River.

## 4. — LE SECTEUR PACIFIQUE :

De Battleford au lac Mendowa et au lac Cold via Vermilion.

D'Edmonton vers l'Athabaska, le lac la Biche, le petit lac des Esclaves, Peace River, Dunegan, Grande Prairie, Pouce-coupé.

Fort Saint-John et prolongation en cours à Hudson's Hope.

De Kamloops vers le nord à Avola.

D'Ashcroft vers le nord à Prince-George avec de nombreuses bifurcations : vers Chezacut et Takla Lake, vers Quesnel Forks et Keithley Creek, vers Bakerville, vers Nazko et Blackwater.

De Prince-George vers le nord aux lacs Aleza et Summit, vers l'ouest jusqu'à l'estuaire de la Sheena à Terrace avec une bifurcation de Vanderhoof au Fort Saint-James.

*Le littoral arctique.*

Indiquons à grands traits les itinéraires que signalent les explorateurs de l'archipel arctique. La route la plus suivie du delta du Mackenzie vers l'est, route historique sur laquelle on retrouve les traces de la civilisation Thule<sup>1</sup>, est celle qui longe le littoral de l'océan, passe aux caps Bathurst et Parry, atteint les Esquimaux de la rivière du Cuivre au golfe du Couronnement. On croise là une route du sud venant du Grand Lac à l'Ours. La route du littoral se continue jusqu'à l'embouchure de la rivière Backs au sud de l'île du Roi Guillaume.

Stefansson signale une autre route entre la rivière Backs et le delta du Mackenzie. Elle viendrait du pays des Akiliniks, qui est en territoire boisé à la source de

1. Civilisation esquimau antérieure, marquée d'Ouest en Est par des ruines d'habitations en pierre, plus avancée que celle des Esquimaux actuels, Exp. Rasmussen, *Rapport de la 5<sup>e</sup> expédition danoise*, 1929.

la rivière Backs entre les 104° et 106° de longitude Ouest ; elle irait au nord sur la péninsule de Boothie, passerait chez les Natchillingmiuts (île du Roi Guillaume), traverserait l'île de Victoria de la baie Albert-Edouard à l'anse Minto, toucherait au sud de l'île Banks et traversant le golfe Amundsen se terminerait au cap Parry.

Les communications entre les groupes esquimaux du littoral arctique et ceux de la baie d'Hudson semblent se faire directement, d'après le Capitaine Bernard<sup>1</sup>, à travers le continent entre l'embouchure de la rivière Backs et la baie Repulse. Il est intéressant à ce sujet de signaler l'expérience que fait la Compagnie de la baie d'Hudson pour établir un service d'autochenille entre la baie Cockburn et l'anse Wager, par lequel elle ravitaillera ses postes arctiques lorsque fonctionnera le chemin de fer de la baie d'Hudson.

Le nord-ouest de la baie d'Hudson est bien pourvu de routes de traîneau. Il y a une route pour le courrier vers le sud entre la baie Repulse et l'anse Chesterfield. Les attelages suivent la côte jusqu'au goulet de la baie Wager qui ne gèle que dans sa partie la plus étroite. Après l'avoir franchie on revient au rivage par l'intérieur jusqu'à Nuvuk. Du cap Fullerton on s'engage sur la banquise pour traverser la baie Daly et l'on continue jusqu'au poste de Chesterfield.

De la baie Repulse vers le nord on a deux routes : l'une, en longeant une chaîne de lacs, traverse l'isthme de Rae vers la baie Commitee ; l'autre atteint le nord de la terre de Baffin en longeant la côte orientale de la péninsule Melville. Au départ de la baie Repulse on s'engage dans un pays montagneux pour rejoindre le fond de l'anse Lyon ; tantôt sur le littoral, tantôt sur

1. *Report of the Royal Commission upon the possibilities of the Reindeer and Musk-Ox industries in the Arctic and Sub-Arctic Regions.* 1922, p. 76.

la banquise, on atteint Iglulik, île au nord de la péninsule Melville et centre du peuplement indigène de cette région. On accède à l'île de Baffin soit par l'anse Gifford, le lac Asta et l'anse de l'Amirauté, soit par la baie Murray-Maxwell, le lac Angmalortoq au fond du fjord Steensby, à travers la terre de Cockburn et en descendant la rivière Philip qui se jette dans l'anse Milne. Sur la côte nord de la terre de Baffin on trouve les postes de Pond Inlet, de la rivière Clyde, de la Home Bay.

### *Les routes aériennes.*

De nos jours l'avion conquiert l'extrême Nord. Des lignes régulières aéropostales desservent même les territoires presque uniquement fréquentés par les chasseurs. Ainsi depuis le 10 décembre 1929 le Ministère des postes a établi un service régulier le long du Mackenzie depuis le terminus du rail à McMurray jusqu'à l'île Hershel sur l'océan Arctique, service maintenu toute l'année avec une fréquence en rapport avec les besoins. Voici trois autres services pérennes dans le Nord :

Entre Cranberry Portage et Kississing au nord du Pas, Manitoba, depuis le 1<sup>er</sup> juin 1929, sur une distance de 72 kilomètres, service bi-hebdomadaire ;

Entre Sioux Lookout, Ontario (voie du Canadian National) et Red Lake, Narrow Lake, Jackson Manion, circuit de 512 kilomètres, service bi-hebdomadaire.

Entre Oskélanéo, Québec (voie du Canadian National) et Chibougamau au sud du lac Mistassini, depuis le 20 décembre 1929, sur une distance de 200 kilomètres, service hebdomadaire.

Deux services d'hiver sont maintenus sur la côte nord du Saint-Laurent : Entre Québec et Clarke City depuis décembre 1927, sur une distance de 560 kilo-

mètres, service bi-hebdomadaire (34 voyages par saison). Entre les Sept-Iles (en liaison avec le précédent) et l'île d'Anticosti, depuis décembre 1927, sur une distance de 200 kilomètres, service bi-mensuel.

D'autre part des avions commerciaux, affectés au transport de voyageurs et des marchandises, parcourent en tous sens le nord du Canada. Dans les solitudes de la forêt et des plaines septentrionales le ravitaillement en essence présentait un grave problème. On a eu l'idée de faire des *caches* \* d'essence comme on fait depuis toujours des *caches* \* de provisions sur les grandes voies de circulation. Une carte publiée en 1930 par le Ministère de la Défense Nationale montre les sites de ces *caches* \* d'essence. On en trouve le long des voies navigables, dans la vallée du Mackenzie, sur le pourtour de la baie d'Hudson, sur la rive nord de Saint-Laurent. Même loin des voies faciles de communication les aviateurs peuvent se ravitailler ; sur le littoral arctique, au golfe du Couronnement, à l'anse Bathurst, à la baie Repulse, la baie Commitee, anses Wager et Chesterfield, à l'extrémité des lacs des Esclaves et Athabaska, au lac du Renne, au lac La Ronge, à Norway House, dans la forêt inhospitalière de l'Ontario septentrional et dans le Québec-nord au lac Mattagami et sur la rivière Péribonka (Voir la carte de la circulation).

#### *Les types de bateaux du chasseur.*

Les chasseurs canadiens ont très bien adapté leurs moyens de transports aux voies de communication. Arrivés au terminus du rail, du vapeur ou de la ligne aérienne, ils sont en face de la nature comme l'indigène primitif. Ils emploient alors les moyens que ce dernier a su inventer. Dans la forêt boréale, c'est le canot et le portage à dos d'homme en été. le traîneau

à chiens et la raquette à neige en hiver. Sur les rives de l'océan Arctique, les communications ne sont possibles en été que par bateau, kayak \*, umiak \*, et baleinière, en hiver que par traîneau à glâce. Voyons les diverses manières dont circulent les chasseurs par eau, par terre et par air en passant des modes les plus primitifs aux plus évolués.

Sur toutes les voies d'eau circulaient avant l'arrivée de l'Européen la pirogue indienne, qu'on appelle improprement en France le canoë, de l'anglais *canoe*. L'Indien fabriquait sa légère embarcation avec de l'écorce de bouleau, dont il faisait même le trafic avec les tribus qui habitaient hors de l'aire du bouleau. Les meilleures pirogues étaient faites d'une seule écorce repliée sur une quille de branches et cousue aux extrémités et aux rebords avec des racines, des tendrons ou des lanières de peau. Toutes les coutures étaient enduites de gomme de sapin. Le fond d'une pirogue indienne est presque plat, large au milieu, les extrémités sont pointues et fortement relevées au-dessus du flot. Elle s'enfonce dans l'eau jusqu'à quelques centimètres des bords pour mieux supporter le gros temps. Le batelier monœuvre avec un seul aviron, se tenant à genoux, sauf pour remonter les rapides, il est alors debout et « pique le fond ». Les Indiens fabriquent encore des canots d'écorce qu'ils vendent aux chasseurs. Mais le canot le plus connu dans le Nord est le Peterborough, fait d'une solide monture de bois recouverte d'une forte toile peinte et gommée aux coutures. Il mesure 6 mètres de long, 1 mètre de large au milieu et peut porter 2 hommes avec leurs bagages d'hivernage. Un modèle plus petit mesurant 4 mètres 80, le Chestnut, sert à un chasseur seul. Il arrive qu'en eau découverte les chasseurs mettent à voile soit avec leur toile de tente, soit avec une couverture carrée de laine, dite couverture de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Certains dont les portages ne sont pas trop longs fixent à l'arrière de leur canot un moteur portatif à essence.

L'Indien de la Prairie ne connaissait pas le canot d'écorce à cause de l'absence du bouleau à canot, il utilisait une petite embarcation individuelle, de forme allongée, faite de peau de bison, d'où son nom de *bull-boat* \*. Il la portait en bandoulière avec une courroie. On retrouve même le *bull-boat* \* en montagne, sur le cours supérieur des rivières du bassin de l'océan Pacifique parce qu'il est facile à transporter. Les Indiens de la côte se servaient de pirogues creusées dans des troncs d'arbres appelées *dug-outs* \*, pirogues admirables qui s'éloignaient en mer jusqu'à 25 kilomètres.

Les Esquimaux de l'Alaska au Groënland connaissaient deux embarcations maritimes, le *kaïak* \* et l'*umiak* \*. La première est individuelle, faite d'ossements de baleine et de peau de phoque huilée, longue de 6 mètres, large de 60 centimètres, très allongée, recouverte totalement sauf au-dessus du trou par lequel se glisse le navigateur. L'Esquimau manœuvre avec une pagaie à deux pales, comme on fait pour une périssoire. Il peut atteindre une vitesse de 7 milles marins à l'heure. L'*umiak* est l'embarcation familiale, plus grande, qui transporte le matériel et que des femmes conduisent à la rame ou à la voile.

Avant même l'introduction de la vapeur on a sur la rivière Nelson des *York boats* \*. Ce sont de grosses embarcations plates faites en bois, montées de huit ou dix hommes, transportant cinq tonnes de cargaison. En eau découverte on hissait une large voile carrée, on ramait ou l'on poussait à la perche. Pour remonter le courant on halait sur la rive et l'on traînait les barques sur des billes dans les chemins de portage \*. Les quelques chalands de cette sorte qu'on retrouve encore sur les rivières du Nord sont remorqués par de puissants canots à essence.

Les vapeurs de rivières (*river steamers*) qui desservent le fleuve Mackenzie, l'Athabasca, la rivière de la Paix et le Yukon, sont des bateaux à très faible tirant d'eau, de soixante-quinze centimètres à un mètre, ne jaugeant pas plus de quatre cents tonnes et chauffant au bois. Pour la navigation intérieure, fluviale et lacustre, les chasseurs utilisent de plus en plus le canot automobile. Ils empruntent aussi des caboteurs côtiers, très souvent des goélettes, sur la rive nord du Saint-Laurent entre Québec et le Labrador. Ceux qui chassent sur les côtes de la Colombie-Britannique et au Yukon voyagent à bord des luxueux paquebots de Vancouver vers l'Alaska.

### *Raquettes et traîneaux.*

En été les indigènes de la forêt boréale ne vont à pied que sur les pistes de portage, effectuant leur transport à dos d'homme. Ceux des grandes plaines circulent davantage à pied, car ils ont de mauvaises embarcations. Ils se servent du chien porteur de deux manières : soit en ficelant leurs colis au dos du chien, soit en l'attelant à une paire de pieux dont les extrémités glissent sur l'herbe. Plus tard, même lorsqu'ils eurent le cheval, venu du Mexique où il fut apporté par les Espagnols, les chasseurs des prairies continuèrent à circuler à pied considérant cet animal comme une bête de somme.

On trouve encore le chien porteur en été avec les chasseurs de caribou sur le littoral arctique. On lui attache sur le dos un sac de fourrure épilée d'un mètre sur cinquante centimètres en forme de selle. Des courroies retiennent le sac au cou et à la poitrine du chien. Chaque animal ne porte guère plus de 15 kilos et sa marche est lente et pénible.

En hiver le chasseur actuel, comme l'indigène d'autrefois, marche avec des raquettes à neige. Ce mode de

transport fut si bien inventé par l'indigène que le Blanc n'a pu qu'en propager l'usage sans l'améliorer aucunement. Au contraire les raquettes vendues au rayon des sports dans les magasins sont des jouets comparées à celles que fabrique encore l'Indien dans ses réserves.

La raquette est née du besoin qu'éprouvait l'indigène de chasser en hiver pour nourrir les siens. Peut-être en eut-il l'idée en voyant le lynx aux pattes rondes et bien fourrées marcher sur la neige sans enfoncer. Les Indiens ont quatre formes de raquettes à neige adaptées à la topographie : 1° la queue de castor, en usage dans les espaces découverts, sur les lacs et les pistes ; 2° les bouts ronds (en forme d'œuf) en pays boisé et montagneux, 3° la queue d'hirondelle, relevée à l'avant et effilée pour la marche rapide en pays plat ; 4° la patte d'ours, presque ronde et plate pour les pays accidentés et les forêts épaisses. Dans les régions arctiques, l'Esquimau réduit ses raquettes à de simples pièces de bois semblables aux skis. On se sert aussi dans ces régions de la raquette *Admiral Peary*, longue, étroite et pointue pour passer facilement à travers la neige fine.

Le meilleur type actuel en forêt boréale est la raquette indienne mesurant un mètre dix de long et trente-cinq centimètres dans sa plus grande largeur ; la pointe avant est un peu relevée pour avoir meilleure prise sur les pentes ; la pointe arrière est courte pour tourner facilement dans la brousse. Le cadre est fait de mélèze flexible et incorruptible, le fond de lanières de peau d'orignal entrelacées.

Le chasseur porte des mocassins pour chausser la raquette. Ce sont des souliers plats, très souples (les *souliers mous* des Canadiens-Français) faits de peau d'orignal. L'Indien use de mocassins\* en toute saison. Le chasseur a une autre sorte de chaussures, les *sou-*

*liers tannés* \*, dits à l'huile, parce qu'ils sont enduits de graisse pour être imperméables. Il porte ces derniers également en été.

En hiver dans la forêt boréale, on circule avec un traîneau à neige que les Canadiens-Français appellent la *traîne sauvage* \*. Il se compose de plusieurs pièces de bois minces, ajustées à l'aide de courroies appelées *babiches* \*. L'avant se relève en forme de rouleau et le dessous est bien poli pour mieux glisser sur l'amas de neige molle qui s'accumule en vagues moutonnantes. Ce traîneau mesure 2 ou 3 mètres sur 50 ou 60 centimètres de large, il n'a pas de côtés. On le fait tirer par un attelage de chiens. Le conducteur marche en raquettes à l'arrière. Lorsque la neige est abondante et récemment tombée il faut battre le sentier en avant des chiens. L'Esquimau se sert du traîneau à glace, véhicule en pièces de bois plus robustes, monté sur des patins revêtus d'ossements de baleine et enduits de boue gelée. Il a des côtés auxquels le conducteur s'agrippe ou sur lesquels il pousse.

Le revêtement de boue est une opération essentielle. On recueille la boue dans les tourbières en été, on la malaxe avec de l'eau pour en faire des boulettes homogènes. En automne, on en applique une épaisseur de 5 ou 6 centimètres sur les patins et même sur les côtés pour la faire adhérer mieux. On l'aplanit au couteau, puis on humecte avec une brosse en peau d'ours, de façon à ce que la couche de boue soit totalement recouverte d'une épaisseur de 2 centimètres de glace. C'est un revêtement très durable. Les voyageurs ont cependant le nécessaire pour le réparer : un sac d'eau, de la mousse, du sang et des boyaux. Certains Esquimaux remplacent le revêtement de boue par des lanières en peau de morse. Quelques chasseurs ont des traîneaux sans patins faits de peaux de caribous.

Le seul animal de trait qui soit utilisé hors de la zone civilisée est le chien, car le caribou, qui est un renne sauvage, n'a pas été domestiqué et ne le sera jamais. On s'est plutôt efforcé de domestiquer le loup, mais sans beaucoup de succès. Toutefois certains croisements entre chiens et loups ont donné naissance à la race forte des chiens *husky*\*. Elle se trouve dans la vallée du Mackenzie. Le *husky*\* est un chien de grande taille qui pèse de 35 à 40 kilos et qui rappelle le loup par sa forme, sa couleur et aussi sa férocité. Les Esquimaux se servent comme animal de trait d'un chien plus petit de moitié, trapu, couvert d'une longue fourrure brune ou rousse, ayant les yeux en amande, les oreilles, le museau et les pattes courtes, une queue épaisse qui s'incurve sur le dos. Les études ethnographiques des anciennes races esquimaux n'ont pas encore, à notre connaissance, pu retracer l'origine de la domestication de ces chiens. Les Indiens, qui possédaient le chien de trait à l'arrivée des Européens, semblent avoir imité cette pratique des Esquimaux. De nos jours parmi les chiens de trait, on trouve rarement des races pures soit de *husky*, soit de chien esquimau. Peut-être y aurait-il intérêt à provoquer des croisements de ces deux races avec de fortes races européennes comme celle des Saint-Bernard ? Un bon chien de trait coûte déjà fort cher, plus de 1.000 francs, et un *leader* (chien de tête\*) pas moins de 5.000. Chacun peut tirer un poids de 50 kilos à une vitesse de 15 kms en plaine. On met les jeunes sous le harnais dès l'âge d'un an. Un chien donne son meilleur rendement entre 3 et 5 ans.

Les attelages sont de 5 ou 7 chiens à la file en terrain boisé, en éventail sur la neige dure des régions arctiques. Le harnachement diffère selon le mode d'attelage. Les chiens à la file portent un collier et une

paire de traits soutenus par une courroie au milieu du corps. Les chiens en éventail sont reliés au traîneau par un seul trait. Les Esquimaux attellent leurs chiens de telle façon que la courroie qui sert de trait bifurque sur le dos de l'animal ; les extrémités descendent de chaque côté du corps, font une boucle autour des pattes de devant et se rejoignent sur la poitrine. Une autre courroie empêche les boucles des pattes de tomber en passant sur le cou de l'animal.

Le chien de tête \* (le *leader*), qui a 7 ou 8 mètres de trait, suit les ordres du conducteur et entraîne les autres. Chaque chien a son trait de longueur différente ; les plus jeunes et les moins bons sont les plus rapprochés du conducteur. Cette disposition empêche les chiens de se mordre entre eux. Car celui qui veut le faire ne peut s'en prendre utilement qu'au chien qui le suit, et en se retournant vers lui il s'expose en même temps au fouet du conducteur qui ne manque pas à l'occasion de le cingler en plein museau. S'il prétend au contraire attaquer celui qui le précède, il tire plus vivement le traîneau et, comme le chien poursuivi en fait autant, tout l'attelage, entraîné par l'exemple, améliore son allure.

Le conducteur s'assied à l'avant du traîneau ou marche à côté. Il crie et jure sans cesse en faisant claquer son fouet plus souvent sur le dos des bêtes qu'en l'air. Ce fouet dont le manche de bois ou de corne mesure à peine un mètre a une lanière de 8 ou 10 mètres, faite de peau de chevreuil ou de phoque. Durant un trajet difficile, sur la banquise ou en montagne, un homme marche en avant, deux autres soutiennent le traîneau pour qu'il ne soit pas renversé. On évite la glace vive nuisible au revêtement de boue. Les bons attelages parcourent rapidement de grandes distances. Par compte les attelages mal nourris des indigènes ne font guère plus de 4 ou 5 kilomètres à l'heure et ne couvrent que

25 ou 30 kilomètres par jour. Au printemps, lorsqu'il y a du verglas ou que la glace est en aiguilles, les pattes des chiens saignent. On les chausse alors de mocassins.

Les indigènes laissent coucher leurs chiens sur la neige ; ces derniers n'en souffrent guère à moins qu'ils ne soient trop maigres et affamés. Par les tempêtes, on leur permet de coucher dans l'antichambre de l'*iglô*\*. La meilleure nourriture des chiens est la viande de morse ; le phoque et le veau marin sont bons, la chair maigre du caribou en hiver est inférieure. Les indigènes les nourrissent mal, ils ne leur jettent que des rebuts et du poisson gelé. Ces chiens sont des voleurs experts : ils retireront très bien les chaussures de cuir d'un dormeur pour s'en faire un repas. Durant l'été ils se subviennent à eux-mêmes. Les Blancs les soignent mieux ; en voyage, ils leur font manger le soir à leur unique repas une livre de bouillie de maïs et un quart de suif, en y ajoutant souvent du poisson. Puis, ils les font coucher à la chaleur. La race des *huskies*\* dégénère ; on devrait pour y remédier favoriser les croisements avec les races de Terre-Neuve et de Saint-Bernard.

Les premières voitures qui roulèrent sur le sol canadien pour transporter les fourrures furent les chariots de la rivière Rouge (*Red River carts*\*) dans les grandes plaines. C'étaient des wagons de bois à deux roues basses et pleines, trainés par des chevaux ou des bœufs, transportant 4 ou 500 kilos de marchandises et voyageant par centaines à la file sur des milliers de kilomètres. Sur des chemins de portage\* améliorés on utilisa des véhicules semblables jusqu'au jour où ils furent remplacés par des camions et des autochenilles avec remorques. Un exemple de portage amélioré est celui de Fitzgérald au Fort Smith le long de la rivière des Esclaves sur lequel circulent des camions. On utilise

l'autochenille en hiver au Yukon, en été entre l'Anse Wager et la baie Cockburn. Tous les trains, même ceux des embranchements, dont nous savons l'importance pour nos chasseurs, sont composés de wagons de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe, la plupart ont des wagons-lits s'ils circulent la nuit, des pullmans et des restaurants de jour. Le service des trains d'hiver vers les régions peu colonisées est moins fréquent, hebdomadaire ou bi-mensuel (sur le chemin de fer de la baie d'Hudson).

### *L'avion et la T. S. F.*

Il serait prématuré de dire que les chasseurs utilisent beaucoup l'aviation. Au cours de 1929 cependant on a transporté par avion des cargaisons de fourrures venues du Nord aux enchères de Winnipeg. Les journaux nous racontent qu'au printemps 1930 un trappeur blanc dans le Golfe du Couronnement, voulant d'urgence se rendre à Vancouver, commanda par T. S. F. un avion à Aklavik, traversa les Rocheuses en 7 heures et demie de vol, prit le train à Whitehorse, le paquebot à Skaway et descendit à Vancouver une dizaine de jours après son départ des rives de l'Océan Arctique<sup>1</sup>.

L'avion est le meilleur véhicule dans ces territoires difficiles d'accès. En été, il se pose sur l'eau, en hiver il descend avec des skis sur la neige. Quelques heures suffisent à l'aviateur pour couvrir des distances que le voyageur met des semaines à parcourir en canot et en traîneau. Déjà quelques chasseurs utilisent ce nouveau mode de transport. Il est vraisemblable qu'un plus grand nombre l'utilisera à mesure que les prix seront plus accessibles. Les chasseurs n'ont pas d'outillage lourd ; par compte leurs produits se vendent cher et ont avan-

1. The New York Herald. Paris, 26 mars 1930.

tage à arriver sans délai sur le marché. La fusion récente de toutes les Compagnies de transport aérien au Canada, sous la haute main des deux compagnies de chemin de fer, donnera une vive impulsion au développement des communications aériennes vers les régions septentrionales pleines de promesses.

La plupart des chasseurs restent durant leur séjour hors de la civilisation sans aucune communication avec le monde extérieur. Il nous semble bon cependant d'indiquer les moyens dont ils peuvent disposer en cas d'urgence. Ce sont quelques rares réseaux téléphoniques et télégraphiques et des stations de T. S. F.

Le téléphone pourra surtout être utilisé par les chasseurs qui restent en territoire colonisé. Le téléphone rural est très répandu, en particulier chez les fermiers de l'Ouest dont les habitations sont très dispersées. Certains réseaux particuliers existent dans la forêt commerciale pour la protection contre l'incendie. Les gardes-chasse s'en servent à l'occasion. Les forêts de la vallée de Saint-Maurice sont un modèle d'organisation du genre. 82 tours d'observations reliées entre elles par le téléphone couvrent une superficie de 25.000 kilomètres carrés.

Le chasseur peut utiliser le télégraphe partout où il rencontre la voie ferrée. Nous trouvons cependant quelques lignes télégraphiques isolées intéressant les trappeurs. La plus importante, longue de 2.845 km., relie la Colombie-Britannique au Yukon ; depuis la gare d'Ashcroft elle se dirige sud-nord sur le versant oriental de la Cordillère, traverse la voie du Canadian National à Hazelton, coupe au Telegraph Creek sur la Stikine une route fréquentée des chasseurs, et atteint Whitehorse et Dawson.

Depuis à peu près la même époque une autre ligne relie Québec au Labrador le long de la Côte Nord du Saint-Laurent.

Pour les vastes étendues boréales du Canada, la T. S. F. est l'unique moyen de communication. Un réseau aussi complet que possible est organisé par l'Etat. Le réseau du Nord-Ouest a son point de liaison à Edmonton. Les deux stations de l'Océan Arctique, Aklavik et Herschel, sont reliées à Dawson et Mayo, qui elles-mêmes le sont aux Forts Simpson et Smith dans la vallée du Mackenzie, qui à leur tour communiquent avec Edmonton. Le circuit total aérien de cette partie du pays couvre 2.800 kilomètres.

D'autres postes émetteurs fonctionnent : celui de Coppermine au Golfe du Couronnement, ceux du pourtour de la baie d'Hudson de l'anse Chesterfield et de Churchill, les trois postes du détroit, Nottingham, Hopes Advance et Résolution, ceux de Belle-Ile et de la Pointe Amour au sud de Labrador. Enfin les nombreuses stations de Terre-Neuve et du Golfe Saint-Laurent terminent le réseau relativement complet de la T. S. F., qui empêche les voyageurs des parties boréales du Canada d'être totalement isolés.

Toutes les routes que nous avons parcourues, les moyens que nous avons décrits, nous donnent une idée assez précise de la circulation du chasseur au Canada. Cependant ce sont des routes que suivent, des moyens qu'emploient comme lui le colon, l'explorateur, le commerçant de fourrures. A partir du moment où le chasseur s'évade et disparaît dans la brousse, impossible de savoir où il va, c'est son secret. Il n'est personne de plus discret que le trappeur du Nord. Cherchez à connaître les routes de son territoire, sa richesse cynégétique, il vous répondra très vaguement. Il a raison, car il ne veut pas de concurrents, et il sait bien que toute invasion étrangère, celle des colons, des explorateurs, des touristes, lui sera funeste. La vie sauvage s'éloigne et s'éteint au contact de la

civilisation. C'est pourquoi les chasseurs ne souhaitent aucun développement de la circulation vers leurs territoires. Ils tiennent leurs routes ultimes secrètes, ils gardent jalousement leurs modes discrets de transport. Une barque qui glisse silencieusement sur un cours d'eau, une ombre qui court sur la neige à la raquette n'est pas de nature à éloigner le gibier. Les pétarades d'avion ou de canot automobile, l'essoufflement du vapeur de rivière, la trépidation des trains, qui jetèrent autrefois la confusion parmi les tribus indigènes, chassent à plus forte raison l'animal qui dresse l'oreille au plus léger bruit et que fait fuir la moindre odeur inaccoutumée. Le marché des fourrures, dira-t-on, s'élargit sans cesse et réclame les plus riches fourrures boréales. Sans doute, mais si l'élevage ne suffit plus, ou donne des qualités inférieures, si les lois pour la conservation ne protègent pas outre mesure, même alors ce ne sera pas le chasseur qui améliorera ses routes, ni ses moyens, ce sera le commerçant qui saura accélérer les transports de fourrures depuis la limite extrême, la porte du sanctuaire où le chasseur veut seul pénétrer.

## BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE IV

*H. Baulig.*

Les moyens de transport et de circulation chez les indigènes de l'Amérique du Nord. *Ann. de Géographie*, vol. 17, 1908, p. 433-456, 1 carte.

*F. Alcock.*

Past and Present routes to the Canadian North West. *Geographical Rev.* août 1920, p. 57-83, 24 illustr.

*E. M. Kindle.*

Canada north of fifty-six degrees. Ottawa, 1928, 33 pages, 53 illustr. et 2 cartes.

*R. Thompson.*

The Wilderness Trapper, Colombus, Ohio, 1924, 226 pages, 36 illustr.

*Hogdson.*

Trapping in Northern Canada, Oshawa, Ont. 1925, 325 pages.

*G. H. Blanchet.*

Great Slave Lake Area, Ottawa, 1926, 58 pages, 25 illustr. et 1 carte,

*F. H. Kitto.*

Yukon, land of the Klondike, Ottawa, 1929, 45 pages, 35 illustr. 3 cartes.

La région de la rivière de la Paix, Ottawa, 100 pages, 8 cartes, 22 illustr.

The Hudson Bay Region, Ottawa, 1929, 50 pages, 19 illustr. 3 cartes.

*E. A. Preble.*

North American Fauna, N° 27, 1908, Washington, 574 pages, 4 cartes, 67 illustr.

North American Fauna, N° 22, 1902, Washington, 140 pages, 1 carte, 27 illustr.

*V. W. Jackson.*

Fur and game resources of Manitoba, Winnipeg, 1926,  
55 pages, 9 cartes, 22 illustr., 8 graphiques.

*S. O. Finnie.*

Canada's land of the Midnigt sun. Natural History, New-York, vol. XXVIII, 1928, p. 353, 16 illustr. et 1 carte.

The Yukon Territory. Ottawa, 1926, 100 pages, 43 illustr.,  
1 carte.

*Louis-A. Bovet.*

En chasse au Yukon, Paris 1929, 125 pages, 1 carte,  
24 hors-texte et 7 dessins.

*Shortt et Doughty.*

Canada and its Provinces, vol. 22, Toronto, 1917 Pacific  
Province, p. 585 (Yukon) ; p. 639 (Terr. du N.-O.)

*Ministère de l'intérieur.* Ottawa (Publications du).

The North West Territories, 1930, 137 pages, 42 illustr.,  
3 cartes.

Canoe trips in Ontario, 1930, 14 pages, 12 illustr.

Canoe trips in Quebec, 1930, 16 pages, 7 illustr.

Liste des itinéraires en canot cartographiés.

Description de 4 itinéraires en canot avec 1 carte chacun.

La carte routière du Dominion en 4 feuilles au 1 : 2.000.000°.

*Bureau Fédéral de la Statistique, Ottawa.*

Annuaire au Canada pour 1929.

*Ministère de la Défense Nationale, Ottawa.*

Rapport sur l'aviation civile, 1930, 104 pages, 5 cartes,  
4 illustr.

*Ministère de la Voirie, Québec.*

Carte routière de la province de Québec, 1930, au  
1 : 1.430.000°.

*Ministère de la Voirie, Ontario.*

Carte routière de l'Ontario de 1930-31, au 1 : 1.235.000°

*Indicateurs de chemins de fer et de navigation :*

Canadian Pacific Ry, déc. 1930.

Canadian National Rys, déc. 1930.

Clarke Steamship Co. 1930.

Northern Fish Co. (Selkirk, Man.), 1930.

Hudson's Bay Co. (Mackenzie River Transport), 1930.

## CHAPITRE V

### LA VIE DES CHASSEURS.

Les chasseurs du Nord se distinguent nettement des chasseurs sportifs et des sédentaires. Le chasseur sportif, bien qu'il se rende parfois très loin hors de la civilisation, voyage avec des guides, vit dans un club confortable, recherche le gros gibier et surtout ne vend pas ses captures. Il chasse pour son plaisir. Celui que j'appelle le sédentaire se rapproche le plus du chasseur professionnel. C'est le colon qui chasse en hiver sur ses terres ou près de sa commune. Ses engins, ses modes de circulation et l'époque où il chasse sont les mêmes que ceux du chasseur professionnel. Ses résultats même sont aussi importants puisqu'il apporte sur le marché au printemps une bonne moitié des pelleteries en valeur absolue. Mais c'est un sédentaire, souvent un amateur, comparé au trappeur du Nord, blanc, métis ou indigène.

La qualité essentielle du chasseur professionnel est d'être un nomade. Les Blancs effectuent des migrations saisonnières, partent à l'automne et reviennent au printemps, sauf s'ils sont allés très loin au nord de la forêt boréale. Durant l'été, au retour du poste de traite le plus rapproché où ils ont vendu leurs prises de l'hiver, ils explorent les territoires à la recherche d'une « poche » de fourrures. Les Métis et les Indi-

gènes sont aussi des nomades ; ils se transportent en famille d'un terrain de chasse à l'autre, émigrent l'été près des postes de traite où ils trouvent à s'employer à divers travaux manuels.

*Le trappeur blanc.*

Voyons d'abord à l'œuvre le chasseur blanc qui effectue des migrations saisonnières. Il a son foyer en territoire colonisé. Il part au début de l'automne pour voyager en canot et remonter les rivières avant les premières gelées d'octobre. Car il a fort à faire avant l'ouverture de la chasse : trouver un bon territoire, bâtir sa cabane, s'y installer, préparer ses engins de chasse. D'ordinaire il s'associe un compagnon, ce qui est plus agréable, plus lucratif, d'une plus grande sécurité. Deux trappeurs couvrent ensemble plus de terrain, ils s'aident mutuellement et gagnent davantage qu'en travaillant séparément. Avant leur départ ils font divers préparatifs qui vont nous renseigner sur leurs modes de vie.

La chair de la plupart des animaux à fourrure n'est pas comestible. Les chasseurs emportent avec eux des provisions d'abord pour vivre en route, ensuite pour apprêter à leur campement les vivres qu'ils se procurent sur place : le gros gibier et le poisson. La liste des provisions diffère avec les individus et les lieux. Les quantités varient selon que le chasseur espère trouver sur place plus ou moins de gibier comestible. Voici une liste que cite Hogdson <sup>1</sup> et dont beaucoup de chasseurs tiennent compte :

| 500 livres de farine. |   |               | 100 livres de sucre. |   |        |
|-----------------------|---|---------------|----------------------|---|--------|
| 50                    | » | viande salée. | 10                   | » | thé.   |
| 50                    | » | haricots.     | 10                   | » | cacao. |

1. Trapping in Northern Canada, chap. I.

|                              |                             |
|------------------------------|-----------------------------|
| 10 livres de crème de tarte. | 50 livres de fruits séchés. |
| 6 » soda à pâte.             | 15 » sel.                   |
| 50 » riz.                    | 1 » moutarde.               |
| 50 » jambon ou bacon.        | 1/4 » poivre.               |
| 30 » pemmican.               | 1/2 » saccharine.           |

au total, 420 kilos.

Seul le pemmican\* est de fabrication indigène. Il est fait de viande de bison desséchée, réduite en poudre et saturée de la graisse du même animal. L'Etat en fabrique pour vendre aux chasseurs et donner aux Indigènes nécessiteux. On se sert du surplus des bisons des réserves. Voici comment les Indiens le fabriquaient. Ils faisaient sécher la chair du bison, soit au soleil ou mieux sur un feu de fumier de bison, allumé sur une peau étalée sur le sol. La viande était bien émiettée en la pilant avec une hache. On ajoutait une quantité égale de suif de bison, et on introduisait le mélange encore chaud dans un sac en peau de cet animal. Un sac de 50 kilos était appelé un « taureau ». On préparait pour les gourmets des « taureaux fins » en substituant la moelle de bison au suif et en ajoutant des cerises et autres fruits.

Les ustensiles de cuisine qu'emportent les chasseurs sont de préférence en aluminium, parce qu'ils sont plus légers et ne se rouillent pas. Ce sont des couteaux, fourchettes, cuillères, poêles à frire, bouillottes, théières, assiettes et autres vases. Ils ont aussi un poêle pliant avec fourneau et tuyau, deux haches, une grosse pour couper le bois et une petite pour dépecer leurs captures, un marteau, une pelle, des limes, des gonds de porte et même 250 grammes de mica en bloc pour faire des vitres aux fenêtres. Enfin 15 livres de clous, 250 grammes de broquettes, 12 livres de fil de cuivre pour prendre les lièvres et les lynx au collet, 20 douzaines de pièges d'acier, de la corde à ligne, des hameçons et appâts artificiels tant pour la

pêche que pour la chasse complètent leurs bagages.

Le chasseur a intérêt à se servir d'armes standardisées pour se ravitailler plus facilement en munitions. Il a deux carabines, l'une de calibre 30-30, communément appelée 303, l'autre plus petite du calibre 22. Il a d'ordinaire un fusil à deux canons du calibre 12 et porte un pistolet automatique, modèle Smith et Wesson.

Ses munitions pour 8 mois sont en moyenne les suivantes :

|       |            |                      |
|-------|------------|----------------------|
| 200   | cartouches | pour sa carabine 303 |
| 250   | —          | son fusil 12         |
| 300   | —          | son pistolet         |
| 1.000 | —          | sa carabine 22.      |

Le chasseur porte toujours des sous-vêtements de laine, même s'il voyage durant l'*été indien* \* en octobre, afin d'éviter les refroidissements après les portages \*. S'il se plonge dans l'eau froide pour pousser son canot, il est sûr que la laine séchera beaucoup plus vite. Il a des chemises de flanelle de couleur, des pantalons semblables aux culottes de cheval, mais plus épais, des bas « golf » et des souliers huilés ou des mocassins \*. Il porte de bons gilets de laine, un manteau court appelé *mackinaw* \*, dont il relève le large col sur ses joues par les tempêtes d'hiver. Il est coiffé d'un bonnet de fourrure, que les Canadiens-français appellent *casque à poil*. Chaque chasseur a deux paires de draps ; ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson sont, paraît-il, très chauds et inusables. Beaucoup de chasseurs ont une couverture de peaux de lapin de fabrication indigène. Les peaux sont découpées en lanières entrelacées d'une façon très lâche. Ce tissu fourré conserve admirablement la chaleur. Plusieurs emportent un sac de nuit, imperméable et fourré, dans lequel ils se glissent pour dormir.

Que les chasseurs ajoutent à ces bagages leur canot,

leurs raquettes à neige, leur tente de toile et pour certains leurs attelages de chiens et les traîneaux, ils se trouveront au départ en présence de 7 à 800 kilos de bagages.

*En route.*

Les chasseurs expédient leurs bagages le plus loin possible par fer ou par eau. Il n'est pas rare que des chasseurs voyagent encore durant 3 ou 4 semaines, après le point extrême d'où ils sont sortis de la civilisation. Ceux-là partent au début de septembre à la tombée des premières feuilles et n'atteignent leur territoire de chasse qu'au moment où les arbres ont complètement perdu leur feuillage. Ils suivent les routes décrites au chapitre précédent, effectuent de nombreux portages, couchent sous la tente.

Voyons comment nos chasseurs vivent en route. Le campement du soir est la chose la plus importante pour eux. Ils ont voyagé péniblement toute la journée et, ayant mangé froid, ne se sont guère arrêtés pour déjeuner. Ils ont besoin d'un repas chaud et d'un lieu bien sec pour dormir. Vers 5 ou 6 heures du soir, ils regardent sur les rives pour trouver un endroit surélevé, sec, bien boisé. Ils hissent leur canot sur la rive et inspectent les lieux. Ils ont assez d'expérience pour ne rien faire d'inutile. Ils suspendent leur tente entre deux arbres éloignés de 2 mètres à 2 mètres 50, ce qui leur évitera de tailler des piquets de suspension. Avant de ne rien déballer ils débroussaillent le terrain à la hache, aplanissent les inégalités du sol à la pelle. Une corde est solidement tendue à 1 mètre 50 du sol entre les deux arbres, on passe la toile de tente par-dessus et l'on fixe les extrémités au sol avec des pieux de 50 centimètres de façon à former un triangle isocèle avec le faite. Les pieux sont bien enfoncés dans le sol pour que la tente résiste aux bourrasques et averses de

la nuit. En face de la tente, ils construisent un foyer en pierres ou à l'aide de deux pièces de bois vert. On allume le feu avec des paquets d'écorce de bouleau et des branches résineuses de sapin ; on l'entretient avec de l'érable ou du bouleau pour avoir de bonnes braises pour la friture. En cas de mauvais temps, ce qui est fréquent à cette époque, on allume un grand feu pour se sécher. La tente est alors tendue d'un seul côté, l'autre grand ouvert regarde le feu qui sèche le sol. Les chasseurs se font des lits de branches de sapins sur lesquels ils placent leurs sacs de nuit. S'ils entendent hurler les loups et si ceux-ci semblent dangereux, ils entretiennent un grand feu toute la nuit et, de temps à autre, tirent un coup de fusil pour les disperser.

La navigation la plus pénible est celle en eau découverte par gros temps. Seule l'expérience de l'équilibre du canot et de la nature des vagues permet de traverser avec sécurité un lac dont les eaux moutonnent. Il faut en outre se méfier des bois flottants et des rochers à fleur d'eau. Si les pagayeurs vont trop vite avec le flot debout, ils risquent de plonger l'avant sous la vague. La manœuvre est encore plus délicate, s'il faut prendre les vagues de travers ; au moment de franchir la crête, il faut incliner le canot au sens contraire sous peine d'embarquer des paquets d'eau, puis vivement redresser son cap et pagayer fortement au creux de la vague pour ne pas reculer. Quand la mer vient droit en travers, elle est la plus dangereuse et c'est elle qui chavire peut-être le plus d'embarcations. Lorsque le canot est sur la crête, il faut se pencher de telle sorte qu'on présente au choc de la lame la moitié du fond et se redresser instinctivement. Il vaut mieux, par très mauvais temps, qu'un seul payage.

Lorsqu'ils approchent du territoire où ils veulent .



Habitation de trappeurs et cache de provisions.

Cliché Ministère de l'Intérieur, Ottawa.



Types de trappeurs.

Cliché Mariel Jean-Brunhes-Delamarre.



passer l'hiver, les chasseurs inspectent les rives, cherchent des empreintes, s'inquiètent du gros gibier, original, cerf ou ours, car s'ils peuvent en abattre un, ils auront de la viande fraîche tout l'hiver. Ils ne seront pas obligés, comme plusieurs, de vivre au début de canard sauvage et plus tard de maigres lapins et de poissons blancs.

### *L'installation du chasseur.*

Si les chasseurs peuvent trouver une cabane abandonnée, ils y logent après l'avoir réparée. Autrement, ils en construisent une en bois rond, très bien faite, d'une seule pièce, sur la terre battue. Le toit est de rondins plus petits recouverts d'une épaisse couche de branches de sapins en éventail, sur laquelle la pluie glisse. Cette cabane aura même deux ou trois fenêtres dont les vitres seront faites du mica apporté. On monte le poêle au milieu de la pièce, on fait une table, quelques bancs, un lit surélevé que des branchettes rendent moelleux. Les chasseurs construisent aussi une annexe, sorte d'abri le long d'un mur où les peaux seront empilées au froid. Outre leurs provisions de viande, les chasseurs font des provisions de bois de chauffage, bois durs et mous, qu'ils coupent et rangent le long de leur cabane. Ensuite ils s'occupent de savoir dans quelle direction ils tendront leurs pièges, et feront leur tournée hebdomadaire. Deux chasseurs couvrent en moyenne de 50 à 80 kilomètres le long d'une rivière ou d'une chaîne de lacs. Sur ce parcours (*trap-line*) ils construisent d'autres petites cabanes où ils couchent à l'occasion et des gardes-manger qu'on appelle improprement des *caches* \*. Ce sont de grandes armoires de bois rond, construites sur pilotis pour empêcher les chiens et les animaux sauvages d'y pénétrer. Ces *caches* de pro-

visions, qu'on ne peut guère dissimuler, se retrouvent dans tous les territoires inhabités du Nord, jusqu'au littoral arctique où les explorateurs, traiteurs et officiers de la Police montée en construisent spécialement. Les gens du Nord, trappeurs et indigènes, sont d'une grande honnêteté. Jamais ils ne pilleront une *cache*, ils n'y prendront que la nourriture dont ils ont un extrême besoin. Les *caches* ne sont dévastées que plus près de la civilisation ; ce qui n'est pas à l'honneur des prétendus civilisés.

Sur une tournée de 150 kilomètres les trappeurs tendront 3 ou 400 pièges qu'ils mettent une semaine à visiter. S'ils ont des chiens ils font la tournée en traîneau, autrement ils marchent à la raquette en tirant un traîneau chargé de leurs captures.

### *L'Indien.*

Tous les Indiens ne sont pas chasseurs. Ceux qui ont leurs réserves au milieu ou à proximité des territoires colonisés se livrent surtout à l'agriculture, et ceux des littoraux lacustres et océaniques se livrent à la pêche. Seuls les indigènes des bois sont des trappeurs professionnels. Si l'on en juge par le revenu total des Indiens, ces derniers ne sont pas les plus nombreux, car d'après les statistiques officielles, la chasse ne rapporte aux Indiens que 17 pour cent de leur revenu global <sup>1</sup>.

Que ces Indiens des bois soient les survivants des races algonquines ou athapascanes, que ce soient les Montagnais de la rive nord du Saint-Laurent, les Ojibways des rives du lac Supérieur, les Cris de la baie James, les Chipewans au nord de la rivière

1. Soit \$ 1.628.612, alors que le revenu global est de \$ 9.721.716. Ann. stat. du Canada, 1929, p. 999.

Churchill, les Couteaux-Jaunes sur la limite de la toundra ou ceux qui habitent la vallée du Mackenzie : Esclaves, Côtes-de-Chiens, Lièvres et Loucheux, tous ont des genres de vie semblables.

Les Indiens des bois sont essentiellement des nomades qui changent de *wigwam* \*, et transportent sans cesse leur *tépi* \* conique, soit à la recherche de nouveaux terrains de chasse, soit en été pour leur propre plaisir. A cette dernière époque, ils aiment à se réunir près des postes de traite ou au confluent d'agréables rivières et organisent des fêtes qu'ils appellent des *pâ-ouâ*. Nous connaissons leurs moyens de transport par le chapitre de la circulation. Retenons pour le moment qu'ils voyagent beaucoup moins chargés que ne l'est le trappeur blanc, car ils sont plus habiles que lui à se fabriquer sur place les objets dont ils ne s'encombrent pas.

Dès que les feuilles jaunissent, les familles se dispersent. Voyons les principaux objets qu'apportent les chasseurs qui disparaissent pour l'hiver dans la brousse. Au fond de leur canot, on verra des rouleaux d'écorces, rarement une tente de toile pour le campement, un traîneau à neige, des raquettes, des pièges d'acier, des marmites de fer, des vêtements et des couvertures de drap et de fourrures, chez les plus riches, des provisions dont ils ont connu l'usage au contact des Blancs : de la farine, du thé, du sucre, du tabac, des allumettes, etc...

L'Indien des bois est infatigable en canot. Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, il plante vigoureusement son aviron dans l'eau qui bouillonne derrière lui. Il se tient à genoux dans la « pince arrière » de son embarcation et cambre le torse d'un mouvement rythmique à chaque coup. Lorsqu'il voit l'eau blanche d'écume, il se dresse sur ses pieds, choisit son chemin sans hésiter, évite les roches, utilise les remous, manœuvre

avec grande maîtrise ; le moindre heurt à l'allure vertigineuse qui l'emporte signifie la perte de ses biens, même celle de sa vie. Il faut qu'un rapide soit bien mauvais pour qu'un Indien s'enfonce dans la brousse où manquent les pistes. S'il remonte un courant tumultueux, l'Indien, accroupi au milieu de son canot, tient dans chaque main une courte perche avec laquelle il « pique le fond ». Il serpente rapidement au milieu des tourbillons avec tellement d'aisance, qu'un blanc croit la tâche facile jusqu'à ce que, s'y étant essayé, il épuise ses forces à empêcher l'embarcation de redescendre.

Le chasseur indien est en outre un excellent marcheur en forêt. Il va sans hâte apparente, se glisse entre les arbres silencieusement, son dos fuit sous le feuillage. Un novice qui veut le suivre s'élance tout en sueur et à grand fracas ; il le perdra de vue, s'il s'arrête un instant. Pour bien marcher en forêt, il faut dépenser le moins possible d'énergie inutile, savoir choisir la place de ses pas, ne jamais buter, soulever sans hâte les branches devant soi. Si l'on trébuche, si l'on fonce à travers les broussailles, on s'épuise très vite. Certains Indiens sont doués d'une force physique remarquable malgré leur taille moyenne. S. E. White cite le cas d'un guide indigène qui porta en forêt un canot de 6 mètres et un sac de 25 kilos durant 4 heures et demie sans s'arrêter <sup>1</sup>.

Les Indiens qui circulent en forêt ont l'habitude de laisser sur les arbres des marques de leur passage et des indications utiles à ceux qui pourraient passer par là. Ils écrivent leurs messages avec un certain nombre de caractères phonétiques qui sont compris même des Indiens d'autres tribus de langue totalement différente. Ils emploient en outre certains signes

1. *La forêt*, p. 177.

conventionnels. Ils indiquent par exemple l'heure de leur passage sur une piste en enfonçant un bâton dans la direction des rayons solaires, la longueur de la route à suivre avec des bâtons croisés, la quantité de provisions nécessaires en suspendant à une branche un petit sac de gravier plus ou moins rempli. Pour indiquer la longueur de la route, les bâtons sont croisés de manière à former un triangle rectangle avec le sol. On en plante un verticalement et l'autre obliquement. La distance sera d'autant plus grande que le bâton oblique croise l'autre plus haut. En somme, on estime la durée du voyage (car dans la brousse on compte non en kilomètres, mais en heures de marche) d'après la grandeur relative du triangle.

L'honnêteté des chasseurs indiens est en général très grande. Ils se gardent bien de violer les lois de chasse qui règnent entre eux. Chacun ne tend des pièges que sur le territoire qui lui est assigné, légué ou vendu par ceux de sa race. Il sait qu'on ne doit pas braconner chez les voisins, ni piller une *cache* \* de provisions. Les mêmes règles valent pour les Blancs qui vivent en contact avec eux. En cas de délit, le coupable pourrait payer de sa vie ; on en connaît des exemples. C'est la loi du sang qui, hors de la civilisation, reste en vigueur.

Les Indiens désignent par *wigwan* \* le lieu où ils établissent leur campement, et par *tépi* \* la tente sous laquelle ils habitent. Le *tépi*, de forme conique, est bâti d'un assemblage de perches plantées en cercle à la base et qui se rejoignent par le haut, attachées avec des courroies à 50 centimètres du bout. La charpente est recouverte en été d'un revêtement d'écorces de bouleau apposées en pelure d'oignon du bas vers le sommet. Le revêtement est double en hiver et l'interstice rempli de branches et de mousse ; il existe en été une ouver-

ture au sommet du cône. Elle sert à la ventilation et à chasser la fumée qu'on fait à l'intérieur contre les moustiques. L'Indien se contente parfois d'un simple abri fait d'une paroi oblique en face de son feu. C'est un mode temporaire de campement lorsqu'il visite ses pièges.

Le costume de l'Indien est de plus en plus copié sur celui du trappeur blanc. Au village civilisé qu'il fréquente, l'Indien achète des chemises, des bas, des pantalons et une « capote » de laine, dite de la baie d'Hudson qu'il porte sur ses épaules en hiver. Il s'entoure la taille d'une ceinture rouge fléchée, qui est une importation des anciens *coureurs-de-bois* \*. Les seuls articles de sa fabrication (et encore plusieurs en achètent) sont ses mocassins \* en peau d'orignal, ses mitaines en cuir souple de caribou, son casque en fourrure de castor ou de vison.

### *Modes de chasse de l'Indien.*

Tous les Indiens n'ont pas les fusils de chasse les plus modernes. Beaucoup sont encore munis d'un vieux fusil de contrebande, engin archaïque, dont le canon ressemble à un tuyau à gaz et est attaché à la crosse par des anneaux de cuivre. C'est un fusil à poudre et à baguette, qui a le seul mérite de ne jamais se détraquer. On ne s'étonne pas que l'Indien soit mauvais tireur. Mais en revanche, il connaît la forêt dans tous ses détails. Il voit très vite le gibier parce que ce dernier diffère de la verdure. La vue, l'ouïe et même l'odorat du chasseur indien sont très développés. Une tache qui est brune au lieu d'être verte, un miroitement singulier, une lueur dans la pénombre de la forêt est un changement produit par un animal qu'il identifie sans tarder. Il s'arrête, colle l'oreille par terre, et annonce le pas d'un animal. Il renifle sous le

vent et contrôle par l'odorat la perception de ses autres sens. A la poursuite d'un caribou, il colle le nez aux empreintes, se relève en disant : « *Ah-Téek*, une heure », puis, « *Ah-Téek*, un quart d'heure », enfin, « *Ah-Téek*, derrière la colline <sup>1</sup> ». Il approche du gibier avec autant d'astuce que l'animal met à se défendre. Il rampe sur le sol sans faire craquer les branches, ni même faire frémir les herbes. Il ne tire que s'il est assuré d'atteindre sa proie. Il ne tue que pour ses besoins, prenant ainsi exemple dans la nature : il voit *Me-en-gan*, le loup, faire sa proie, d'*Amik*, le castor. Il considère les animaux non comme des êtres inférieurs, mais comme ayant une organisation sociale différente de celle de l'homme. S. E. White, dans son livre sur la forêt, parle d'une coutume curieuse des Cris. « Le chasseur ne tuera pas un ours, sans revêtir sa tenue de gala, ni assurer sa victime en une courte harangue que l'affaire est de pure nécessité, qu'il n'a aucune hostilité personnelle envers lui et qu'en tous cas l'ours sera beaucoup mieux dans l'Au-delà <sup>2</sup>. »

Les méthodes de piégeage des Indiens sont à peu près les mêmes que celles des Blancs dont la description vient à la fin du chapitre. L'usage des flèches semble abandonné. D'ailleurs, la chasse à l'arc n'a jamais été très efficace chez les Indiens des bois. Leurs instruments étaient grossiers et avaient une portée relativement faible, guère plus de 25 mètres. Les Indiens des plaines et les Esquimaux lançaient leurs flèches avec habileté jusqu'à une centaine de mètres. Un mode de chasse indien adopté par les Blancs consiste à construire des assommoirs (*deadfalls*) pour les gros gibiers. L'Indien installe une fermeture en guilotine en face d'un tronc d'arbre creusé ou d'un trou

1. S. E. White, ouv. cité, p. 167.

2. Ouvrage cité, p. 185.

dans le sol. Une lourde pièce de bois tombe sur la nuque de l'animal qui, alléché par une proie fixée dans la cavité, remue le léger cran d'arrêt soutenant la trappe meurtrière. Cet engin est surtout utilisé pour la chasse à l'ours. L'Indien avant d'avoir des pièges d'acier se servait pour chasser le castor d'un abri incliné dont le toit de branches et d'écorces s'appuyait d'un bout sur le sol, de l'autre sur des pieux de 50 à 60 centimètres. L'entrée se trouvait entre les deux pieux du centre assez rapprochés pour n'admettre que la moitié du corps de l'animal. L'appât était disposé sur un bâton carré retenant en équilibre une lourde pièce de bois que le moindre choc faisait tomber sur la tête de l'animal.

En somme, l'Indien des bois, malgré sa médiocrité de tireur et quelques modes de chasse périmés, est encore le trappeur qui apporte sur les marchés les plus belles fourrures, grâce à son adaptation naturelle au milieu. Notons cependant qu'il n'est question ici que des Indiens supérieurs. On en trouve à la limite des régions colonisées qui chassent misérablement le long des voies ferrées. Beaucoup d'Indiens sont imprévoyants. Les sociétés de traite leur avancent des vivres pour des sommes de deux ou trois cents dollars. Jamais, paraît-il, ces sociétés n'ont laissé dans la misère, sans nourriture, une famille indienne nécessiteuse. Cependant, il pourrait y avoir de la part de ces sociétés une tendance à l'exploitation, c'est ce que note un géographe américain, Russel Smith, dans sa Géographie de l'Amérique du Nord. « C'est ainsi, dit-il, qu'on tient plus d'un pauvre Indien en dette durant des années, sous une sorte de joug guère différent du joug espagnol en Amérique du Sud. <sup>1</sup> »

1. Russel Smith, *North America*. Londres, 1924, p. 400.



Types de chasseurs esquimaux.  
Cliché Ministère de l'Intérieur, Ottawa.



*L'Esquimau.*

On distingue généralement trois groupes d'Esquimaux, ceux de l'Ouest, ceux du Centre et ceux du Groënland. Les Esquimaux qui peuplent le Nord du Canada se rattachent tous au groupe du Centre sauf les tribus du delta du Mackenzie qui appartiennent au groupe de l'Ouest.

Du golfe du Couronnement au Labrador, on trouve six tribus d'Esquimaux centraux : ceux du Cuivre, les Nitsiliks, les Caribous, les Igluliks, ceux de la Terre de Baffin et ceux du Labrador. Leur nombre, difficile à évaluer, est d'environ 7.000. Ce sont des nomades dont la vie est basée sur la chasse du caribou. Leurs seules habitations sont la hutte de neige et la tente d'été. Ils sont très versés dans l'art de travailler les peaux, faire des traîneaux, découper la neige. Le kayak \* servait chez eux à chasser le caribou à la nage. Leur culture matérielle est surtout continentale. Ce n'est que récemment, sous l'influence des baleiniers, qu'ils se sont mis à la chasse des mammifères aquatiques. Cependant les tribus du Labrador et de la Terre de Baffin se rapprochent davantage des modes de vie des Esquimaux groënlandais : ils chassent les mammifères aquatiques, connaissent l'umiak \*, ont des habitations d'hiver permanentes.

La tribu qui semble la plus caractéristique des Esquimaux centraux est celle des Igluliks, qui vivent au nord-ouest de la baie d'Hudson entre l'anse Chesterfield et le nord de l'île de Baffin. Sa civilisation matérielle fut bien étudiée durant la cinquième expédition Thule dirigée par Knud Rasmussen de 1921 à 1924. Therkel Mathiasen nous donne dans son rapport une excellente idée de leurs modes de vie.

Chez les Esquimaux du Centre l'année est partagée

en deux : 1° Durant la dernière partie de l'été et en automne, ils chassent principalement le caribou, pêchent çà et là la truite et le saumon, durant la première partie de l'hiver, ils travaillent les peaux. Leurs établissements sont alors fixés à l'intérieur du pays et sur les points de la côte où passe le caribou. 2° Durant la seconde moitié de l'hiver, en janvier et février, ainsi qu'au printemps et au début de l'été, ils chassent les mammifères aquatiques et le renard polaire. Ils habitent alors sur les îles, les caps ou sur la glace elle-même.

*Modes de chasse des Esquimaux.*

Ils se servaient autrefois d'arcs et de flèches, aujourd'hui, tous les chasseurs sont pourvus de fusils. Ils partent en famille, par groupe de deux ou trois, voyageant à pied avec des chiens porteurs, et n'emportant que le strict nécessaire : une tente, une couverture de nuit, une petite lampe, des fusils et des munitions, des couteaux à dépecer, une boîte à outils contenant des couteaux, des mèches, et un rabot, enfin des pipes et du tabac, quelquefois une ligne à pêcher. Rendu sur les lieux, on établit le campement, et les jeunes gens partent à la chasse. Ils poursuivent le caribou jusqu'à portée de fusil par un vent favorable en rampant à travers les rochers ou sur la neige. En été, la couleur du terrain rend l'approche plus facile ; les animaux se méfient moins parce qu'ils ont de la nourriture en abondance et ne sont pas importunés par les loups. Mais en hiver, sur un terrain plat, la chasse devient très difficile, impossible par temps calme, car le bruit des pas s'entend de trop loin. C'est alors que les Esquimaux souffrent de la faim, s'ils n'ont pas rempli leurs *caches* \* en été.

Le mois de septembre est le meilleur. Les chasseurs

connaissent les routes suivies par le troupeau migrateur et chassent à l'affût. Le fusil a fait disparaître la chasse en kayak \* du caribou à la nage. Les hommes écorchent l'animal avec une adresse étonnante. Munis d'un couteau à deux tranchants, ils ouvrent le ventre, enlèvent les entrailles et le cœur, dépouillent l'animal de sa peau, coupent la tête, enlèvent les nerfs et les os qui contiennent la moelle, coupent la rouelle, les cuisses et les épaules. Ils font d'abord cuire les parties grasses autour de l'épine dorsale, du sternum et des côtes. On recueille aussi le sang. En 20 ou 30 minutes, l'animal est dépouillé, découpé, prêt à mettre cuire ou à donner aux chiens. Une famille esquimau a besoin d'un grand nombre de caribous. Huit peaux sont nécessaires pour vêtir un adulte. Mathiassen cite en exemple un établissement de 14 adultes, 5 enfants et 40 chiens, auxquels les provisions de cent caribous furent insuffisantes du 25 novembre au 5 février.

Les Esquimaux ont aujourd'hui des pièges d'acier que leur fournissent les commerçants de fourrures, et qu'ils utilisent de la façon décrite plus loin. On trouve cependant des méthodes anciennes dont voici quelques exemples :

L'*umipeg* est une construction rectangulaire en pierres plates dont l'intérieur est juste assez large pour laisser entrer un renard. On attire la victime à l'intérieur par un appât approprié. Une dalle suspendue par une corde tombe et bouche l'entrée dès que la moindre secousse ébranle l'intérieur de l'édifice.

Le *kaniag* est un assommoir. Un morceau de glace d'un mètre par 1 mètre 50 et 40 centimètres d'épaisseur est maintenu incliné par un bâton vertical. L'appât est attaché au bâton, et l'animal en le tirant est écrasé par le lourd bloc de glace.

L'*uvdlasaut* est une tour en forme de cône tronqué ayant deux mètres à sa base et autant de hauteur, dont

le toit est fait de dalles mobiles et glissantes. L'animal attiré par l'appât placé à l'intérieur, glisse et ne peut remonter.

Les mêmes pièges servent à capturer le loup qui est, en plus d'un ennemi dangereux, un rival de l'Esquimau à la chasse du renard et du caribou. Le chasseur a trouvé plusieurs autres moyens ingénieux de s'en débarrasser. Il prépare un faisceau de baleines qu'il tend fortement à l'aide de lanières et qu'il enduit de graisse et de viande. Les baleines en se relâchant perforent l'estomac de l'animal. Le chasseur plante son couteau dans la glace, la pointe en l'air, et l'entoure de neige ensanglantée. Le loup en léchant le sang se coupe la langue, et peut saigner jusqu'à sa mort. Il arrive au chasseur de mettre des débris de verre dans ses appâts, ou bien encore il construit un petit *iglo* \* dont les parois sont très minces avec, à l'intérieur, son couteau planté la pointe en l'air. Le loup saute sur le toit où se trouve l'appât, passe en travers et tombe sur l'arme.

La chasse au bœuf musqué était autrefois une chasse relativement facile. Un troupeau attaqué se plaçait en cercle sans bouger, les mâles faisant face à l'ennemi. Le chasseur abattait les bêtes sous ses flèches. Plus tard, l'introduction du fusil hâta l'extermination à peu près complète de ce ruminant des terres polaires.

L'ours polaire est devenu très rare. On le poursuit en traîneau ; dès qu'il est repéré on envoie 3 ou 4 chiens l'amuser durant que les chasseurs accourent avec leurs armes. Avant le fusil on utilisait la lance à caribou. L'Esquimau chasse le glouton au fusil pour sa fourrure et pour se débarrasser d'un voleur de provisions renommé. Les femmes et les enfants chassent les lièvres, les hermines et les marmottes au nœud coulant ou à coups de bâton.

Les Esquimaux du Centre chassent les animaux marins avec des engins primitifs sans avoir l'habileté très grande des Esquimaux de l'Ouest et du Groënland. Ils se servent pour le phoque du harpon (*mang*), d'un investigateur (*sikuarsuick*), d'un détecteur (*quaip-gataq*), d'un crochet (*niksik*).

Le harpon est une tige ronde de fer d'un mètre 40 avec une poignée en bois de caribou. Une pièce de bois de 60 centimètres est reliée à la tige par des lanières. La pointe du harpon est une petite lame de fer incrustée dans une pièce d'ivoire ou d'os et surmontée de plusieurs épines. Cette pointe est fixée temporairement au bout de la tige de fer et retenue par une courroie solide. Car la tige du harpon ne sert qu'à enfoncer la pointe, et la courroie retient l'animal blessé. Le chasseur repère avec son chien les trous sur la banquise où le phoque vient respirer. Il se sert de son investigateur pour connaître la forme du trou, sa grandeur et pour savoir si le phoque y est venu récemment. Le détecteur planté dans le trou indiquera la venue du phoque. A défaut de cet instrument, il bourre l'orifice de duvet que le souffle de l'animal fait voler en l'air. Au moindre signe, il enfonce à deux mains son harpon dans le trou. S'il ne tue pas l'animal du premier coup et qu'il a enfoncé la pointe sous la peau, il laisse aller l'animal sous la glace jusqu'au bout de sa courroie et le ramène peu à peu. Il lui donne le coup de grâce, le hisse sur la glace et le traîne en l'attachant par la mâchoire inférieure jusqu'à son traîneau. S'il chasse au bord d'une crevasse, il guette le phoque en regardant venir le courant. Aux premières glaces, l'homme s'enveloppe les pieds de peau de lapin et ne marche que lorsque l'animal fait du bruit en respirant. Au printemps, il peut tirer au fusil ceux qui se chauffent au soleil sur la banquise, et si plusieurs chasseurs réussissent à s'interposer entre les phoques et l'eau, ils

les forcent à gagner la terre où ils les tuent à coups de bâtons. C'est ainsi que les chasseurs russes et américains en ont fait des hécatombes aux îles Aléoutiennes. Aujourd'hui, on chasse très rarement le phoque en kayak \*.

On se sert pour le morse d'un harpon semblable au précédent quoique plus long, d'une corde de 30 mètres et d'une lance de bois renforcée d'une pointe de fer ou d'ivoire. Il faut être plusieurs sur le bord de la glace pour chasser le morse. On a soin de fixer l'extrémité de la corde à un pieux enfoncé dans la glace, car l'animal peut entraîner les chasseurs ou s'enfuir avec l'arme qui l'a blessé. On approche la victime du bord pour la tuer avec la lance. On ne se sert d'armes à feu qu'à bord d'une baleinière. Lorsqu'on a tiré sur le morse, on le harponne aussitôt pour l'empêcher de couler. Il est rare qu'on harponne un morse sans blessure de peur qu'il ne fasse chavirer l'embarcation.

Le partage des produits de la chasse se fait selon des règles strictes ; le chasseur qui a le premier blessé la victime aura les meilleures parties de la peau et de la chair.

### *L'habitation des Esquimaux.*

*Iglô* \* et *qutdleq* \*, la hutte de neige et la lampe, sont deux inventions de l'Esquimau, adaptations si ingénieuses au climat rigoureux que les explorateurs qui, en hiver, n'ont pas su les construire, ont payé de leur vie ce manque d'adaptation aux conditions naturelles du milieu. Les deux types principaux d'habitations sont l'*iglô* \* en hiver, la tente de peaux en été. Nous verrons ensuite quelques types intermédiaires.

Pour l'*iglô* voici comment procède le constructeur. Il prend ses matériaux dans un amas consistant de

neige homogène. Il sort d'un étui son *pana*, couteau à neige, long de 50 centimètres, autrefois en os de caribou, aujourd'hui fait d'une lame d'acier à laquelle il ajuste un manche. Il découpe avec soin des blocs de neige de taille égale, en leur donnant une forme légèrement concave. Après avoir posé la première rangée en un cercle de 3 mètres de diamètre, il taille ses blocs à l'intérieur et les dispose en spirale, ayant soin de biseauter les angles de telle sorte que le dernier bloc au sommet du dôme soit horizontal. Un homme habile construit son *iglô* en une heure et demie. Pour boucher les trous il répand de la neige fine au-dessus avec une pelle à neige, qui est un assemblage de 3 planches avec des lanières, ou une double peau de phoque tendue entre des bois de caribou en fourchette. Il perce dans le toit un trou pour la ventilation, dans le côté une ou plusieurs fenêtres qu'il bouche avec de la glace d'eau douce. Plusieurs tribus garnissent l'intérieur de leur *iglô* en peau de phoque, qu'elles suspendent à l'aide de courroies passées entre les blocs de neige et retenues à l'extérieur par des bâtons. On a soin alors de coudre les membranes animales vis-à-vis des fenêtres. Pour les habitations d'assez longue durée, on construit plusieurs huttes qui communiquent ensemble et n'ont qu'une sortie. L'*iglô* est froid au début, mais bientôt il se forme sur les murs une couche de glace qui reflète la lumière et la chaleur de la lampe. On l'abandonne lorsqu'il est devenu trop sale ou lorsque l'eau ruisselle le long des murs et dégoutte au bout des glaçons. Voici d'après Mathiassen la température d'un grand *iglô* dans lequel 4 lampes brûlaient alors qu'il faisait  $-34^{\circ}$  à l'extérieur : sur le plancher  $-6^{\circ}$  ; sur la couche  $-3^{\circ}$  ; à hauteur de la tête  $+1^{\circ}6$ .

Du printemps à l'automne les Esquimaux vivent sous la tente. Plusieurs ont maintenant des tentes de toile ; beaucoup cependant préfèrent leurs anciennes tentes de

peaux qui conservent mieux la chaleur aux premières gelées d'hiver. La structure est faite de perches de bois disposées soit en cercle soit en rectangle mais toujours autour d'un poteau principal. On le recouvre du *tupeg* \*, d'une couverture faite d'une dizaine de peaux de caribou ou de phoques dont la fourrure est à l'extérieur. On fixe les pans au sol avec des pierres. Les Esquimaux ont parfois des portes de bois dont ils se servent également pour leur *iglô*.

On trouve chez les Esquimaux d'autres habitations, telles que le *qarmat*, maison rectangulaire dont les murs sont faits de roches, de terre, d'ossements ou entièrement de blocs de glace et recouverte d'un *tupeg* \* ; l'abri que le chasseur de caribou fait pour une nuit d'un amas de pierres recouvert de deux peaux ; enfin la maison de bois, plus récente, dans laquelle beaucoup d'Esquimaux habitent autour des stations où sont installés les Blancs. Ce dernier mode de logement ne leur est guère favorable, car ils n'ont pas le minimum de propreté indispensable à une habitation permanente.

Pénétrons à l'intérieur de l'une quelconque de ces habitations. On y voit, soit au centre soit autour, une plateforme faite d'un amas de pierres ou de neige servant à la fois de siège, de table et de lit. On la recouvre de mousse, de branches de bruyère ou de bouleau nain et de deux ou trois rangs de peaux. Les meilleures fourrures servent pour le lit. Les Esquimaux dorment nus. Toute une famille s'enfouit dans un sac fait de plusieurs peaux de caribou le côté poil à l'intérieur. Ce sac ouvert d'un côté se rétrécit au fond, où l'on place des fourrures douces et chaudes pour les pieds ; le bord est orné de franges qui recouvrent le cou des dormeurs.

La lampe (*qutdeleg* \*) est un vase plat en forme de croissant, taillé dans un bloc de stéatite (pierre à savon) de 80 centimètres par 35 et 4 de profondeur. On en

fabrique maintenant avec une feuille de fer. On place la lampe sur trois bâtons enfoncés dans la plateforme, un petit récipient recueille en dessous les gouttes de graisse qui coulent. Le combustible est de la graisse de phoque fermentée, visqueuse ou solide. La mèche est faite de mousse finement hachée avec l'*ulo*\* dont on fait des petits tas sur le bord de la lampe. On allume le nombre de tas qu'on veut, et on les étend avec des mouchettes (*tarqut*) pour avoir une flamme continue. Si la bande de mousse est homogène la flamme brûle sans fumée. Pour cuire assez de viande de caribou pour 4 hommes on allume 40 centimètres de mèche durant deux heures. Au-dessus de la lampe se trouve un chevalet de bois destiné à soutenir les plats, et plus haut une grille en lanières pour étendre et sécher les vêtements durant la nuit.

Les Esquimaux ne fabriquent plus tous leurs ustensiles comme autrefois. On trouve encore des tasses en corne de bœuf-musqué, des seaux en peau de phoque et quelques outils dont voici les principaux : la mèche à percer, la mèche à arc, car l'Esquimau ne se sert pas d'une mèche à main. Cet outil se compose d'un arc dont la corde a 30 centimètres, d'une mèche de fer avec un manche en bois rond et d'une douille d'ivoire ou de corne dans laquelle vient s'ajuster le bout du manche. L'ouvrier tient la douille entre ses dents, enroule la corde de l'arc autour de la mèche, tient la pièce à perforer de sa main gauche, anime de sa droite l'arc d'un mouvement de rotation ou de va et vient. L'*ulo*\* est le couteau dont se sert la femme pour dégraisser et couper les peaux, hacher la mousse et le tabac, tailler les blocs de glace et les morceaux de bois. Il est fait d'une poignée de bois ou d'os à angle droit avec une hampe et une lame de fer. La lame fixée à la hampe par 3 rivets est en forme de croissant. Des grattoirs de forme diverses, selon leur usage, sont en pierre (schiste noir),

en os (omoplates) ou en fer avec une poignée de bois ou de corne.

*Le vêtement et la nourriture des Esquimaux.*

En hiver, les Esquimaux portent des vêtements de peau de caribou. Ils ont deux gilets, celui de l'extérieur étant surmonté d'un capuchon, deux paires de pantalons et de bas, des bottes et des mitaines. Les vêtements extérieurs ont la fourrure en dehors. Ceux de dessous sont fourrés à l'intérieur. Ils laissent leurs vêtements de dessus au froid dans l'anti-chambre de l'*iglô*\* pour ne pas les tremper. En été, ils ne portent que leurs sous-vêtements d'hiver ou d'autres en peau de phoque plus résistants à la pluie. Les femmes sont vêtues à peu près comme les hommes. Les seules différences sont dans la coupe et les ornements plus variés ainsi qu'un sac au dos du gilet pour porter les bébés. Dans les vastes plaines arctiques on éprouve au printemps le besoin de se protéger la vue contre le rayonnement trop vif du soleil sur la neige. Les indigènes fabriquaient autrefois des lunettes faites d'une ou deux pièces de bois perforées de trous en forme d'amande. Ils portent maintenant des verres colorés.

Les Esquimaux se nourrissent surtout de viande. La chair de caribou est celle qu'ils préfèrent. Ils la mangent parfois gelée en hiver et crue en été, mais le plus souvent, ils la font cuire dans sa graisse ou dans l'eau. Les morceaux circulent de bouche en bouche ; de même le bouillon est bu dans les tasses à la ronde. Le caribou, dont on a fait des provisions en été, se mange faisandé en hiver. La chair de l'ours est celle qu'ils estiment le plus ensuite, ils la mangent cuite ou gelée. Ils aiment celle du morse faisandée, celle du phoque cuite ou crue ; ils mangent la truite et le saumon, ces deux poissons seulement, frais, séchés ou crus. Le repas principal a

lieu le soir, c'est d'ordinaire le seul de la journée. Les Esquimaux ne fumaient pas avant de connaître les Blancs. L'Etat canadien punit sévèrement tout trafic de liqueurs alcooliques avec eux.

Depuis leur contact avec les Blancs, explorateurs, baleiniers, commerçants de fourrures, les Esquimaux ont subi plusieurs modifications dans leurs modes de vie ; changements qui ne sont guère à leur avantage, puisqu'autrefois ils subvenaient seuls à leurs besoins et que maintenant des rapports souvent précaires avec la civilisation leur sont devenus nécessaires. D'autre part, ils sont restés très imprévoyants, détruisent plus vite le gibier avec les armes à feu, offrent une moindre résistance physique aux maladies infectieuses. L'État les protège autant qu'il le peut. Mais si ces indigènes venaient à disparaître, ce serait grand dommage pour la terre qu'ils habitent, car les Blancs ne sont pas prêts à peupler les régions polaires et à les remplacer.

### *Le piégeage.*

Le piégeage commence après la tombée des premières neiges persistantes à la fin d'octobre. De là jusqu'à Noël, on fait les meilleures captures des animaux de la famille des belettes : visons, loutres, putois, martres, pécans, hermines et blaireaux, ainsi que des renards, des loups et des lynx. La fourrure de ces animaux est alors dite *prime* \*, de première qualité. Au premier de l'an, les chasseurs blancs se donnent deux jours de réjouissances ; ils consomment quelques mets délicats qu'ils ont apportés, fument des cigarettes et boivent des spiritueux. Ceux qui ne sont pas trop éloignés vont au poste de traite vendre leurs pelleteries et chercher du courrier.

En janvier et février, la neige est plus abondante, le gibier sort moins, la circulation est plus pénible pour

les chasseurs et les pièges s'enfouissent sous la neige. C'est une époque de ralentissement durant laquelle on empoisonne le loup, car, ayant faim, il se précipite avec moins de prudence sur les appâts mortels. On chasse aussi les lynx au collet avec un fil de cuivre à un mètre du sol. En mars le froid diminue. Les peaux sont moins bonnes ; elles sont blues, dites *unprime* \*. Le trappeur fait ses dernières rondes. Il commence bientôt la chasse du rat musqué et du castor dont la fourrure n'est bonne qu'au printemps. A la mi avril, après la débâcle, le chasseur civilisé se charge de sa précieuse cargaison et revient vers son foyer. L'Indien des bois se dirige vers son village de la réserve ou va planter son *tépi* \* près d'un établissement civilisé. Le rendement de chaque chasseur est très variable et dépend de son habileté, de la richesse de son territoire, des conditions de climat et des prix du marché de ses fourrures. Certains gagnent 100.000 francs et considèrent comme mauvaise une saison qui rapporte 50.000. Il faut dire que ceux-là ont de 25 à 30.000 francs de frais d'équipement et de voyage.

L'emploi judicieux des appâts suppose de la part du chasseur la connaissance exacte des empreintes des bêtes pourchassées. Le chasseur tire une foule de renseignements de l'étude des traces ; il sait quel animal est passé là, depuis quand, si c'est un mâle ou une femelle, s'il fuyait ou s'il poursuivait une proie. Le chasseur dispose sur les empreintes deux espèces d'appât qu'il ne faut pas confondre : l'appât naturel, qui est une portion de l'aliment que préfère l'animal pourchassé, placé autour ou sur le piège tendu et l'appât artificiel, qui est un mélange liquide destiné à reproduire une odeur qui attire l'animal, répandu autour du piège et sur les empreintes parfois jusqu'à de grandes distances. Un bon chasseur sait préparer lui-même ses appâts. D'entre ceux vendus dans le commerce, peu

sont bons, beaucoup sont indifférents aux bêtes, quelques-uns les éloignent.

Le chasseur sait que les putois pillent les basses-cours, et qu'il faut les prendre avec de la volaille, des œufs gâtés, du poisson fumé, à défaut du rat musqué et des souris lemmings. Il sait que le rat musqué est un végétarien auquel il faut offrir des pommes, des carottes, navets, betteraves et choux. Pour piéger ou empoisonner le loup, grand carnassier, il se sert de viande de cheval ou de bœuf, de volaille, lapin et même de porc. Aux belettes, le chasseur donne de la viande saignante, viande de volaille, perdrix, lapins ou rats musqués. Le vison est très friand de truite, mais à défaut le chasseur utilise du lapin, du rat musqué ou de la volaille. Le renard a le goût fin, il faut lui servir du lapin, des volailles, du rat musqué, rarement du poisson. Les martres aiment aussi le lapin, la perdrix, les rats musqués ; on peut les prendre avec les œufs d'oiseaux. On chasse le pécan avec les mêmes appâts que pour les martres. Le chasseur se débarrasse de son plus grand ennemi, le glouton, qui lui vole ses captures, à l'aide de son fusil. Il prend le castor au printemps avec simplement des rondins couverts de leur écorce de bois vert et tendre. Pour chasser la loutre, le chasseur se sert uniquement de truite. Le chat sauvage et le lynx se font attraper avec des lapins, des perdrix et des oiseaux. Enfin, l'ours veut de la viande fraîche et des desserts, du miel ou des pommes.

Durant l'hiver, la plupart des appâts naturels gèlent, se gâtent rapidement et ne peuvent attirer l'animal que d'une faible distance. Les chasseurs se servent toujours de liquides odoriférants, qu'ils répandent sur les empreintes et au-dessus du piège. Ces appâts artificiels sont faits d'ingrédients propres à flatter le flair des animaux. En voici un employé sur les pistes (*trail scent*) ; c'est un mélange d'un demi-litre d'huile de

poisson et de 180 grammes d'huile d'anis. Le chasseur obtient son huile de poisson en laissant fermenter des morceaux de truite dans une bouteille à la chaleur du soleil ou du poêle. Souvent il ajoute au mélange le musc du rat ondatra, contenu dans les glandes de cet animal et que le chasseur conserve dans l'alcool.

Voici une recette pour les carnassiers, putois, martres, visons et pécans. On mélange huit portions d'huile de canard, fabriquée comme l'huile de poisson, une portion d'huile de ricin, une autre d'huile de rhodium, trois portions de miel, deux d'alcool (rhum ou whisky) et le musc de six rats ondatras. La même recette sert pour les renards et les loups. On n'a qu'à remplacer la portion d'huile de rhodium par de l'huile de vélar et ajouter quatre œufs gâtés. Une bonne recette pour les castors et les rats musqués est la suivante : on mélange quatre portions d'huile d'olive avec autant d'alcool, on ajoute deux portions de jus de fenouil, une d'huile d'anis, une de miel de sarrazin (blé noir), une d'huile de ricin et on arrose de plusieurs glandes de rats ondatras. Enfin, le chasseur a besoin de graisser ses pièges pour les empêcher de rouiller. S'il le fait avec de l'huile ordinaire, il est assuré d'éloigner le gibier. Il emploie un corps gras liquide obtenu en mélangeant 3 kilos de suif fondu avec un demi-litre d'huile de ricin, et un litre d'huile d'anis.

### *Les pièges et les manières de s'en servir.*

Tous les chasseurs utilisent le piège d'acier. Il se compose essentiellement d'une mâchoire qui se referme subitement à la moindre pression sur un petit levier, qui, dégagée de son cran d'arrêt, met en jeu le ressort fortement tendu. Le piège est attaché par une chaîne plus ou moins longue à un pieu enfoncé dans

le sol. Le piège d'acier fut inventé, paraît-il, il y a plus de 80 ans, par un Américain, Sewell Newhouse. Verrait-on ce mode de chasse devenir prohibé ? C'est le but de l'*Anti-steel trap League*, une ligue américaine qui en veut l'abolition, parce que le piège d'acier est une cruauté indigne du xx<sup>e</sup> siècle. Le *Biological Survey* de Washington n'est pas de cet avis. Des expériences ont prouvé que plus on descend dans l'échelle des êtres vivants, plus est limité le siège de la souffrance dans le cerveau et plus est grande la part des réflexes. Or le réflexe n'implique pas la souffrance. On a consulté à ce propos un vieux trappeur Ojibway dont voici la réponse :

« Indien, orignal, vison, lynx, tous pareils. Tous trouvent la vie dure, tous ont froid, gèlent parfois, se font tuer un jour. Aucun ne meurt facilement. Qu'on les prenne au piège, que le froid les transperce, qu'ils périssent dans la lutte, que les plus forts les dévorent, c'est tout pareil ; rien n'est doux dans la brousse <sup>1</sup>. »

La mort naturelle n'existe pas pour les animaux sauvages. Le piège est encore le mode le moins cruel, car le froid engourdit et tue rapidement la victime. La plupart des trappeurs visitent leurs pièges tous les deux jours.

Les modes de piégeage varient selon le lieu, le climat et l'animal pourchassé. Passons en revue les principaux animaux à fourrure qui font l'objet du piégeage.

### *Le rat musqué.*

On le piège au printemps, à l'époque des amours, au moment où il perd de son instinct de protection. L'appât naturel est superflu. Le chasseur imprègne ses pièges de l'odeur de la femelle, les place dans l'eau à

1. Tiré de R. G. Hodgson. *Trapping in Northern Canada*.

une profondeur de 8 ou 10 centimètres près d'un tronc submergé. Il en distribue un peu partout au fond des marais où les rats travaillent, endroit facilement reconnaissable à l'aspect boueux de l'eau. Le long des rives où viennent manger les rats il dispose 8 ou 10 pièges sur une planche submergée longue de 5 mètres. Il est défendu de piéger dans les gîtes ou sur les lits de frayage. Le chasseur fait sa visite en canot pour ne pas laisser de traces. Chaque piège est muni d'un dispositif de noyage pour empêcher la victime de donner l'alarme par ses cris. Dès qu'il est pris, l'animal croit trouver le salut en eau profonde ; si la chaîne du piège est longue, elle s'enroule autour de piquets plantés intentionnellement par le chasseur. Autrement, l'anneau de la chaîne est passé autour d'une perche glissante inclinée vers la profondeur. Le résultat est le même, le rat ne peut revenir à la surface et se noie. On agit de même avec le castor. En hiver le rat musqué est enfoui sous la neige et la glace. Il ne sort que durant les nuits les plus douces de janvier et de février. Les habitants du même gîte sortent tous par le même trou, il suffit de placer un piège à l'entrée.

### *Le castor.*

Le castor est très méfiant, s'il voit trop de traces et respire trop d'odeurs étrangères, il s'enfuit avec sa famille. Le chasseur l'empêche de soupçonner sa présence en voyageant en canot, en marchant dans le ruisseau, en effaçant ses traces avec de l'eau, en faisant bouillir ses pièges avec des glands de chêne et les manipulant avec des gants enduits d'huile de ricin. Il a soin de piéger loin de la cabane du castor, le long des berges abruptes où l'animal travaille solitaire. Il place des pièges à l'entrée des ruisseaux qui se jettent dans le lac artificiel créé par le barrage des castors.

S'il trouve le lieu où les castors se ravitaillent, il construit dans l'eau peu profonde un carré de pierres ou de bâtons secs au fond duquel il place un appât et à l'entrée ses pièges tendus. Le mode indien, défendu pour les Blancs, consiste à faire sauter le sommet de la cabane et tendre des pièges autour du trou pour prendre les jeunes qui aiment à glisser en bas du toit et les vieux qui, le soir, viennent monter la garde. Le piégeage d'hiver est plus difficile ; le chasseur creuse un trou dans la glace, place ses pièges au fond de l'eau et glisse un arbre vert dans le trou. Lorsque la glace s'est reformée, les castors viennent grignoter l'écorce et se prennent aux pièges.

### *Le loup.*

On piège le loup ou on l'empoisonne. Le chasseur fait chauffer ses pièges et les enduit de suif de mouton. Il a soin de les attacher solidement et même de les enfouir sous une légère couche de terre ou de neige. Il répand de l'eau ou des appâts artificiels sur tout ce qu'il touche. Un quartier de bœuf ou de mouton servant d'appât est suspendu au-dessus du piège. Le chasseur aura eu soin de le traîner par terre sur une centaine de mètres. La dose ordinaire de poison est de quatre grains (200 milligrammes) de sulfate de strychnine pulvérisée dont on fait des capsules soit avec de la gélatine, du gras de lard ou du beurre. Le chasseur ne manipule rien ; il se sert d'instruments de bois stérilisés à l'eau bouillante. Il dépose une vingtaine de boulettes sur l'appât.

### *Le renard.*

Expérience et astuce sont deux qualités nécessaires pour réussir à prendre le renard au piège. Le chasseur

traîne derrière lui une peau de lapin imprégnée d'appât artificiel. Il dissimule ses pièges sous le feuillage ou dans la neige et suspend l'appât naturel en l'air ou l'attache au pied d'un arbre. Il peut aussi enfouir l'appât dans un amoncellement de mousse, d'herbes, de cendres tièdes dans lesquelles le renard aime à venir se rouler. S'il a une proie vivante, perdrix, poulet ou souris, il réussit mieux, car le renard se jette dessus à la manière du chat. A l'entrée d'un terrier, le chasseur place des pièges enduits de gomme de pin ou de cire d'abeille. Il tue rarement le renard au fusil et ne peut guère le prendre au nœud coulant.

### *Les belettes.*

Le vison chemine le long des cours d'eau, sous les rives surplombantes, autour des grosses racines, sous les troncs d'arbres, visite les terriers à la recherche de proies. Le chasseur creuse des trous de 10 ou 15 centimètres de large dans les berges au fond desquels il place une truite fraîche et des pièges tendus à l'entrée. Il place d'autres pièges sur les traces du vison dans lesquelles il a soin de ne pas marcher. En hiver, il piège le long des rapides qui ne gèlent pas.

L'hermine est facile à piéger à cause de sa curiosité et de son manque de méfiance. Le chasseur lui offre un appât de viande saignante à l'intérieur d'un tronc creux au bout duquel il dissimule des pièges sous des plumes et des poils. Cet animal n'est jamais abondant nulle part.

Les martres sont prises dans les arbres où elles chassent, nichent, et vivent presque toujours. Le chasseur suspend son appât à un ou deux mètres du sol sur un tronc d'arbre : 10 centimètres plus bas il fait une entaille dans laquelle il place son piège sous le feuillage ou la neige. Il a soin de répandre de l'appât

artificiel, car les martres sont myopes et chassent au flair. Un autre mode consiste à faire un enclos en bois d'érable ou de pruche recouvert d'écorces. On place une proie à l'intérieur et des pièges à l'entrée.

Le pécan vit aussi dans les arbres ou sur le bord des ruisseaux. Il s'échappe souvent du piège à cause de sa force remarquable. On le prend dans les arbres comme les martres ou sur des troncs renversés au-dessus des ruisseaux où il guette les poissons au passage. On lui construit aussi des enclos.

La loutre capturée dans l'eau où elle plonge et nage avec aisance. On peut aussi la prendre sur terre ou dans la neige, au bas de ses glissades favorites, mais ayant soin d'effacer toute trace et de détruire toute odeur humaine. Le chasseur peut aussi faire un enclos sous la glace.

Les putois ne sauraient être pris au piège ailleurs qu'à l'entrée de leur terrier. Il est très mauvais et défendu par la loi d'enfumer un terrier. La fourrure est abîmée et souvent les animaux meurent asphyxiés au fond du trou.

Le blaireau de même ne peut être piégé pratiquement qu'à l'entrée de son gîte, mais avec mille précautions, car il est beaucoup plus méfiant que le putois, et s'il voit ou sent quelque chose d'anormal, il creuse un autre trou.

Le glouton est à peu près le seul membre de la famille des belettes qui ne puisse pas être pris au piège. Il s'amuse à voler non seulement les captures mais même les pièges du chasseur. Ce dernier ne s'en débarrasse qu'au fusil.

Le raton est l'intermédiaire entre la famille des belettes et celle des ours. Le chasseur le prend au piège près de son nid dans le creux d'un arbre et sur les troncs en travers des ruisseaux. Cet animal est très curieux de ce qui brille ; le chasseur recouvre ses pièges d'une feuille d'étain.

L'instinct félin du lynx le porte à se frotter aux arbres. Le chasseur recourbe une branche au-dessus de son piège après l'avoir enduite d'appât artificiel. Il excite la curiosité de la bête avec un morceau de flanelle rouge. Il construit parfois un enclos d'un mètre carré semblable aux précédents.

De nos jours, on chasse rarement l'ours au piège. Les chasseurs d'ours construisent un enclos de la largeur de l'animal, de deux mètres de long et d'autant de haut, dans lequel ils déposent des appâts et des pièges de grande taille. Des rangées de pieux et des amoncellements d'arbres conduisent à cet enclos. D'autres chasseurs installent des assommoirs à la mode indienne.

### *La préparation des peaux.*

Le travail du chasseur n'est pas terminé lorsqu'il a capturé ses victimes. Il lui reste une série d'opérations à faire avant d'expédier ses fourrures. Ce sont l'écorchement, l'écharnement, l'étirage et le séchage des peaux.

L'écorchement consiste à dépouiller l'animal de sa peau. Le chasseur procède de deux manières. Il écorche ses peaux en les ouvrant ou il les écorche en fourreau. L'écorchement ouvert convient à l'ours, au castor, au blaireau et à la taupe. Le chasseur, muni de son couteau, ouvre le ventre de l'animal depuis la mâchoire inférieure jusqu'à l'anus, incise la queue et les pattes sur leur face intérieure, et coupe les pattes sur la jointure inférieure sauf s'il veut conserver les griffes. Il enlève la peau facilement en tirant avec la main, sinon il se sert d'un couteau pour détacher les nerfs mais en ayant soin de ne pas couper le cuir.

L'écorchement en fourreau convient aux loups, aux renards, aux belettes, aux lynx et aux rats musqués.

Le chasseur ouvre l'animal sur la face intérieure des pattes de derrière en les incisant depuis l'anus jusqu'aux extrémités. Il a soin, comme dans le cas précédent, de ne pas couper la queue mais d'en enlever l'os et les vertèbres. Il écorche l'animal en retournant la peau à l'envers, s'aide de son couteau au besoin et dépouille la tête soigneusement, car le fourreur la reconstitue chez plusieurs animaux. Le raton et le chat sauvage sont écorchés ouverts ou en fourreau.

L'écharnement est une opération qui consiste à nettoyer la peau des matières putrescibles, graisse, chair et muscles adhérents. Le chasseur passe d'abord ses peaux à l'eau froide pour les nettoyer et les assouplir. Il les place ensuite sur un chevalet de bois approprié et les gratte avec un écharnoir, outil qui peut être un couteau émoussé, une pièce de bois dur ou un os. Il peut aussi dégraisser le côté poil avec une solution composée d'une partie d'eau oxygénée et cinq d'eau pure.

L'étirage consiste à étendre les peaux sur une planchette en les étirant. Si la peau est ouverte, on la lace autour d'un cerceau ou on la cloue sur une planchette en l'étirant uniformément de toutes parts. Si elle est en fourreau, on introduit à l'intérieur du côté du poil une planchette en forme de coin ou en 3 parties, celle du milieu servant de coin. On emploie des fils métalliques tendus pour les petits mammifères tels que les rats musqués et les lapins. Les peaux de renard sont retournées le côté poil à l'extérieur après une journée d'étirage.

Après quelques jours d'étirage, on fait sécher les peaux dans un endroit frais, bien ventilé, loin du feu et des rayons solaires. On tient les fourrures sous un abri frais jusqu'à l'expédition. On entasse fourrure sur fourrure, car le côté chair tache le poil.

Le chasseur de gros gibier, d'original, de caribou, de

cerf, de chevreuil et de mouflon, utilise la dépouille et la chair de ses captures. Pour que la chair soit bonne, il doit saigner l'animal sans délai, l'écorcher, l'ouvrir pour le laisser refroidir suspendu à un arbre. Il le nettoie, découpe les meilleurs morceaux et les enveloppe dans la peau de l'animal. En hiver, il conserve la viande gelée, en été, il la découpe en lanières minces qu'il fait sécher au soleil ou sur le feu.

*La manière esquimau de préparer les peaux.*

Les Esquimaux ont des méthodes particulières de travailler les peaux de caribou et de phoque.

Les peaux de caribou destinées à servir de couverture et de tapis, sont simplement étirées sur le sol à l'aide de courroies attachées à des pieux plantés dans la terre. On les assouplit en les frottant à la main et en les grattant à l'écorchoir. Celles destinées à la confection des vêtements sont travaillées avec plus de soin. On fait d'abord sécher les peaux dans un courant d'air au-dessus de la lampe. On les dégraisse avec l'ulo \*, on coupe les muscles, on frotte à la main puis on fait tremper le côté chair durant une journée. On repasse ensuite le grattoir en appuyant fortement. Enfin, à l'aide d'un couteau aiguisé, on enlève le derme (*mameq*). La peau devient alors souple comme un tissu. C'est un dur travail fait par les hommes, qu'on voit souvent nus jusqu'à la ceinture ruisselants de sueur.

Le caribou donne lieu à l'industrie très importante de la couture des peaux. Les Esquimaux obtiennent leur fil en arrachant les nerfs et les muscles du dos du caribou, autrefois du veau marin et de la baleine blanche. On nettoie ces filaments de leur graisse, soit avec un petit couteau en os, le *kiliutag*, ou avec ses dents. On les fait sécher et on les humecte à deux

reprises pour les assouplir davantage. On se sert maintenant d'aiguilles d'acier. Autrefois, les aiguilles et les étuis pour les contenir formaient les plus beaux objets d'art de l'industrie familiale.

Pour le phoque, on prépare sa peau avec ou sans la fourrure. Dans le premier cas, on dégraisse le côté chair avec l'*ulo* \* et on étend la peau sur le sol à l'aide de chevilles de bois pour sécher. On retrempe le côté chair à l'eau salée, on frotte à la main, fait sécher de nouveau et l'on passe une dernière fois au grattoir. Dans le second cas, on peut obtenir du cuir de trois couleurs :

1° Un cuir brun imperméable, dont on fait des souliers, en étirant la peau humectée d'eau salée, en la grattant du côté chair avec l'*ulo* \*, du côté poil avec le *salikut*, outil fait d'une lame de fer avec un manche en bois dur. On laisse sécher et l'on frotte vivement à la main en froissant le cuir.

2° Un cuir jaune, employé également pour les chaussures, en faisant sécher au soleil la peau enroulée humide ; il se développe un ferment qui la colore en jaune. On gratte ensuite.

3° Un cuir blanc, en procédant de la même façon. Après le dernier grattage, on expose la peau au grand froid, les femmes utilisent le cuir blanc pour orner leurs vêtements et fabriquer des souliers d'été.

Les Esquimaux fabriquent leurs meilleures courroies avec la peau du phoque. Ils la découpent en une mince spirale qu'ils enfouissent dans une cachette de viande jusqu'à commencement de décomposition. Ils enlèvent alors le poil et la graisse avec leur *ulo* \*, font sécher la lanière au soleil, l'amollissent encore au cou-teau et lui donne une dernière souplesse en la mâchant entre leurs dents.

On distingue une gradation dans les modes de vie des trappeurs. Le chasseur civilisé vise un but unique, qui est d'apporter sur le marché les fourrures en plus grand nombre et de meilleure qualité. Il travaille pour se créer un revenu, fréquente les établissements colonisés et s'y fixera un jour. Le chasseur indien ou métis a déjà moins d'attaches avec le milieu colonisé. Il chasse autant pour se nourrir, lui et sa famille, que pour échanger ses produits au poste de traite contre des articles nécessaires ou de luxe selon les nouveaux besoins qu'il s'est créés. L'Esquimau enfin satisfait en chassant ses besoins primordiaux de vie : il chasse pour se nourrir et se vêtir. Cependant les commerçants, désireux de trafiquer les riches pelleteries du littoral arctique, organisent la division du travail. Ils emploient quelques chasseurs esquimaux à faire des provisions de caribous et de phoques pour la communauté, tandis qu'ils envoient les autres chasser le renard polaire, l'ours et le bœuf musqué.

Le nomadisme des chasseurs comporte des degrés. Il est très régulier chez les chasseurs blancs, moins chez les Indiens, tout à fait arbitraire chez les Esquimaux. Cependant, à mesure que les contacts sont plus fréquents entre indigènes et commerçants, il y a tendance à l'uniformisation des modes de vie. Car les commerçants approvisionnent de plus en plus les chasseurs en vivres et vêtements afin que ces derniers apportent le plus grand nombre de produits à leurs comptoirs.

## BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE V

*R. G. Hodgson.*

Trapping in Northern Canada, Oshawa, Ontario, 1925,  
325 pages, nombreuses illustr.

*R. Thompson.*

The Wilderness Trapper. Columbus, Ohio, U. S. A. 1924,  
226 pages, 36 illustr.

*Therkel Mathiassen.*

The Material culture of the Iglulik Eskimos. Copenhague,  
1928. Report of the Fifth Thule Expedition (1921-24) under  
the Leadership of Knud Rasmussen. Vol. VI, N° 1,

*S. E. White.*

La forêt, Traduction de J. G. Delamain. Chez Stock, Paris,  
1928, 217 pages.

*H. A. Innis.*

The Fur-trade of Canada. Toronto, 1927, 172 pages,  
24 graphiques.

*A. C. Laut.*

The Fur-trade of America. New-York, 1921, 341 pages,  
1 carte et plusieurs illustr.

*J. C. Sachs.*

Fur-trade and fur traders. Londres, (sans date).

*V. W. Jackson.*

Fur and Game Resources of Manitoba. Winnipeg, 1926,  
br., 55 pages, 9 cartes, 22 illustr. 8 graphiques.

## CHAPITRE VI

### LE COMMERCE DES FOURRURES.

Lorsque le chasseur revient au printemps avec ses ballots de fourrures, il n'apporte pas sur le marché un produit fini. Loin de là. Les fourrures, avant d'atteindre le consommateur, passent par de nombreux intermédiaires : par le traiteur, représentant d'une société ou trafiquant pour lui-même, par le courtier qui fait vendre les fourrures aux enchères, par le manufacturier et le détaillant.

La fonction commerciale des fourrures canadiennes est de telle importance que notre travail serait incomplet s'il ne donnait au moins une vue d'ensemble du volume de ce commerce, des procédés commerciaux en vigueur et de son orientation.

#### *Les comptoirs.*

La carte de la circulation nous montre le nombre considérable des comptoirs de traite disséminés par tout le Canada. Etablis sur les voies de circulation aux confluent des rivières, ils commandent les points importants du commerce des pelleteries. Beaucoup sont d'anciens forts de traite qui ont conservé leurs constructions en bois rond groupés en forme de rectangle autour d'une cour intérieure. Les plus récents



Poste traite moderne.  
Cliché U. S. Bureau of Biological Survey.



Attelage de chiens et cabane de trappeurs.  
Cliché Mariel Jean -Brunhes-Delamarre.



sont des maisons carrées à pignon pointu faites en planches blanchies à la chaux. La majorité des postes appartient encore à la puissante Compagnie de la baie d'Hudson ; en second lieu, viennent les postes de la société française Révillon. Ce sont les deux seules entreprises qui opèrent sur toute l'étendue du pays. Les autres sociétés n'ont que des intérêts régionaux : la Northern Trading Company dans la vallée du Mackenzie, la Sabellum Trading Company sur la côte orientale de la terre de Baffin. Il y a aussi des traiteurs isolés qui parcourent l'Ouest et les territoires du Nord-Ouest.

Le grand nombre de ces comptoirs s'explique par l'abolition des monopoles de traite depuis la Confédération, par les facilités plus grandes de circulation, par la nature même des fourrures qui sont des marchandises de peu de poids et de grand prix, enfin par le nombre considérable des chômeurs d'après guerre, qui se sont rués vers le Nord comme autrefois on allait vers l'or.

Tous les commerçants font vendre leurs fourrures aux enchères dans des bourses spéciales <sup>1</sup>. La production canadienne s'acheminait vers Londres principalement et vers Leipzig avant la guerre. Pendant les hostilités, des bourses se fondèrent à New-York et à Saint-Louis. Plus tard, en 1920, on créa à Montréal la Canadian Fur Auction Sales Company, dont les opérations n'ont cessé de croître. Depuis 1922, des enchères se tiennent aussi à Winnipeg, Edmonton et Vancouver. Ces nouveaux marchés n'ont cependant ni l'envergure ni la renommée du marché de Londres. Les exportations canadiennes reprennent les voies d'avant-guerre. Les foires de Londres ont une célébrité mondiale, grâce

1. Il faut exclure de ce mode de vente les pelleteries des manufacturiers qui ont des comptoirs d'achat dans les régions productrices de fourrures, comme la maison Révillon.

aux méthodes commerciales qui défient la concurrence. Les ventes de la Compagnie de la baie d'Hudson restent les plus importantes, bien que sa production de fourrures canadiennes ne suffise plus à la maintenir en tête. Elle y supplée en achetant depuis 1921 des consignations de fourrures aux Etats-Unis, en Australie et dans les pays producteurs d'Europe, révélant encore une fois sa souplesse d'adaptation aux circonstances nouvelles <sup>1</sup>.

### *La vente.*

Avant d'être vendues aux enchères, les pelleteries sont classées par ordre de qualité. Dans les entrepôts de la Compagnie de la baie d'Hudson, la classification, qui dure trois mois, est faite par des spécialistes qui ont acquis par une longue tradition, le coup d'œil et le tour de main nécessaires ; car les ouvriers classeurs se succèdent de père en fils. Il y a dans le commerce environ 60 variétés de fourrures, qui, chacune se subdivise en quatre :

|                             |     |                  |
|-----------------------------|-----|------------------|
| I, première qualité marquée |     | <i>Firsts</i>    |
| II, deuxième                | — — | <i>Middlings</i> |
| III, troisième              | — — | <i>Thirds</i>    |
| IV, dernière                | — — | <i>Unprimes</i>  |

Chaque étage d'un entrepôt est affecté à une ou plusieurs fourrures. Par exemple un édifice de quatre étages se subdivise ainsi : au rez-de-chaussée on manipule les peaux de rat musqué ; au premier étage, les pelleteries diverses, telles que celles de phoque, d'écureuil, de putois ; au deuxième étage, le castor et la loutre ; au

1. Un autre exemple de l'habileté de la Compagnie de la baie d'Hudson à exercer sa prédominance est la création dans l'Ouest canadien d'une série de magasins modernes sur l'emplacement de ses anciens forts.



Tentes d'été des Indiens.  
Cliché U. S. Bureau of Biological Survey.



troisième, le lynx, le pécan, la martre et le vison, au quatrième, les renards, loups et ours polaires.

On fait une exposition des fourrures dès que la classification (*grading*) est terminée. Tous les lots sont étalés dans une ou plusieurs salles, où ils peuvent être ouverts et appréciés par les acheteurs. Ces derniers, qui affluent déjà dans la ville où se tiendront bientôt les enchères, ont en main le catalogue des ventes, dans lequel les lots de fourrures sont indiqués par lettre alphabétique. Les lots identiques forment une série (*string*). Les initiales qui suivent le nom de la fourrure indiquent la provenance du lot mentionné ; se lisent ensuite le numéro d'ordre, le nombre de peaux et la quantité du lot en chiffres romains. Ainsi,

CASTOR, YF, N° 200, 1800 III

signifie que le lot de peaux de castor N° 200 est composé de 1800 peaux de troisième qualité provenant de York Factory (baie d'Hudson). Chaque lot porte en outre une des indications suivantes :

*Dark*, peaux foncées, *Pale*, peaux de couleur claire, *Greasy*, peaux tachées, *Damaged*, peaux endommagées, *Cub*, peaux de jeunes animaux.

Au jour des enchères, les acheteurs se réunissent dans la salle des ventes. Le commissaire-priseur est à la tribune avec ses secrétaires. Il indique sur un tableau ou de vive voix le numéro du lot mis en vente et sa valeur présumée par unité de peau. Si personne ne veut acheter, il abaisse le prix jusqu'à ce qu'un acheteur se porte acquéreur par signe (car le silence est de rigueur dans la salle). Alors commencent les enchères, qui se font selon un montant fixé au catalogue pour que chaque nouvelle offre l'emporte sur l'offre précédente. L'adjudication est marquée par un coup de marteau. Les ventes s'opèrent très rapidement : on passe en moyenne 20 lots en 15 minutes. Les marchan-

dises sont livrables aussitôt après la vente et doivent être enlevées et payées par l'acheteur ou son représentant dûment qualifié moins de 30 jours après l'ouverture officielle des enchères.

*La production des fourrures.*

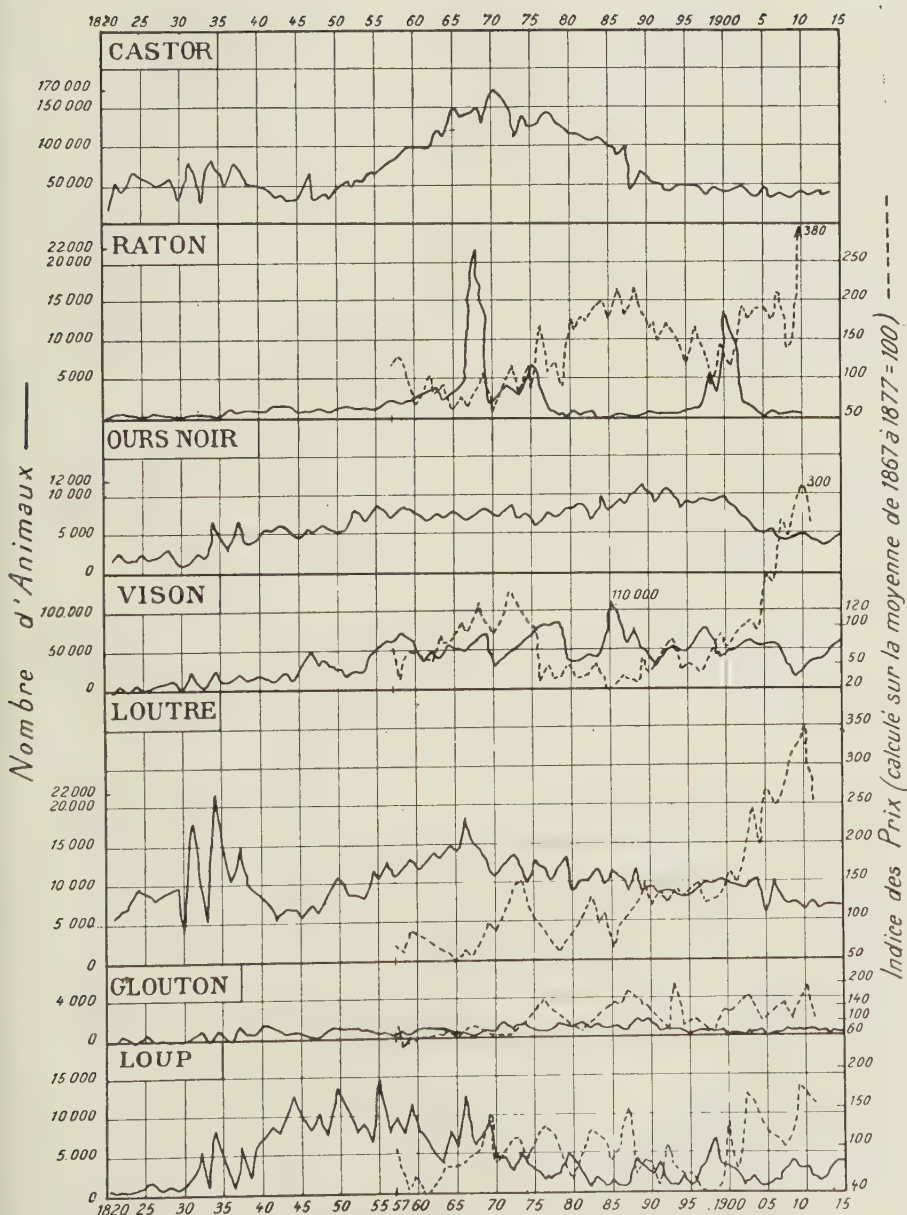
Pour juger les tendances de la production moderne des pelleteries, il faut remonter en arrière et considérer les statistiques du xix<sup>e</sup> siècle. Le meilleur indice que nous ayons de la production canadienne, est le chiffre des ventes de la Compagnie de la baie d'Hudson pour les périodes antérieures à 1921 <sup>1</sup> (Voir les graphiques ci-joints).

La plupart des animaux à fourrure précieuse, ceux de plus grande taille surtout, ont une tendance marquée à diminuer en nombre. La diminution est plus sensible si l'on considère les chiffres d'une région déterminée, par exemple des trois provinces de l'Ouest :

|                  | 1865   | 1923-24 |
|------------------|--------|---------|
|                  | —      | —       |
| Castor . . . . . | 67.390 | 62.550  |
| Loutre. . . . .  | 5.690  | 3.720   |
| Pécan . . . . .  | 1.074  | 845     |
| Lynx . . . . .   | 25.100 | 15.200  |

Les raisons de cette diminution sont le manque de lois protectrices avant le xx<sup>e</sup> siècle, le développement des moyens de circulation et une hausse énorme des prix. On constate par contre une augmentation sensible de la production d'autres animaux :

1. L'Office fédéral de la Statistique d'Ottawa publie depuis des rapports annuels très détaillés de la production et de l'exportation.



GRAPHIQUE N° 1. — PRODUCTION ET PRIX (1820-1914).



|                      | 1865   | 1923-24 |
|----------------------|--------|---------|
|                      | —      | —       |
| Vison . . . . .      | 22.000 | 78.000  |
| Renard roux. . . . . | 8.700  | 29.500  |

ainsi que du putois, du rat musqué, du blaireau et de l'hermine. Cette augmentation ne résulte sans doute pas d'un accroissement en nombre absolu<sup>1</sup> de ces animaux, mais vient de ce que les chasseurs les recherchent davantage pour répondre aux besoins nouveaux de la consommation. La chasse est plus intense partout. Les trappeurs blancs pénètrent de plus en plus loin, introduisent des pièges d'acier<sup>2</sup> et sont plus méthodiques dans leurs chasses que les indigènes. D'autre part, les animaux dont la fourrure est moins chère sont plus féconds, ont une nourriture plus variée et peuvent supporter une chasse plus active.

De nos jours, le chiffre de la production est influencé par deux éléments nouveaux, par l'élevage et les lois prohibitives dont il sera question plus loin.

### *Les prix des fourrures.*

Une hausse s'est manifestée dans les prix des fourrures depuis la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Elle a atteint son apogée durant la guerre et se maintient, malgré la dépression économique générale, à cause du déséquilibre profond entre la demande et l'offre. Le nombre des consommateurs a considérablement augmenté dans la classe moyenne des villes de la zone tempérée froide. L'automobile et l'avion ont ouvert des débouchés importants au commerce des fourrures, surtout depuis

1. Au contraire la population de ces espèces tend à diminuer d'après Seton.

2. Il s'en fabrique de 8 à 9 millions par année.

qu'on entretient en hiver des routes pour automobiles au Canada et aux Etats-Unis.

Emil Brass<sup>1</sup> a fait une étude très détaillée des prix des fourrures sur le marché mondial. Il cite comme exemple précis de hausse, les prix de fourrures de même qualité venant du même poste :

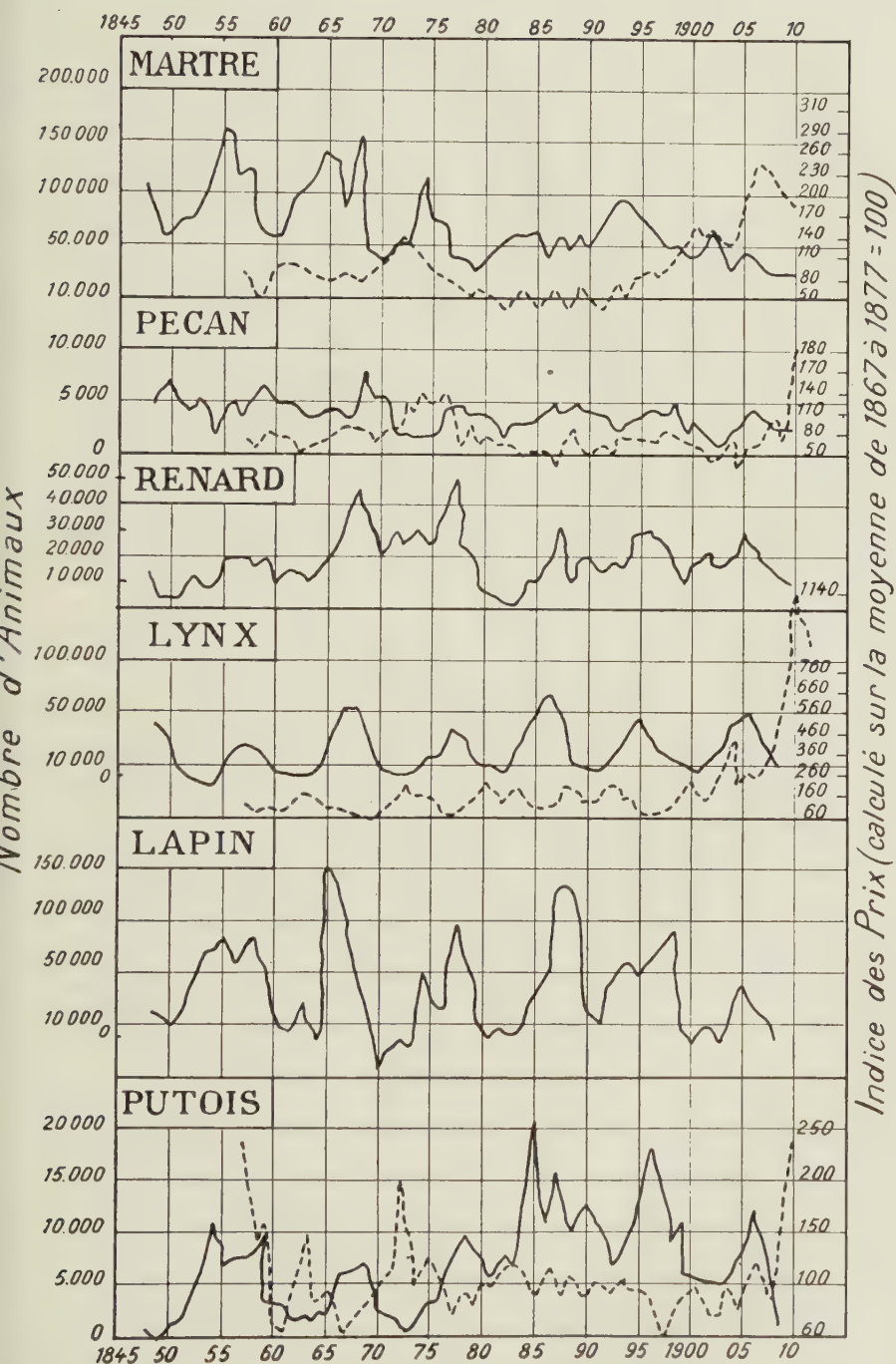
|                                 | 1882    | 1900    | 1910    |
|---------------------------------|---------|---------|---------|
| Rat musqué, N° 1, York Factory, | \$ 0.16 | \$ 0.16 | \$ 0.87 |
| Vison, N° 2. » »                | 0.73    | 2.58    | 6.34    |
| Renard roux, N° 2, » »          | 3.11    | 9.00    | 16.55   |
| Lynx, N° 2, » »                 | 4.87    | 10 80   | 39.85   |

Sur nos graphiques, nous indiquons la courbe du nombre indice des prix de chaque espèce, en prenant pour base de 100 la période de 1857 à 1867<sup>2</sup>. On y voit clairement l'écart qui s'est produit après 1900 entre les prix et la production. Certains animaux dont la production varie périodiquement ont des prix qui varient en façon inverse, tels sont le lynx et le putois ; d'autres, comme le loup et le glouton, dont la fourrure est grossière, ont un marché restreint et participent moins sensiblement à la hausse générale des prix.

Depuis la guerre, une concurrence très vive s'est engagée entre les trappeurs de même qu'entre les commerçants de fourrure. Les traiteurs individuels envahissent les territoires de chasse pour lutter contre les grandes entreprises. Ils ont de forts droits à payer à l'exportation ; ils se rattrapent sur le trappeur qui, à son tour, entreprend une chasse plus destructive. Les Indiens souffrent moins de cette concurrence parce qu'ils ont droit de chasser dans certaines réserves inter-

1. *Aus dem Reiche der Pelze*, Berlin, 1925.

2. D'après H.A. Innis, *The Fur Trade of Canada*, Toronto, 1927.



GRAPHIQUE N° 2. — PRODUCTION ET PRIX (1845-1910).



dites aux Blancs. Ces derniers ont accusé les compagnies de traite, qui ont surtout des Indiens à leur service, d'influencer l'Etat pour faire agrandir les réserves indiennes de chasse.

Un moyen très moderne de protection contre les commerçants, qui vont jusque dans les régions de chasse chercher les fourrures du trappeur, est l'emploi de la radio pour recevoir quotidiennement les prix des fourrures sur le marché. Certains auteurs croient que le remède aux maux qu'engendre la concurrence parfois trop vive dans les régions isolées du Nord serait le rétablissement du monopole de la traite. Hewitt<sup>1</sup> conseille le monopole d'Etat dans les territoires du Nord-Ouest, Innis<sup>2</sup>, celui d'une société comme la Compagnie de la baie d'Hudson.

#### *Le commerce extérieur.*

Le commerce des fourrures au Canada fut durant toute son histoire un commerce d'exportation. Sous la domination française, les fourrures canadiennes s'acheminaient vers la France au port de la Rochelle surtout. Elles alimentèrent plus de la moitié du marché anglais jusqu'à la guerre. Voici en valeur, l'importance progressive des exportations :

| <u>1667</u>     | <u>1850</u>    | <u>1881</u>   | <u>1901</u> |
|-----------------|----------------|---------------|-------------|
| 550.000 livres. | 19.395 £ ster. | \$ 900 000    | \$ 850.000  |
| <u>1911</u>     | <u>1921</u>    | <u>1928</u>   |             |
| \$ 1.880.000    | \$ 12.117.500  | \$ 23.598.256 |             |

Voyons comment s'oriente le mouvement d'exportation.

1. *Eight Annual Report, Commission of Conservation, Ottawa, 1917, p. 119-122.*

2. *Op. cit.*, p. 150.

|                              | 1914         | 1920         | 1928          |
|------------------------------|--------------|--------------|---------------|
| Vers les Iles Britanniques . | \$ 3.124.000 | \$ 4.059.090 | \$ 10.153.674 |
| Vers les Etats-Unis . . . .  | 2.176.000    | 16.595.000   | 12.834.815    |
| Vers les autres pays . . . . | 368.000      | 268.000      | 709.770       |
|                              | 5.668.000    | 20.922.000   | 23.698.259    |

L'examen du tableau précédent nous fait voir la concentration extrême de ce commerce vers deux pays, l'Angleterre et les Etats-Unis<sup>1</sup>. Durant la guerre, les Etats-Unis accaparèrent une bonne part du commerce canadien (voir 1920). Mais Londres regagne actuellement son ancienne place grâce à sa tradition et à ses méthodes commerciales.

En tête des pelleteries exportées en 1928 se place le renard avec 136.000 peaux d'une valeur de plus de six millions de dollars ; il occupe cette position à cause de l'élevage. Le castor vient au deuxième rang avec 134.000 peaux d'une valeur de 3 millions 700.000 dollars. Le rat musqué fournit un million et demi de peaux valant 3 millions de dollars. Le vison et la martre sont ensuite les plus remarquables, ayant respectivement 127.000 et 53.000 peaux, vendues 2 millions 162.000 et 1 million 412.000 dollars.

Le Canada importe des fourrures :

|                              | 1914       | 1920       | 1928         |
|------------------------------|------------|------------|--------------|
| Des Iles Britanniques. . . . | \$ 860.000 | \$ 698.000 | \$ 1.233.871 |
| Des Etats-Unis . . . . .     | 1.777.000  | 10.989.000 | 12.303.989   |
| Des autres pays. . . . .     | 1.118.000  | 1.191.000  | 3.115.961    |
|                              | 3.755.000  | 12.878.000 | 16.653.821   |

Ce commerce se fait surtout avec les Etats-Unis. Les

1. Remarque qui s'applique à tout le commerce extérieur canadien.

pelletteries qu'on importe au Canada sont des produits bon marché que le Canada ne produit pas en assez grand nombre, tels que le renard roux, les lapins et les fourrures inexistantes dans la faune locale, telles que l'astrakan, l'opossum, etc... La part des fourrures manufacturées est infime dans les importations totales du pays ; elle est moins du 1/80<sup>e</sup> en 1928.

*Les manipulations industrielles.*

Lorsque les peaux brutes sortent de l'entrepôt elles ne sont pas agréables à voir ; elles sont sales, raides comme des bouts de bois, retournées à l'envers et dégagent une odeur de sel. C'est ici qu'interviennent la technique et l'art du manufacturier. Les Indiens savaient assouplir et donner un lustre aux fourrures que seuls les manufacturiers les plus habiles réussissent à égaler. Le processus de la préparation industrielle des fourrures varie avec chacune d'elles. Le castor seul requiert une centaine de manipulations.

Voici les opérations principales en résumé. Il faut immerger les peaux dans l'eau salée, durant 12 ou 24 heures, les nettoyer à l'essence, enlever certains poils, les nettoyer de nouveau dans un bain de sciure de bois, les tremper dans l'eau douce durant 12 heures, écorcher le côté chair, sécher à une température de 50°, assouplir par brossage, par graissage ou par un autre procédé secret propre à chaque manufacturier. La plupart de ces opérations se font mécaniquement à l'aide de cuves rotatives à laver et à sécher, de tambours, de réservoirs en bois, de cylindres tournants, de brosses et de machines à battre, à coudre et à découper les peaux.

Beaucoup de peaux sont teintées. Les secrets sont jalousement gardés par les manufacturiers, car il faut faire des milliers d'expériences avant d'arriver à une

teinte satisfaisante. Avant la guerre, les formules des teinturiers étaient chiffrées.

En 1915, les Américains firent venir des experts d'Angleterre, de France et d'Allemagne, auxquels ils payaient des salaires de 2.500 francs par semaine <sup>1</sup>.

On teint le phoque, l'astrakan et les fourrures bon marché qu'on affuble de noms pompeux : le rat musqué devient du *Hudson Seal*, de la zibeline, etc... avec le lapin, on fait du faux chinchilla, du castor, de la martre, etc... Certains ouvriers sont très habiles à broser le bout des poils d'une fourrure commune pour imiter la martre (*topping*). D'autres excellent à imiter le renard argenté avec une peau de renard roux teinte en noir et parsemée de poils blancs cousus (*pointed fox*).

Il ne reste plus qu'un intermédiaire avant que les fourrures atteignent le consommateur, c'est celui qui taille les pelleteries, les assemble, leur donne leur dernier lustre, celui qu'on appelle le fourreur.

1. A. C. Laut, *The fur trade of America*, New-York, 1921, chap. I.

## CHAPITRE VII

### VERS UNE RÉGLEMENTATION DE LA CHASSE

Bien que le Canada soit encore un grand pays de chasse au gibier sauvage, on ne peut pas s'empêcher de constater qu'il s'oriente de plus en plus vers l'élevage industriel des animaux à fourrures. Cette évolution est toute récente : en 1920, l'élevage ne comptait dans la production totale des fourrures, que pour 2 % et en 1929, pour 12 %. Dans le cadre de ce travail, nous ne pouvons que signaler l'importance croissante de ce mouvement et indiquer les variétés d'animaux à fourrure qui sont domestiqués. Les renards noirs et argentés sont de beaucoup les plus importants. En 1928, il y avait 4.336 fermes d'élevage, dont 3.631 de renards réparties dans les provinces de Québec, de l'île du Prince-Edouard et d'Ontario. Le vison, le rat musqué et le raton suivent loin en arrière avec 268, 216 et 157 fermes chacun, surtout en Ontario, Québec et Colombie-Britannique, où l'on s'efforce de varier les espèces d'élevage. Le castor, la martre et le pécan, malgré leur importance restreinte, complètent la liste des espèces indigènes qu'on domestique avec succès.

Cependant la faune sauvage du Canada reste une des grandes ressources naturelles du pays dont l'exploitation doit être dirigée avec soin, si l'on veut que

cette faune se perpétue. Voyons les deux grands moyens par lesquels le Canada protège sa richesse en fourrure : sa législation en matière de chasse et la création de réserves de gibier, appelées parcs nationaux.

### *La législation.*

Les Indiens entre eux avaient déjà des lois de chasse non écrites. Ils ne chassaient que selon leurs besoins, sur leur territoire et au moment propice ; car la ruine de la chasse amenait la ruine de leur tribu. C'est pourquoi ils obligèrent les premiers Blancs, là où ils étaient assez puissants pour leur en imposer, à passer avec eux des contrats de chasse. On a retrouvé plusieurs de ces contrats en écriture pictographique sur des peaux de bison dans les grandes plaines.

En voici un très curieux <sup>1</sup>, passé entre un chef Assiniboine et un chasseur blanc. On voit au sommet du document le serment de l'Indien : un soleil et une rivière, ce qui signifie : aussi vrai que le soleil brille et que l'eau coule. Les parties contractantes sont ensuite représentées : l'Indien avec des plumes dans les cheveux, le Blanc avec son chapeau à larges bords ; le premier a, au-dessus de la tête, une flèche ornée de plantes médicinales, car il est la *Flèche-qui-guérit*, le médecin ; le second porte un ancien fusil à baguette. Entre les deux hommes les calumets se croisent en signe de paix. On voit au-dessous le gibier que le Blanc aura droit de chasser : bisons, élans, ours, et de l'autre côté, la somme versée à l'Indien : dix piastres espagnoles en argent et six couvertures de laine. La durée du contrat sera de six lunes. L'étendue du territoire de chasse sera celle qu'un cavalier peut

1. Tiré de Hodgson, *Trapping in Northern Canada*. Oshawa, 1925.

parcourir en trois jours entre le lever et le coucher du soleil ; ceci est indiqué par deux soleils entre lesquels il y a trois traits et un cheval au galop. Les deux signatures apposées au bas du document sont la flèche de l'Indien et le fusil à baguette du Blanc.

Les compagnies à monopole, lorsqu'elles n'avaient pas de concurrence, n'achetaient certaines peaux (le castor par exemple) que tous les cinq ans. C'était cependant un moyen peu efficace de protection, car les Indiens continuaient à chasser les espèces prohibées pour leurs propres besoins.

La législation moderne en matière de chasse au Canada est relativement récente. Les premières lois furent édictées vers 1900 dans les provinces de l'Est. Il appartient à chaque province de légiférer en cette matière, car l'acte de l'Amérique Britannique du Nord (Confédération, 1867) ne fait aucune mention de la chasse. Il y a trois manières de réglementer la chasse et la traite des fourrures : en imposant des saisons prohibées dont la longueur diffère selon les régions et les espèces d'animaux à fourrure <sup>1</sup>, en obligeant les trappeurs et les commerçants à se procurer des permis, en grevant les fourrures de droits à la sortie des provinces.

Nous indiquons dans le graphique qui suit, les mois durant lesquels la chasse est permise ou prohibée selon que les carreaux sont en blanc ou en noir.

ILE DU PRINCE-ÉDOUARD.

Lapin.

Tous les autres animaux à fourrure.

J F M A M J J A S O N D

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|--|--|--|--|--|--|--|
|  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
|  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |

1. Pour certains, comme le castor et la loutre, la chasse peut être prohibée durant plusieurs années consécutives.

## NOUVELLE-ÉCOSSE.

Vison.

Castor.

Lapin.

J F M A M J J A S O N D

Temporairement

## NOUVEAU-BRUNSWICK

Castor.

Vison, loutre, pécan, martre.

Renards.

Rat musqué.

Temporairement

QUÉBEC.

Castor, loutre.

Vison, martre, pécan, lynx, putois.

Rat musqué, sud du 54° lat.

Rat musqué, nord du 54° lat.

Renard.

Ours.

Original, caribou.

Chevreuil.

A blank sheet of graph paper with a grid pattern. The grid consists of small squares, typical of standard graph paper used for drawing or calculations. There are no markings, numbers, or text on the page.

ONTARIO.

Castor, loutre.

Rat musqué, nord rivière  
French.

Rat musqué, sud rivière  
French.

Pécan, martre, vison.

Baton.

Cerf, orignal, caribou, nord  
du C. N. R. voie du nord.

Cerf, orignal, caribou, nord  
rivière French.

Cerf, orignal, caribou, sud  
rivière French.

Chasse ouverte par proclamation

MANITOBA.

Original, cerf, caribou.

Castor, loutre, sud 53° lat.

Castor, loutre, nord 53° lat.

Pécan, martre, vison.

Renard, lynx, nord 53° lat.

Rat musqué, nord du 53° lat.

Rat musqué, sud du 53° lat.

Temporairement

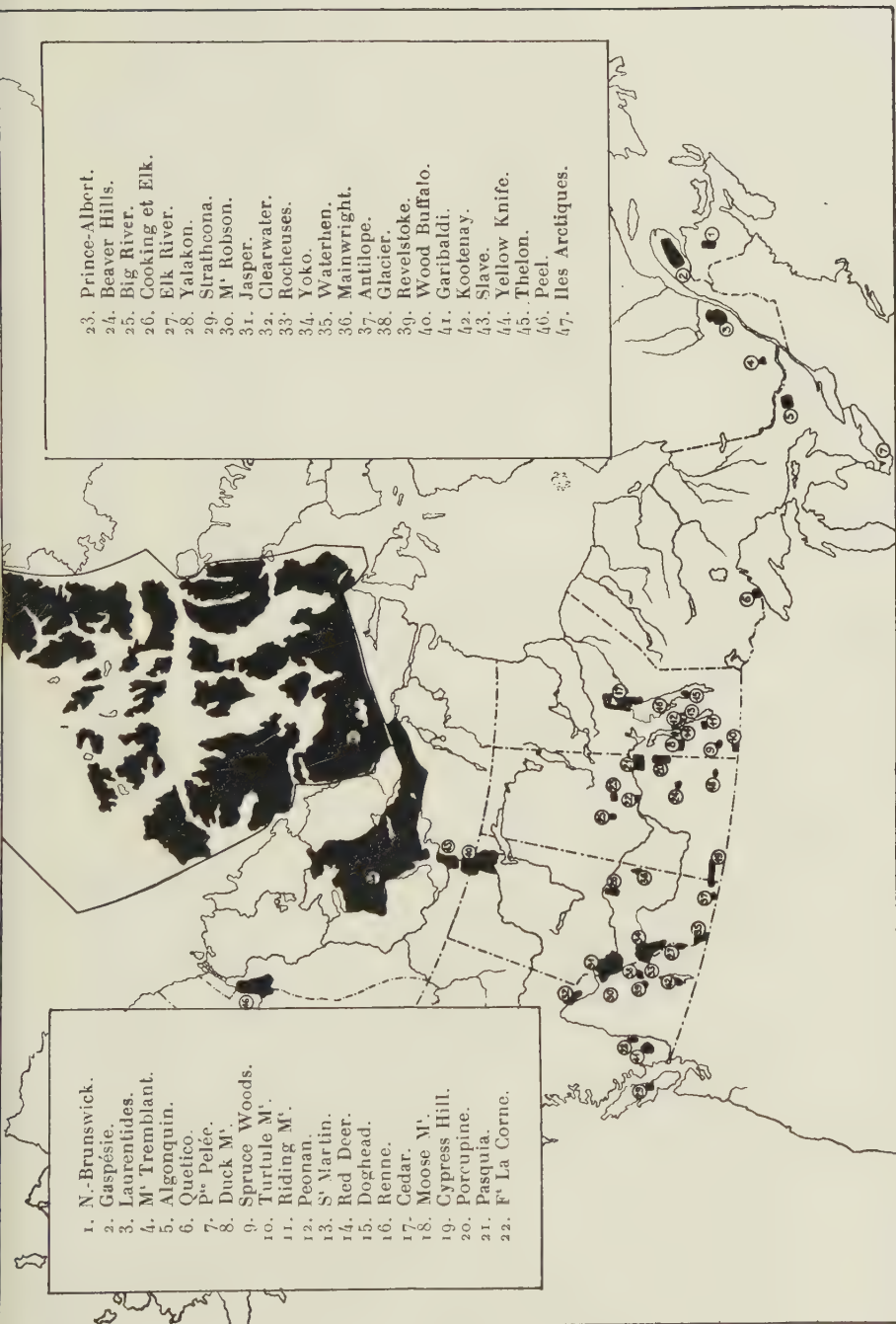


Les lois de chasse sont instables, elles varient d'une saison à l'autre et d'une province à l'autre. Il en est de même des permis qui varient parfois considérablement entre provinces limitrophes. En Nouvelle-Ecosse, un trappeur non-résident paie \$ 100, un résident \$ 25 ; au Nouveau-Brunswick, un non-résident paie \$ 50, un résident \$ 10. Entre l'Ontario et le Manitoba la différence est encore plus grande : les non-résidents paient en Ontario \$ 10, les résidents \$ 5 ; au Manitoba, les non-résidents canadiens paient \$ 50, les étrangers \$ 200, tandis que les trappeurs de la province ne paient que \$ 2. On voit que ces lois sont faites pour exclure les chasseurs étrangers (sauf pour la chasse sportive pour laquelle les lois diffèrent) et même les trappeurs canadiens des autres provinces.

Les traiteurs doivent acheter des permis pour exercer leur commerce dans les limites de chaque province. Ainsi un traiteur, sujet britannique, en Ontario paie \$ 25 par an pour avoir un comptoir fixe, \$ 100 pour être voyageur ; le tarif est de \$ 200 s'il n'est pas sujet britannique. Les prix des permis de commerce varient moins que ceux de chasse d'une province à l'autre.

Les droits à payer pour exporter hors d'une province varient selon les fourrures de \$ 10 pour les renards argentés à quelques cents pour les belettes et les rats musqués. Ils ne sont pas les mêmes entre les provinces, ce qui crée de la confusion et encourage la contrebande. Les fourrures brutes qui sont trouvées dans le commerce sans avoir été déclarées (estampillées par un officier autorisé) peuvent être confisquées et leur propriétaire mis à l'amende.

La mise en application de ces lois diverses, applicables sur des territoires étendus, est quelquefois précaire. Cependant les revenus considérables de la perception des droits de l'émission des permis et des



1. N.-Brunswick.
2. Gaspésie.
3. Laurentides.
4. M<sup>e</sup> Tremblant.
5. Algonquin.
6. Quetico.
7. P<sup>e</sup> Pelée.
8. Duck M<sup>e</sup>.
9. Spruce Woods.
10. Turtle M<sup>e</sup>.
11. Riding M<sup>e</sup>.
12. Peonan.
13. S<sup>t</sup> Martin.
14. Red Deer.
15. Doghead.
16. Renne.
17. Cedar.
18. Moose M<sup>e</sup>.
19. Cypress Hill.
20. Porcupine.
21. Pasquia.
22. F<sup>e</sup> La Corne.

23. Prince-Albert.
24. Beaver Hills.
25. Big River.
26. Cooking et Elk.
27. Elk River.
28. Yalakon.
29. Strathcona.
30. M<sup>e</sup> Robson.
31. Jasper.
32. Clearwater.
33. Rocheuses.
34. Yoko.
35. Waterhen.
36. Mainwright.
37. Antelope.
38. Glacier.
39. Revelstoke.
40. Wood Buffalo.
41. Garibaldi.
42. Kootenay.
43. Slave.
44. Yellow Knife.
45. Thelon.
46. Peel.
47. Iles Arctiques.



amendes imposées permettent à chaque province d'avoir de nombreux gardes-chasse. D'autre part, les gardes-forestiers, les gardes-pêche, et les agents de la police montée (dans les territoires du Nord-Ouest) sont d'office autorisés à faire observer les lois de chasse.

En somme, l'appareil légal manque d'unité parce qu'il manque d'une direction centrale. Il est notoire qu'il est insuffisant pour empêcher la diminution du gibier. D'autres organismes suppléent en partie à ses défauts.

### *Les parcs nationaux.*

A l'exemple des Etats-Unis, le Canada eut l'idée de créer des réserves, des *sanctuaires de vie sauvage* où non seulement les sites naturels et les forêts sont sauvegardés, mais où le gibier se multiplie sans crainte d'être molesté. Cette heureuse initiative revient au gouvernement fédéral qui, peu d'années après la Confédération, établissait en 1887 trois parcs nationaux dans les Montagnes Rocheuses. Une vingtaine furent créés depuis dans l'Ouest et les Territoires septentrionaux, sur les terres de la Couronne, c'est-à-dire, les terres non occupées par les colons. Dans le Nord-Ouest, les indigènes ont le droit de chasser sur ces réserves, sauf dans le parc Thelon (voir la carte). Ailleurs la chasse est défendue. Les gouvernements provinciaux ont aussi transformé des parties considérables de leurs territoires en parcs nationaux.

Le tableau suivant indique le nombre et l'étendue des parcs nationaux dans les provinces (voir la carte pour leur emplacement et leur nomenclature).

# 180 LA CHASSE DES ANIMAUX A FOURRURE

|                        |    |                        |                   |
|------------------------|----|------------------------|-------------------|
| Nouveau-Brunswick . .  | 1  | parc d'une superf. de  | 1.000 kil. c.     |
| Québec . . . . .       | 3  | »                      | 12.600 »          |
| Ontario . . . . .      | 3  | »                      | 10.850 »          |
| Manitoba . . . . .     | 13 | »                      | 13.100 »          |
| Saskatchewan . . . . . | 10 | »                      | 13.000 »          |
| Alberta . . . . .      | 10 | »                      | 65.800 »          |
| Colombie-Britannique.  | 8  | »                      | 10.500 »          |
| Ter. du Nord-Ouest . . | 1  | » (Thelon) »           | 4.000 »           |
| »                      | »  | 3 réserves et les Iles |                   |
|                        |    | arctiques . . . .      | 1.300.000 »       |
| TOTAL. . . . 52        |    |                        | 1.430.850 kil. c. |

Il existe en outre diverses associations dont l'objet est de protéger le gibier. La principale, la Commission de la Conservation <sup>1</sup>, relève du pouvoir fédéral. Elle est composée de députés et de professeurs de toutes les Universités canadiennes. A ses réunions annuelles on étudie divers problèmes relatifs à la protection efficace du gibier. Ses résultats sont excellents depuis sa fondation en 1910. Elle a fait interdire dans toutes les provinces l'usage du poison, elle fait accorder des primes à la destruction des animaux prédateurs (loups et coyotes) et par l'intermédiaire de ses membres, qui font partie des gouvernements provinciaux et du fédéral, elle fait introduire devant les chambres les lois de chasse discutées à ses réunions.

D'autres associations relèvent de l'initiative individuelle et sont composées de sportmen, de guides en forêt et de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des ressources naturelles du pays. Leur influence s'exerce surtout à créer un état d'esprit dans le peuple favorable à la préservation du gibier. Ajoutons que certains individus, propriétaires de grands espaces de terrains peu propres aux cultures,

1. Remplacée par The Wild Life Advisory Board.

ont pris l'heureuse initiative de créer des parcs de réserve privés. Il existe aussi un grand nombre de clubs de chasse dans la province de Québec, auxquels l'Etat loue des territoires (ne dépassant pas 500 kilomètres carrés), à condition d'y entretenir les gardiens spéciaux.

L'action de toutes ces sociétés n'est pas négligeable pour conserver et améliorer une ressource naturelle canadienne, dont l'extinction, malgré l'avis de certains pessimistes, ne semble nullement prochaine.

Nous ne pouvons terminer une étude de géographie humaine, sans insister sur les grands problèmes d'humanisation, de civilisation que présente la poussée humaine des chasseurs canadiens vers le Nord. Les développements les plus récents des transports, surtout de l'aviation, ont rapproché les indigènes du Nord de la civilisation. Indiens et Esquimaux subissent l'influence directe des commerçants de fourrures en même temps que celle des missionnaires. Ils abandonnent leurs modes primitifs de vie. Ce qui n'est pas sans conséquences, les unes défavorables, les autres favorables pour eux. Notons pour illustrer les premières que les Esquimaux du Labrador furent décimés plus rapidement que les autres en 1918 au moment de l'épidémie d'influenza, parce qu'ils ne s'habillaient plus, selon leur mode traditionnel, de peaux de caribou et de phoque, mais avec des cotonnades que leur vendaient les commerçants de fourrures.

Par ailleurs, les Esquimaux abandonnent de plus en plus la mer pour chasser le renard polaire. Après une année fructueuse, comme celle de 1928-29, on les voit acheter des canots à moteur <sup>1</sup>. Les Indiens des bois

1. Ressources naturelles du Canada, vol. 9, n° 11, nov. 1930.

profitent aussi de la pénétration des civilisés parmi eux. Ils se font guides des explorateurs, des prospecteurs miniers et des commerçants de fourrures. Ils obtiennent plus vite et en plus grand nombre leur émancipation <sup>1</sup>. Ils sont familiers avec les nouveautés de la civilisation moderne. En 1929, le vaisseau de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui de Vancouver allait ravitailler le littoral arctique, apportait aux Esquimaux une sorbetière <sup>2</sup>. La faune elle-même subit des changements qui seront appréciables plus tard ; les caribous disparaissant, on les remplace par des rennes domestiques dans les Territoires du Nord-Ouest et au Labrador.

Il n'est donc pas exagéré de conclure que l'époque moderne apporte une révolution profonde dans les modes de vie indigènes.

1. La loi considère les Indiens comme des mineurs.

2. Québec, revue mensuelle, Londres, sept. 1930, p. 182.

## BIBLIOGRAPHIE DES CHAPITRES VI ET VII

*H. A. Innis.*

The Fur trade of Canada. Toronto, 1927, in-8, 172 pages,  
24 graphiques.

*J. W. Jones.*

Fur-farming in Canada, Montréal, 1913, in-8, 160 pages,  
16 illustr., 7 cartes.

*Emil Brass.*

Aus dem Reiche der Pelze. Berlin, 1925, in-8.

*A. Belden.*

The fur trade of America. New-York, 1918.

*M. Petersen.*

The fur traders and fur-bearing animals, Buffalo, E.-U.  
1914.

*J. C. Sachs.*

Furs and the fur trade. Londres, (sans date).

*A. C. Laut.*

The fur trade of America. New-York, 1921, in-8, 341 pages,  
1 carte.

*Hodgson,*

Trapping in Northern Canada. Oshawa, 1925. 375 pages,  
nombreuses illustr.

*Henry Poland.*

Fur-bearing animals in nature and in commerce. Londres,  
1892,

*E. T. Seton.*

Life histories of Northern animals. Scribner's New-York.  
1909.

*Coues.*

Fur-bearing animals. Washington, 1877. Dept. of the  
Interior, Milcel. Publ. N° VIII.

*W. E. Stevens.*

The North west fur trade. Urbana, E.-U. 1926.

*H. E. Dougall.*

Gouvernement Regulations of the fur trade. Toronto, 1925, manuscript.

*C. Gordon Hewitt.*

The conservation of wild life in Canada. Scribner's, New-York, 1921, 344 pages, 47 illustr., 10 cartes, 5 graphiques.

*Ministère de l'Intérieur, Ottawa (Publications du).*

Le Canada, ses ressources naturelles et son commerce, in-16, 231 pages, 20 illustr., 2 cartes, 1923.

Rapport de la Commission de la Conservation, 18 et 19 février 1919, 183 pages, 22 illustr.

Exportation of furs from the North West Territories, 1929, broch. 5 pages.

*Bureau Fédéral de la Statistique, Ottawa.*

Annuaire du Canada, 1929.

Rapport sur l'élevage des animaux à fourrure, 1928.

The Montreal Gazette. Commercial and financial review of the Year 1930. 3 janvier 1931. Art. de M. McDougall. p. 76.

## GLOSSAIRE

### *Babiche.*

Lanière de cuir ou de peau brute qui sert à entrelacer le fond des raquettes à neige ou à coudre des vêtements de trappeur.

### *Battue.*

Façon de chasser, mais s'applique au Canada pour désigner l'endroit où séjourne un animal de grande taille, orignal, cerf ou bison, qui abat les arbrisseaux et les herbes ou durcit la neige en se couchant.

### *Blizzard.*

Vent glacial qui suit les dépressions atmosphériques d'hiver et apporte les vagues de froid. On dit aussi « la poudrerie » parce que ce vent soulève la neige finement divisée, en poudre.

### *Bowman.*

Le chef d'une *brigade* de canots qui allait en avant (*bow*) pour indiquer la route de la flottille.

### *Brigade de canots.*

Flottille de canots d'écorce ou de toile montés de payeurs blancs ou indigènes qui servait à transporter les fourrures et les objets d'échange entre les postes de la Colonie et les comptoirs de traite.

### *Bull-boat.*

Embarcation indienne faite de peaux de bison cousues et assez légère pour que le voyageur puisse la transporter en bandoulière ; fut utilisée dans les plaines de l'Ouest et dans les Montagnes Rocheuses.

*Cache.*

(pour cachette) Armoire construite sur pilotis dans la forêt où l'on met en réserve des surplus de provisions et de bagages ; sur pilotis pour empêcher les animaux sauvages et les chiens de l'atteindre. La cache est rarement dissimulée, la plus moderne est celle de bidons d'essence enfouis dans le sol, qu'utilisent les aviateurs isolés dans le Nord canadien.

*Chien de tête.*

(*Leader*) Chien doué de qualités exceptionnelles pour obéir à la voix du conducteur et bien suivre les pistes. Il entraîne tout l'attelage à sa suite.

*Chinouques.*

Vents doux qui soufflent au printemps sur le versant oriental des Rocheuses vers les grandes plaines, vents analogues au Foëhn des Alpes.

*Commandeur.*

Officier du régime français à la retraite ou en en congé qui dirigeait le trafic des fourrures à la tête des postes de traite.

*Congé.*

Permis de circuler dans les forêts pour trafiquer avec les Indiens, accordé par le Gouverneur de la Nouvelle-France le plus souvent à des officiers ou des soldats en congé.

*Coureur-de-bois.*

Colon de la Nouvelle-France qui malgré la défense des autorités parcourait l'intérieur du pays pour trafiquer avec les Indiens. Il donna naissance au Métis. Il guida les anciens explorateurs comme le Métis guide ceux d'aujourd'hui.

*Dug-out.*

Embarcation indienne de la côte du Pacifique, creusée dans un tronc d'arbre.

*Eté de la Saint-Martin.*

(*Indian summer*). Prolongation par un adoucissement anormal de température des chaleurs d'été jusqu'en octobre et parfois jusqu'à la Saint-Martin, au 11 novembre.

*Factorerie.*

Poste de traite situé d'ordinaire sur le pourtour de la baie d'Hudson à l'embouchure d'une rivière servant de voie de pénétration vers l'intérieur : Factorerie d'York, Factorerie Moose.

*Husky.*

Race de chiens de trait de grande taille qui a son origine dans la basse vallée du Mackenzie par un croisement probable du loup et du chien domestique.

*Iglô.*

Hutte de neige que se construisent temporairement les Esquimaux en hiver.

*Kayak.*

Embarcation esquimau faite de peau de phoque, effilée aux deux extrémités, conduite par un seul homme qui fait corps avec elle de telle sorte qu'il puisse se retourner complètement sous l'eau sans être mouillé.

*Mackinaw.*

Pardessus court (en haut des genoux) que portent les trappeurs pour circuler en forêt. Il est fait d'une étoffe très épaisse et doublé d'une peau fourrée ; le col est large et une fois relevé protège les joues et les oreilles du voyageur.

*Mocassins.*

Chaussures de peau d'orignal dont se servaient les Indiens pour marcher à la raquette à neige ; appelés aussi souliers mous.

*Pemmican.*

Nourriture indigène des plaines de l'Ouest faite de viande de bison desséchée, additionnée de la graisse du même animal.

*Portage.*

Action de transporter à dos d'homme les embarcations et les bagages des voyageurs le long des rapides ou pour passer d'un versant à l'autre. Appliqué par extension à la piste elle-même qui est la seule voie terrestre de circulation hors des territoires colonisés. Pour désigner l'action on dit aussi le « portageage ».

*Prime.*

De bonne qualité ; se dit des peaux d'animaux à fourrure tués au moment où leur pelage est le plus beau. Le côté chair est alors rouge.

*Qutdeleq.*

Lampe esquimau, faite d'un bloc de stéatite creusé en auge. Elle éclaire et réchauffe l'iglô.

*Red River cart.*

Chariot à deux roues traîné par des bœufs, le premier véhicule à circuler sur les pistes de bisons entre Edmonton et la colonie de la Rivière Rouge.

*Souliers tannés.*

(ou à l'huile). Souliers en cuir résistant, souvent en peau de bœuf, et imperméables. Ils servent aux trappeurs à la fonte des neiges.

*Tépi.*

Tente conique des Indiens faite le plus souvent d'écorces de bouleau posées en pelures d'oignon.

*Traîne sauvage.*

Traîneau fait de minces planches relevées en avant pour ne pas enfoncer dans la neige. On l'appelle aussi toboggan.

*Tupeg.*

Couverture faite de peaux de caribou ou de phoque (10 ou 12) dont l'Esquimau se sert pour recouvrir sa tente en été.

*Ulo.*

Couteau à dépecer dont se servent les Esquimaux.

*Umiak.*

Embarcation familiale de l'Esquimau faite de peaux de phoque et de caribou, plus grande que le kayak et souvent conduite par des femmes.

*Unprime.*

De mauvaise qualité ; par opposition à *prime* ; se dit des peaux d'animaux à fourrure tués au moment où leur pelage tombe. Le côté chair est alors bleuâtre.

*Voyageurs.*

Ceux qui sous le régime français dirigeaient le commerce des fourrures aux comptoirs de traite. Plus tard on appela ainsi tous ceux qui partaient avec des *brigades* de canots et par extension ceux qui allaient et vont encore en hiver faire des coupes de bois.

*Wigwam.*

Emplacement où les Indiens établissent leur campement d'été.

*York boat.*

Chaland plat fait de planches que les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson utilisèrent d'abord pour remonter la rivière Nelson entre la Factorerie d'York et Norway House.



## INDEX ALPHABÉTIQUE

### A

ABITIBI (région), 26.  
 ABITIBI (riv.), 98.  
 ACTEA ALBA (plante), 53.  
 ADIRONDACKS (monts), 72.  
 ADMIRAL PEARRY, 112.  
 AKILINIKS (tribu), 105.  
 AKLAVIK (poste), 96, 113.  
 ALASKA, 15, 49, 69, 81, 84, 94.  
 ALBANY, 3, 8, 97.  
 ALBERTA (prov.), 24.  
 ALBERT-EDOUARD (baie), 106.  
 ALEXANDRE, 93.  
 ALEZA (lac), 105.  
 ALGONQUIN (parc), 72.  
 AMERICAN YUKON NAVIGATION  
     Co, 96.  
 AMIK (castor), 135.  
 AMIK (lac), 101.  
 AMIRAUTÉ (anse), 107.  
 AMOS (ville), 97.  
 AMUNDSEN (golfe), 106.  
 ANDERSON (riv.), 35.  
 ANGELIERS, 97.  
 ANGMALLORTOQ (lac), 107.  
 ANTICOSTI (île), 42, 108.  
 ANTI STEEL-TRAP LEAGUE, 151.  
 ARCTIQUE (océan), 13.  
 ARCTIQUE (zône), 30, 32, 35,  
     39.  
 ARCTIQUE (faune), 45.  
 ARGOLL, Samuel, 9.  
 ARUM (plante), 53.  
 ASHCROFT (gare), 118.  
 ASHERN (poste), 104.  
 ASSINIBOINE (tribu), 9.  
 ASTA (lac), 107.

ASTOR, Jacob, 14.  
 ASTRAKAN, 171.  
 ATHABASCA (lac), 24.  
 ATHABASCA (fleuve), 95.  
 ATHAPASCANE (tribu), 130.  
 ATLANTIQUE (versant), 37.  
 AUBICHON (chenal), 100.  
 AVOLA (poste), 105.

### B

BABINE (lac), 98.  
 BACKS (riv.), 35, 105.  
 BAFFIN (île), 31, 106.  
 BAKERVILLE, 105.  
 BANKS (île), 106.  
 BARANOFF (explor.), 14.  
 BASSWOOD (lac), 97.  
 BATHURST (ville), 96.  
 BATTLEFORD (ville), 100.  
 BATTLE HARBOUR, 95.  
 BEAVER LANDING, 101.  
 BELETTE, 63.  
 BERENS (riv.), 98.  
 BÉRING, 96.  
 BERTHIER (ville), 104.  
 BIG RIVER (poste), 104.  
 BIOLOGICAL SURVEY, 151.  
 BISON, 84.  
 BLACKWATER (poste), 105.  
 BLAIREAU, 63, 155.  
 BLIZZARD, 25.  
 BLOUTO (gare), 104.  
 BLUFF CREEK (poste), 104.  
 BŒUF MUSQUÉ, 84.  
 BOIS (lac des), 93.  
 BOOTHIE (péninsule), 106.

BOUCLIER CANADIEN, 32.  
 BOURGEOIS, 10.  
 BOURMONT (gare), 96.  
 BOVIDÉS, 78.  
 BOWMAN, 92.  
 BRIDGAR, John, 9.  
 BRIGADES, 92.  
 BRITISH YUKON NAVIGATION  
 Co, 96.  
 BUFFALO BILL, 85.  
 BUFFALO RIVER (poste), 100.  
 BULL BOAT, 110.  
 BULL'S HOUSE (poste), 100.  
 BURK'S FALLS, 97.  
 BYNG (anse), 97.

## C

CACHALOT, 71.  
 CAEN (C<sup>ie</sup> de), 3.  
 CANADIAN FUR Co, 163.  
 CANADIAN NAT. RYS, 103.  
 CANADIAN PAC. RY, 103.  
 CANADIENNE (faune), 47.  
 CAP BRETON (île), 96.  
 CARCAJOU, 65.  
 CARIBOU, 80.  
 CARIBOU (tribu), 137.  
 CASCADES (rap.), 99.  
 CASSIARS (monts), 40.  
 CASTOR, 71, 152.  
 CAYAK, 109.  
 CEDAR (lac), 97.  
 CENT-ASSOCIÉS (C<sup>ie</sup> des), 3.  
 CERF WAPITI, 78.  
 CERVIDÉS, 78.  
 CHARLOTTETOWN, 25.  
 CHAT SAUVAGE, 57.  
 CHESTERFIELD, 30, 106.  
 CHESTNUT (canot), 109.  
 CHÈVRE DE MONT., 83.  
 CHEVREUIL, 79.  
 CHEZACUT, 105.  
 CHIBOUGAMEAU (poste), 107.  
 CHIENS, 114.  
 CHINOQUES, 20.  
 CHIPEWAN (fort), 24.

CHIPEWAN (tribu), 130.  
 CHUKUNI (riv.), 97.  
 CHURCHILL (poste), 36, 70.  
 CLARK, 13.  
 CLARKE CITY, 107.  
 CLEARWATER (riv.), 99.  
 CLYDE (riv.), 107.  
 COCHRANE (ville), 104.  
 COCKBURN (baie), 96.  
 CLOD (lac), 105.  
 COLOMBIE-BRITANNIQUE (prov.)  
 26, 98.  
 COLUMBIA (riv.), 33.  
 COMMANDEUR, 4.  
 COMMITEE (baie), 106.  
 CONFÉDÉRATION, 16.  
 CONGÉ, 4.  
 CONIFÈRES (forêt), 42.  
 CONSEIL SOUVERAIN, 3.  
 CONTINENTAL (climat), 19.  
 COPPERMINE (riv.), 35.  
 CORNER BROOK, 95.  
 CORTEZ, 9.  
 CÔTES-DE-CHIEN (tribu), 131.  
 COUGUAR, 57.  
 COUREUR-DE-BOIS, 4.  
 COURONNEMENT (golfe), 105.  
 COUTEAU-JAUNE (tribu), 131.  
 COYOTE, 62.  
 CRANBERRY (poste), 107.  
 CRIS (tribu), 130.  
 CUIVRE (du) tribu, 137.  
 CUMBERLAND HOUSE, 11, 95.  
 CURRÉY (traiteur), 11.

## D

DALY (baie), 106.  
 DAUPHIN (poste), 104.  
 DAWSON, 29, 96.  
 DERMACENTOR ALBIPICTUS, 82.  
 DINARWIC (gare), 104.  
 DONALD (ville), 28.  
 DUG-OUT, 110.  
 DULUTH (Daniel), 7.

E

ECUREUIL, 77.  
EDMONTON, 24.  
ENGLISH (riv.), 97.  
ÉRIÉ (canal), 11.  
ESCLAVES (lac), 95.  
ESCLAVES (riv.), 95.  
ESCLAVES (tribu), 131.

F

FALL (portage), 101.  
FEUILLUS (forêt), 43.  
FINLAY (traiteur), 11.  
FITZGERALD (poste), 95.  
FOND-DU-LAC (poste), 95.  
FORKS (lac), 101.  
FORT-A-LA-CORNE (poste), 10.  
FORT FRANCES (poste), 97.  
FOURRIÈRE (chasse), 11.  
FRANÇAIS (riv.), 92.  
FRANKLIN (explor.), 35.  
FRASER (Simon), 12.  
FRASER (riv.), 33.  
FROBISHER (frères), 10.  
FROG (portage), 101.  
FULLERTON (cap), 106.  
FURY ET HÉCLA (dét.), 36.

G

GENTIANÉES, 22.  
GARRY (fort), 93.  
GASPÉSIE, 104.  
GATINEAU (riv.), 97.  
GENOU (lac), 100.  
GENS-DE-TERRE (riv.), 97.  
GEORGIENNE (baie), 92, 97.  
GIFFORD (anse), 107.  
GLOUTON, 65, 155.  
GOOD HOPE, 21.  
GOOSEFJORD (station), 31.  
GOWGANDA (poste), 104.  
GRANDE-PRAIRIE (gare), 105.

LA CHASSE

GRANDS-LACS, 104.  
GRAVE (portage), 101.  
GROSEILLERS, 7.

H

HABITANTS (C<sup>ie</sup> des), 3.  
HAILEYBURY, 25, 97.  
HALIFAX, 96.  
HAMILTON (anse), 38.  
HAMILTON (riv.), 38.  
HAYES (riv.), 10.  
HAZELTON, 118.  
HEARNE (Samuel), 11.  
HEARST (gare), 104.  
HÉBRON (station), 31.  
HENDRY (Antony), 9.  
HENLEY HOUSE, 9.  
HENRY (Alexander), 11.  
HERCHEL (île), 71.  
HERMINE, 67, 154.  
HEWITT (C. G.), 80, 169.  
HNAUSA (gare), 104.  
HOME BAY (poste), 107.  
HOMME-MORT (portage), 99.  
HOPES ADVANCE (poste), 119.  
HUBBARD'S COVE, 96.  
HUDSON (C<sup>ie</sup> de la baie), 95.  
HUDSON (baie), 97.  
HUDSON'S HOPE (poste), 105.  
HUDSONIENNE (faune), 46.  
HURON (lac), 97.  
HUSKY, 114.

I

IBERVILLE (D'), 8.  
IGLÔ, 142.  
IGLULIK (île), 107.  
IGLULIK (tribu), 137.  
ISLAND FALLS, 98.  
ILE-A-LA-CROSSE (lac), 100.  
ILE-A-LA-CROSSE (poste), 99.  
ILES BRITANNIQUES, 170.  
ILE DU PRINCE-ÉDOUARD, 25, 175.  
INDES OCCIDENTALES (C<sup>ie</sup> des), 3.

## J

JACKFISH (gare), 97.  
 JACKSON MANION, 107.  
 JACKSONBORO (gare), 98.  
 JAMES (baie), 97.  
 JAPON (courant), 21.  
 JASPER (pare), 98.  
 JUNEAU, 95.  
 JUNIPER (ville), 96.

## K

KAKABONGA (lac), 97.  
 KAMINITICKWIA (riv.), 93.  
 KAMLOOPS (ville), 105.  
 KANIAQ, 139.  
 KAPITACHUAN (riv.), 96.  
 KAPUSKASING (gare), 104.  
 KEG (lac), 101.  
 KEITHLEY CREEK, 105.  
 KELSEY (explor.), 9.  
 KÉNOGAMI (riv.), 8.  
 KISIS (chenal), 100.  
 KISSISSING (poste), 107.  
 KLUANE (lac), 30.  
 KYNQUOT (port), 71.

## L

LABRADOR, 21, 95.  
 LAPIN, 75.  
 LA PAIX (riv.), 34.  
 LA PÉROUSE, 26.  
 LA PLUIE (lac), 93, 104.  
 LA REINE (gare), 104.  
 LA RONGE (lac), 100.  
 LA SARRE, 97.  
 LA TUQUE (ville), 104.  
 LAURENTIDES, 104.  
 LAVALLÉE (lac), 98.  
 LEIPZIG, 163.  
 LE PAS, 95.  
 LEWIS, 13.

LIARD (riv.), 95.  
 LIÈVRE, 75.  
 LIÈVRE (riv.), 96.  
 LIÈVRE (tribu), 131.  
 LIVERPOOL, 96.  
 LONDRES, 163.  
 LOUCHEUX (tribu), 131.  
 LOUP, 61, 153.  
 LOUTRE, 69, 155.  
 LYNX, 56, 156.  
 LYON (anse), 106.

## M

MABELLA (gare), 104.  
 MAC-FARLANE, 35.  
 MACKENZIE (explor.), 12.  
 MACKENZIE (fl.), 34.  
 MANITOBA, 104.  
 MANIWAKI (ville), 96.  
 MANOUAN (gare), 97.  
 MARMOTTE, 77.  
 MARTRE, 67, 154.  
 MATTAGAMI (riv.), 108.  
 MATTAWA (riv.), 92.  
 MATTISE (gare), 98.  
 MAYO (ville), 96.  
 MCBETH (chenal), 100.  
 MCGILL (James), 10.  
 MCCLAUGHLIN (John), 15.  
 MCMURRY (poste), 98.  
 MCPHERSON (poste), 98.  
 MEDECINE HAT, 93.  
 MEDWAY (ville), 96.  
 MEGANETAWAN (riv.), 97.  
 MELVILLE (lac), 38.  
 MELVILLE (péninsule), 106.  
 MENDOWA (lac), 105.  
 MÉTAPÉDIA (riv.), 96.  
 MÉTHY (portage), 99.  
 MEXIQUE, 85.  
 MIDDLE WEST, 104.  
 MILNE (anse), 107.  
 MINTO (anse), 106.  
 MIRAMICHI (riv.), 96.  
 MIROND (lac), 101.  
 MISSISSAUGA, 97.  
 MISTASSINI (lac), 97.

MITCHINAMEKUS (riv.), 96.  
MITOYENNE (faune), 48.  
MONTAGNAIS (tribu), 130.  
MONT-LAURIER (ville), 96.  
MONTRÉAL, 3.  
MONTRÉAL (riv.), 104.  
MOOSE FACTORY, 98.  
MORSE, 70.  
MOSCOVIE, 6.  
MOUFLON, 83.  
MURRAY-MAXWELL (baie), 107.

N

NADEN (port), 71.  
NAMEW (lac), 95.  
NARROW (lac), 107.  
NATCHILLINGMIUT (tribu), 106.  
NAZKO (poste), 105.  
NEEPAWA (poste), 104.  
NELSON (poste), 95.  
NELSON (riv.), 36, 94.  
NEMIKACHI (lac), 97.  
NEWCASTLE (ville), 96.  
NEW-YORK, 163.  
NIPIGON (lac), 104.  
NIPISIGUIT (riv.), 96.  
NIPISSING (lac), 97.  
NITSILIK (tribu), 137.  
NORD-OUEST (C<sup>ie</sup> du), 10.  
NORTH BAY, 104.  
NORTHERN FISH C<sup>o</sup>., 95.  
NORTHERN TRADING C<sup>o</sup>., 163.  
NORWAY HOUSE, 95.  
NOTTINGHAM (poste), 119.  
N.-BRUNSWICK, 96.  
NOUVELLE-ANGLETERRE, 59.  
NOUVELLE-ECOSSE, 96, 176.  
NUVUK (poste), 106, 176.

O

OGAHALLA (gare), 97.  
OHIO (riv.), 10.  
OJIBWAYS (tribu), 130.  
OLYMPE (mont), 40.  
ONTARIO, 97, 176.

OOTSA (lac), 98.  
OPOSSUM, 171.  
ORIGINAL, 82.  
OSKELANEO (gare), 107.  
OTTAWA (riv.), 37.  
OUEST (C<sup>ie</sup> de l'), 6.  
OURS, 52, 156.  
OURS (lac), 105.

P

PACIFIC FUR C<sup>o</sup>, 13.  
PACIFIQUE (côte), 95.  
PACIFIQUE (versant), 33.  
PACIFIQUE (climat), 26.  
PARQUET (rivière), 97.  
PARRY (cap), 105.  
PARSNIP (riv.), 98.  
PÉCAN, 66, 155.  
PÉLICAN (riv.), 98.  
PÉLICAN (gorges), 99.  
PEMBROKE, 97.  
PEMMICAN, 5.  
PÉRIBONKA (riv.), 97.  
PETAWAWA (riv.), 97.  
PETER POND (lac), 100.  
PETERBOROUGH, 109.  
PHILIP (riv.), 107.  
PHOQUE, 69.  
PIGEON RIVER (poste), 104.  
PIKE (W.), 81.  
PIN (portage), 99.  
PIONEER, 71.  
PLASTER ROCK, 96.  
POINTE DES MONTS, 104.  
POLAIRE (climat), 30.  
POND INLET (poste), 107.  
PORCUPINE (riv.), 98.  
PORTAGE-LA-PRAIRIE (gare), 104.  
POUCE-COUPÉ (poste), 105.  
PREBLE (E. A.), 21.  
PRIMEAU (lac), 100.  
PRINCE-ALBERT, 98.  
PRINCE-GEORGE (poste), 98.  
PRINCE-RUPERT, 95.  
PUTOIS, 64, 155.

## Q

QU'APPELLE (riv.), 93.  
 QUÉBEC, 3, 95.  
 QUESNEL (poste), 105.  
 QUIBELL (gare), 104.  
 QUINZE (riv.), 97.  
 QUTDLEQ, 142.

## R

RADISSON, 7.  
 RAE (Dr.), 35.  
 RAE (poste), 95.  
 RAE (isthme), 106.  
 RAT MUSQUÉ, 74, 151.  
 RATON LAVEUR, 55, 155.  
 REINE CHARLOTTE (archip.), 71.  
 RELIANCE (poste), 95.  
 RENARD, 58, 153.  
 RENNE, 80.  
 RENNE (lac), 80.  
 REPULSE (baie), 106.  
 RESOLUTION (poste), 95, 119.  
 RÉVILLON (soc.), 163.  
 ROCHEUSES (montagnes), 93.  
 ROI GUILLAUME (île), 105.  
 ROSE (port), 71.  
 ROSS NAVIGATION C<sup>o</sup>, 95.  
 ROUEN (C<sup>ie</sup> de), 3.  
 ROUGE (riv.), 95.  
 ROUGE (chariot), 116.  
 ROUGE (lac), 97.  
 ROUYN, 104.  
 RUPERT'S HOUSE, 97.  
 RUSSIAN AMERICAN TRADING  
 C<sup>o</sup>, 14.

## S

SABELLUM TRADING C<sup>o</sup>, 163.  
 SAGUENAY (riv.), 104.  
 SAINT-JAMES (fort), 28.  
 SAINT-JEAN (riv.), 96.

SAINT-JOSEPH (lac), 97.  
 SAINT-LAURENT (fleuve), 37.  
 SAINT-LOUIS, 163.  
 SAINTE-MARGUERITE (baie), 96.  
 SAINT-MARTIN (été), 126.  
 SAINT-MAURICE (riv.), 104.  
 SAINT-MICHEL DES SAINTS, 104.  
 SAINT-PETER'S, 96.  
 SANDY (lac), 100.  
 SASKATCHEWAN, 177.  
 SASKATCHEWAN (riv.), 95.  
 SAULT SAINTE-MARIE, 104.  
 SAYUNEI (mont), 22.  
 SECHART (port), 71.  
 SELKIRK, 95.  
 SEMPLÉ, 13.  
 SENNETERRE (gare), 104.  
 SEPT-ÎLES, 108.  
 SETON (E. T.), 60.  
 SEUL (lac), 97.  
 SEVERN (riv.), 98.  
 SHAGWENAW, 100.  
 SHANNON (riv.), 96.  
 SHEENA (riv.), 105.  
 SIMCOE (lac), 104.  
 SIMPSON (poste), 95.  
 SIOUX LOOKOOUT, 97.  
 SITKA, 14.  
 SKAWAY, 95.  
 SMITH RAPIDS, 95.  
 SNAKE (lac), 100.  
 SNOWDRIFT (poste), 95.  
 SOLIS (Antonio), 85.  
 STANLEY (poste), 99.  
 STEEL (lac), 97.  
 STEENBY (fjord), 107.  
 STEWART (riv.), 96.  
 STIKINE (riv.), 118.  
 STONEY RAPIDS, 95.  
 STRATH LORNE, 96.  
 STUART (lac), 98.  
 STURGEON LANDING, 95.  
 SUB-ARCTIQUE (forêt), 41.  
 SUMMIT (lac), 105.  
 SUPÉRIEUR (lac), 97.  
 SWAN RIVER (poste), 104.  
 SYDNEY, 96.

## T

TADOUSSAC, 2.  
TAKLA (lac), 98.  
TAKU, 15.  
TANANA, 96.  
TARNGATS (monts), 31.  
TELEGRAPH CREEK, 118.  
TERRACE (gare), 105.  
TETACHUCK (lac), 98.  
THELON (riv.), 36.  
THELON (parc), 180.  
THOMPSON, 13.  
THULE, 105.  
TIGONANKWEINE (monts), 22.  
TIMAGAMI, 97.  
TIMMINS, 104.  
T. & N. O. RY, 97.  
TONNERRE (baie), 93.  
TOUNDRAS, 39.  
TRADE (lac), 101.  
TROIS-RIVIÈRES (les), 3.  
TUPEG, 144.

## U

UMIAK, 109.  
UMIPEG, 139.  
UNION PAC. RY, 85.  
UPSALQUITCH (riv.), 96.  
UVDLASAUT, 139.

## V

VANCOUVER (fort), 14.  
VANCOUVER (île), 71.

VANCOUVER (ville), 163.  
VENDERHOOF (gare), 105.  
VERMILLON (poste), 165.  
VICTORIA (île), 106.  
VISON, 67.  
VOYAGEUR, 4, 92.

## W

WABINGOON (riv.), 104.  
WAGER (anse), 106.  
WARREN'S LANDING, 95.  
WASHINGTON (état), 40.  
WATERWAYS (poste), 95.  
WHITEFISH (gare), 104.  
WHITEHORSE, 96.  
WHITE MUD FALLS, 99.  
WHITESAIL (lac), 98.  
WILLIAM (fort), 104.  
WINDSOR (ville), 96.  
WINNIPEG, 163.  
WINNIPEG (lac), 95.  
WINNIGEGOSIS (poste), 104.  
WOOD (lac), 101.  
WRANGELL, 95.  
WRINGLEY (poste), 22.  
WYKES (gare), 96.

## Y

YARMOUTH, 25.  
YORK BOATS, 110.  
YORKTON (poste), 104.  
YUKON (terr. du), 29.  
YUKON (fleuve), 96.  
YUKON (fort), 98.  
YUKON (chemin de fer), 40.



## TABLE DES HORS TEXTE

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| PLANCHE I. — POSTE HISTORIQUE DE FORT-GARRY<br>ANCIEN CHARIOT DE LA RIVIÈRE<br>ROUGE ..... | 13  |
| CARTE N <sup>o</sup> 1. — ISOTHERMES DE JANVIER.....                                       | 19  |
| CARTE N <sup>o</sup> 2. — ISOTHERMES DE JUILLET.....                                       | 21  |
| CARTE N <sup>o</sup> 3. — VÉGÉTATION.....                                                  | 39  |
| CARTE N <sup>o</sup> 4. — RÉPARTITION DES OURS.....                                        | 53  |
| CARTE N <sup>o</sup> 5. — RÉPARTITION DES FÉLINS.....                                      | 57  |
| CARTE N <sup>o</sup> 6. — RÉPARTITION DES CANIDÉS.....                                     | 59  |
| PLANCHE II. — RENARD ARGENTÉ<br>ET LOUP GRIS DOMESTIQUÉ.....                               | 61  |
| CARTE N <sup>o</sup> 7. — RÉPARTITION DU GLOUTON, DU BLAI-<br>REAU ET DU PUTOIS.....       | 65  |
| CARTE N <sup>o</sup> 8. — RÉPARTITION DU VISON ET DU PÉCAN                                 | 67  |
| CARTE N <sup>o</sup> 9. — RÉPARTITION DE LA LOUTRE ET DE<br>LA MARTRE.....                 | 69  |
| PLANCHE III. — CASTOR A L'ŒUVRE.....                                                       | 71  |
| CARTE N <sup>o</sup> 10. — RÉPARTITION DU CASTOR ET DU<br>RAT MUSQUÉ.....                  | 73  |
| RATS MUSQUÉS DANS LEURS ÉBATS                                                              |     |
| PLANCHE IV. — RATS MUSQUÉS.....                                                            | 75  |
| CARTE N <sup>o</sup> 11. — RÉPARTITION DES ONGULÉS.....                                    | 79  |
| PLANCHE V. — FAÇON DE CHASSER L'ORIGNAL....                                                | 83  |
| CARTE N <sup>o</sup> 12. — CIRCULATION DES CHASSEURS.....                                  | 91  |
| CARTE N <sup>o</sup> 13. — ITINÉRAIRE TYPE.....                                            | 99  |
| PLANCHE VI. — HABITATION DE TRAPPEURS.<br>TYPES DE TRAPPEURS.....                          | 129 |
| PLANCHE VII. — TYPES DE CHASSEURS ESQUIMAUX.                                               | 137 |
| PLANCHE VIII. — ATTELAGE DE CHIENS.<br>POSTE TRAITE MODERNE.....                           | 163 |
| PLANCHE IX. — TENTES D'ÉTÉ DES INDIENS.....                                                | 165 |
| GRAPHIQUE N <sup>o</sup> 1. — PRODUCTION ET PRIX (1820-<br>1914).....                      | 167 |
| GRAPHIQUE N <sup>o</sup> 2. — PRODUCTION ET PRIX (1845-<br>1910).....                      | 169 |
| CARTE N <sup>o</sup> 14. — PARCS NATIONAUX .....                                           | 179 |



## TABLE DES MATIÈRES

### CHAPITRE I. — LA CHASSE DANS LE PASSÉ.

|                                                          |    |
|----------------------------------------------------------|----|
| Les débuts du régime français.....                       | 2  |
| Organisation du commerce.....                            | 4  |
| Le dernier siècle de la domination française.....        | 5  |
| La Compagnie de la baie d'Hudson.....                    | 7  |
| La domination anglaise : la Compagnie du Nord-Ouest..... | 10 |
| La fusion des compagnies rivales.....                    | 13 |
| La traite sur les côtes du Pacifique.....                | 14 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                                       | 17 |

### CHAPITRE II, — LA PHYSIONOMIE DES RÉGIONS DE CHASSE.

|                                |    |
|--------------------------------|----|
| Le climat continental.....     | 19 |
| Le climat du Pacifique.....    | 26 |
| Le climat polaire.....         | 30 |
| Les rivières.....              | 32 |
| La végétation.....             | 38 |
| Les associations animales..... | 44 |
| BIBLIOGRAPHIE.....             | 50 |

### CHAPITRE III. — LA VIE DES ANIMAUX.

|                              |    |
|------------------------------|----|
| Les ours.....                | 52 |
| Les chats.....               | 56 |
| Les renards.....             | 58 |
| Les loups.....               | 61 |
| Les belettes.....            | 63 |
| Le phoque et la baleine..... | 69 |
| Le castor.....               | 71 |
| Le rat musqué.....           | 74 |
| Les lièvres.....             | 75 |
| Les écureuils.....           | 77 |

|                                      |    |
|--------------------------------------|----|
| Les cerfs.....                       | 78 |
| Le caribou ou renne sauvage.....     | 80 |
| L'original .....                     | 82 |
| Chèvre des montagnes et mouflon..... | 83 |
| Bœuf musqué et bison.....            | 84 |
| BIBLIOGRAPHIE .....                  | 88 |

#### CHAPITRE IV. — SUR LES ROUTES DES CHASSEURS.

|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| Routes historiques sur les fleuves.....      | 92  |
| Voies fluviales actuelles.....               | 94  |
| Tableau des services organisés.....          | 95  |
| Tableau des itinéraires privés en canot..... | 96  |
| Les voies terrestres : routes et rail.....   | 102 |
| Tableau des routes terrestres.....           | 104 |
| Le littoral arctique.....                    | 105 |
| Les routes aériennes.....                    | 107 |
| Les types de bateaux du chasseur.....        | 108 |
| Raquettes et traîneaux.....                  | 111 |
| L'avion et la T. S. F.....                   | 117 |
| BIBLIOGRAPHIE .....                          | 121 |

#### CHAPITRE V. — LA VIE DES CHASSEURS.

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le trappeur blanc.....                                                                                                | 124 |
| En route.....                                                                                                         | 127 |
| L'installation du chasseur.....                                                                                       | 129 |
| L'Indien .....                                                                                                        | 130 |
| Modes de chasse de l'Indien.....                                                                                      | 134 |
| L'Esquimau.....                                                                                                       | 137 |
| Modes de chasse des Esquimaux.....                                                                                    | 138 |
| L'habitation des esquimaux.....                                                                                       | 142 |
| Le vêtement et la nourriture des Esquimaux.....                                                                       | 146 |
| Le piégeage.....                                                                                                      | 147 |
| Les pièges et la manière de s'en servir pour le rat<br>musqué, le castor, le loup, le renard, et les<br>belettes..... | 150 |
| La préparation des peaux.....                                                                                         | 156 |
| La manière esquimau de préparer les peaux.....                                                                        | 158 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                                                                                                    | 161 |

## CHAPITRE VI. — LE COMMERCE DES FOURRURES.

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| Les comptoirs.....                   | 162 |
| La vente.....                        | 164 |
| La production des fourrures.....     | 166 |
| Les prix des fourrures.....          | 167 |
| Le commerce extérieur.....           | 169 |
| Les manipulations industrielles..... | 171 |

## CHAPITRE VII. — VERS UNE RÉGLEMENTATION DE LA CHASSE.

|                           |     |
|---------------------------|-----|
| La législation.....       | 174 |
| Les parcs nationaux.....  | 179 |
| BIBLIOGRAPHIE .....       | 183 |
| GLOSSAIRE .....           | 185 |
| INDEX ALPHABÉTIQUE .....  | 191 |
| TABLE DES HORS-TEXTE..... | 199 |
| TABLE DES MATIÈRES.....   | 201 |

---

VU :

Le 20 février 1931.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Recteur de l'Académie  
de Paris,*

S. CHARLÉTY.



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 15 AVRIL 1931  
PAR F. PAILLART A  
ABBEVILLE (SOMME)









